n° 207

C 4 / 5 2

H. Jannaud

1900

Ouvrage de Mme de Grafigny

Dcc
200 £

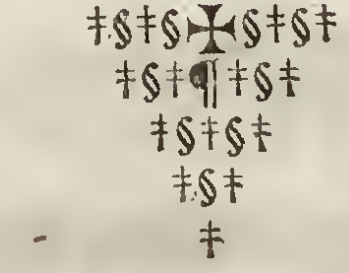
LETTRES

D'UNE

PERUVIENNE.

TROISIÉME ÉDITION,

Revûë, corrigée & augmentée de ſept Lettres.



A PEINE.

M. DCC. L.

AVERTISSEMENT.

SI la vérité qui s'écarte du vraisemblable, perd ordinairement son crédit aux yeux de la raison, ce n'est pas sans retour; mais pour peu qu'elle contrarie le préjugé, rarement elle trouve grace devant son Tribunal.

Que ne doit donc pas craindre l'Editeur de cet Ouvrage, en présentant au Public les Lettres d'une jeune Péruvienne, dont le stile & les pensées ont si peu de rapport à l'idée médiocrement avantageuse qu'un injuste préjugé nous a fait prendre de sa nation?

Enrichis par les précieuses dépouilles du Perou, nous devrions au moins regarder les habitans de cette partie du monde, comme un peuple magnifique; & le sentiment de respect ne s'éloigne guéres de l'idée & de la magnificence.

Mais toujours prévenus en notre faveur, nous n'accordons du mérite aux autres Nations, non-seulement qu'autant que leurs mœurs imitent les nô-

tres, mais qu'autant que leur langue se rapproche de notre idiome. Comment peut-on être Perſan?

Nous mépriſons les Indiens; à peine accordons-nous une ame penſante à ces peuples malheureux; cependant leur hiſtoire eſt entre les mains de tout le monde, nous y trouvons par-tout des monumens de la ſagacité de leur eſprit, & de la ſolidité de leur philoſophie.

L'Apologiſte de l'humanité & de la belle nature a tracé le crayon des mœurs Indiennes dans un Poëme dramatique, dont le ſujet a partagé la gloire de l'exécution.

Avec tant de lumiéres répandues ſur le caractére de ces peuples, il ſemble que l'on ne devroit pas craindre de voir paſſer pour une fiction des Lettres originales, qui ne font que développer ce que nous connoiſſons déja de l'eſprit vif & naturel des Indiens; mais le préjugé a-t'il des yeux? Rien ne raſſure contre ſon jugement, & l'on ſe ſeroit bien gardé d'y ſoumettre cet Ouvrage, ſi ſon Empire étoit ſans borne.

Il ſemble inutile d'avertir que les premiéres Lettres de Zilia ont été traduites

duites par elle-même ; on devinera aiſément, qu'étant compoſées dans une langue, & tracées d'une maniére qui nous ſont également inconnues, le recueil n'en ſeroit pas parvenu juſqu'à nous, ſi la même main ne les eût écrites dans notre langue.

Nous devons cette traduction au loiſir de Zilia dans ſa retraite. La complaiſance qu'elle a eu de les communiquer au Chevalier Déterville, & la permiſſion qu'il obtint enfin de les garder, les a fait paſſer juſqu'à nous.

On connoîtra facilement aux fautes de Grammaire & aux négligences du ſtile, combien on a été ſcrupuleux de ne rien dérober à l'eſprit d'ingénuité qui régne dans cet Ouvrage. On s'eſt contenté de ſuprimer (ſur-tout dans les premiéres Lettres) un grand nombre de termes & de comparaiſons Orientales, qui étoient échapées à Zilia, quoiqu'elle ſçût parfaitement la Langue Françaiſe lorſqu'elle les traduiſoit ; on n'en a laiſſé que ce qu'il en falloit pour faire ſentir combien il étoit néceſſaire d'en retrancher.

On a cru auſſi pouvoir donner une tournure plus intelligible à de certains traits métaphiſiques, qui auroient pu paroître obſcurs, mais ſans rien changer au fond de la penſée. C'eſt la ſeule part que l'on ait à ce ſingulier Ouvrage.

LETTRES
D'UNE
PERUVIENNE.

LETTRE PREMIERE.

AZA ! mon cher Aza ! les cris de ta tendre Zilia, tels qu'une vapeur du matin, s'exhalent & ſont diſſipés avant d'arriver juſqu'à toi ; en vain je t'appelle à mon ſecours ; en vain j'attens que ton amour vienne briſer les chaînes de mon eſclavage : hélas ! peut-être les malheurs que j'ignore ſont-ils les plus affreux ! peut-être tes maux ſurpaſſent-ils les miens !

La Ville du Soleil, livrée à la fureur d'une Nation barbare, devroit faire couler mes larmes ; mais ma douleur, mes craintes, mon déſeſpoir, ne ſont que pour toi.

Qu'as-tu fait dans ce tumulte affreux, chere ame de ma vie? Ton courage a-t-il été funeſte ou inutile? Cruelle alternative! mortelle inquiétude! ô, mon cher Aza! que tes jours ſoient ſauvés! & que je ſuccombe, s'il le faut, ſous les maux qui m'accablent.

Depuis le moment terrible (qui auroit dû être arraché de la chaîne du tems, & replongé dans les idées éternelles (depuis le moment d'horreur où ces Sauvages impies m'ont enlevée au culte du Soleil, à moi-même, à ton amour; retenue dans une étroite captivité, privée de toute communication, ignorant la Langue de ces hommes féroces, je n'éprouve que les effets du malheur, ſans pouvoir en découvrir la cauſe. Plongée dans un abîme d'obſcurité, mes jours ſont ſemblables aux nuits les plus effrayantes.

Loin d'être touchés de mes plaintes, mes raviſſeurs ne le ſont pas même de mes larmes; ſourds à mon langage, ils n'entendent pas mieux les cris de mon déſeſpoir.

Quel eſt le peuple aſſez féroce

pour n'être point ému aux ſignes de la douleur ? Quel déſert aride a vu naître des humains inſenſibles à la voix de la nature gémiſſante ? Les Barbares ! Maîtres *Dyalpor* * fiers de la puiſſance d'exterminer, la cruauté eſt le ſeul guide de leurs actions. Aza ! comment échapperas-tu à leur fureur ? où es-tu ? que fais-tu ? ſi ma vie t'eſt chere, inſtruis-moi de ta deſtinée.

Hélas ! que la mienne eſt changée ! comment ſe peut-il que des jours ſi ſemblables entr'eux ayent par rapport à nous de ſi funeſtes différences ? Le tems s'écoule ; les ténébres ſuccédent à la lumiére ; aucun dérangement ne s'apperçoit dans la nature ; & moi, du ſuprême bonheur, je ſuis tombée dans l'horreur du déſeſpoir, ſans qu'aucun intervalle m'ait préparée à cet affreux paſſage.

Tu le ſais, ô délices de mon cœur ! ce jour horrible, ce jour à jamais épouvantable, devoit éclairer le triomphe de notre union.

* Nom du tonnere.

A peine commençoit-il à paroître, qu'impatiente d'exécuter un projet que ma tendreſſe m'avoit inſpiré pendant la nuit, je courus à mes Quipos *, & profitant du ſilence qui régnoit encore dans le temple, je me hâtai de les nouer, dans l'eſpérance qu'avec leur ſecours je rendrois immortelle l'hiſtoire de notre amour & de notre bonheur.

A meſure que je travaillois, l'entrepriſe me paroiſſoit moins difficile; de moment en moment cet amas innombrable de cordons devenoit ſous mes doigts une peinture fidéle de nos actions & de nos ſentimens, comme il étoit autrefois l'interprête de nos penſées, pendant les longs intervalles que nous paſſions ſans nous voir.

Toute entiere à mon occupation,

* Un grand nombre de petits cordons de différentes couleurs dont les Indiens ſe ſervoient au défaut de l'écriture pour faire le payement des Troupes & le dénombrement du Peuple. Quelques Auteurs prétendent qu'ils s'en ſervoient auſſi pour tranſmettre à la poſtérité les Actions mémorables de leurs Incas.

j'oubliois le tems, lorſqu'un bruit confus réveilla mes eſprits & fit treſſaillir mon cœur.

Je crus que le moment heureux étoit arrivé, & que les cent portes* s'ouvroient pour laiſſer un libre paſſage au ſoleil de mes jours; je cachai précipitamment *mes Quipos* ſous un pan de ma robe, & je courus au-devant de tes pas.

Mais quel horrible ſpectacle s'offrit à mes yeux! Jamais ſon ſouvenir affreux ne s'effacera de ma mémoire.

Les pavés du Temple enſanglantés; l'image du Soleil foulée aux pieds; nos Vierges éperduës, fuyant devant une troupe de ſoldats furieux qui maſſacroient tout ce qui s'oppoſoit à leur paſſage; nos *Mamas* ** expirantes ſous leurs coups, dont les habits brûloient encore du feu de leur tonnere; les gémiſſemens de

* Dans le Temple du Soleil il y avoit cent portes, l'*Inca* ſeul avoit le pouvoir de les faire ouvrir.

** Eſpéce de Gouvernantes des vierges du Soleil.

l'épouvante, les cris de la fureur repandant de toute part l'horreur & l'effroi, m'ôterent juſqu'au ſentiment de mon malheur.

Revenue à moi-même, je me trouvai, (par un mouvement naturel, & preſque involontaire) rangée derriere l'Autel que je tenois embraſſé. Là je voyois paſſer ces barbares; je n'oſois donner un libre cours à ma reſpiration, je craignois qu'elle ne me coutât la vie. Je remarquai cependant qu'ils ralentiſſoient les effets de leur cruauté, à la vue des ornemens précieux répandus dans le Temple; qu'ils ſe ſaiſiſſoient de ceux dont l'éclat les frappoit d'avantage; & qu'ils arrachoient juſqu'aux lames d'or, dont les murs étoient revêtus, je jugeai que le larcin étoit le motif de leur barbarie, & que pour éviter la mort, je n'avois qu'à me dérober à leurs régards. Je formai le deſſein de ſortir du Temple, de me faire conduire à ton Palais, de demander *au Capa Inca* * du ſecours & un azile pour mes Compa-

* Nom générique des Incas reguans.

gnes & pour moi : mais aux premiers mouvemens que je fis pour m'éloigner, je me ſentis arrêter ; ô, mon cher Aza, j'en frémis encore ! ces impies oſerent porter leurs mains ſacriléges ſur la fille du Soleil.

Arrachée de la demeure ſacrée, traînée ignominieuſement hors du Temple, j'ai vû pour la premiere fois le ſeuil de la porte Céleſte que je ne devois paſſer qu'avec les ornemens de la Royauté ; * au lieu de fleurs qui auroient été ſémées ſous mes pas, j'ai vû les chemins couverts de ſang & de carnage, au lieu des honneurs du Trône que je devois partager avec toi ; eſclave ſous les Loix de la tyrannie, enfermée dans une obſcure priſon, la place que j'occupe dans l'Univers eſt bornée à l'étendue de mon être. Une natte baignée de mes pleurs reçoit mon corps fatigué par les tourmens de mon ame ; mais, cher ſoutien de

* Les Vierges conſacrées au Soleil entroient dans le Temple preſque en naiſſant, & n'en ſortoient que le jour de leur mariage.

ma vie, que tant de maux me ſeront legers, ſi j'apprens que tu reſpires !

Au milieu de cet horrible bouleverſement, je ne ſais par quel heureux hazard j'ai conſervé mes *Quipos*. Je les poſſede, mon cher Aza, c'eſt le tréſor de mon cœur, puiſqu'il ſervira d'interprête à ton amour comme au mien ; les mêmes nœuds qui t'apprendront mon exiſtence, en changeant de forme entre tes mains, m'inſtruiront de mon ſort. Hélas ! par quelle voie pourrai-je les faire paſſer juſqu'à toi ? Par quelle adreſſe pourront-ils m'être rendus ? Je l'ignore encore ; mais le même ſentiment qui nous fit inventer leur uſage, nous ſuggerera les moyens de tromper nos tyrans. Quel que ſoit le *Chaqui* * fidéle qui te portera ce précieux dépôt, je ne ceſſerai d'envier ſon bonheur ! Il te verra, mon cher Aza ; je donnerois tous les jours que le Soleil me deſtine pour jouïr un ſeul moment de ta préſence.

* *Meſſager.*

LETTRE DEUXIE'ME.

QUe l'arbre de la vertu, mon cher Aza, répande à jamais ſon ombre ſur la famille du pieux Citoyen qui a reçu ſous ma fenêtre le myſtérieux tiſſu de mes penſées, & qui l'a remis dans tes mains! Que *Pachammac* * prolonge ſes années, en récompenſe de ſon adreſſe à faire paſſer juſqu'à moi les plaiſirs divins avec ta réponſe.

Les tréſors de l'Amour me ſont ouverts; j'y puiſe une joie délicieuſe, dont mon ame s'enyvre. En dénouant les ſecrets de ton cœur, le mien ſe baigne dans une mer parfumée. Tu vis, & les chaînes qui devoient nous unir ne ſont pas rompues! Tant de bonheur étoit l'objet de mes deſirs, & non celui de mes eſpérances.

Dans l'abandon de moi-même, je craignois pour tes jours; le plai-

* Le Dieu Créateur, plus puiſſant que le Soleil.

ſir étoit oublié, tu me rends tout ce que j'avois perdu. Je goûte à long traits la douce ſatisfaction de te plaire, d'être louée de toi, d'être approuvée par ce que j'aime. Mais, cher Aza, en me livrant à tant de délices, je n'oublie pas que je te dois ce que je ſuis. Ainſi que la roſe tire ſes brillantes couleurs des rayons du Soleil, de même les charmes qui te plaiſent dans mon eſprit & dans mes ſentimens, ne ſont que les bienfaits de ton génie lumineux; rien n'eſt à moi que ma tendreſſe.

Si tu étois un homme ordinaire, je ſerois reſtée dans le néant, où mon ſexe eſt condamnée. Peu eſclave de la coutume, tu m'en as fait franchir les barrieres pour m'élever juſqu'à toi. Tu n'as pu ſouffrir qu'un être ſemblable au tien, fût borné à l'humiliant avantage de donner la vie à ta poſtérite. Tu as voulu que nos divins *Amutas* * ornaſſent mon entendement de leurs ſublimes connoiſſances. Mais, ô lumiére de ma vie, ſans le déſir de te plaire, aurois-je

* Philoſophes Indiens.

pu

pu me reſoudre d'abandonner ma tranquille ignorance, pour la pénible occupation de l'étude ? Sans le déſir de mériter ton eſtime, ta confiance, ton reſpect, par des vertus qui fortifient l'amour, & que l'amour rend voluptueuſes, je ne ſerois que l'objet de tes yeux ; l'abſence m'auroit déja effacée de ton ſouvenir.

Mais, hélas ! ſi tu m'aimes encore, pourquoi ſuis-je dans l'eſclavage ? En jettant mes regards ſur les murs de ma priſon, ma joie diſparoit, l'horreur me ſaiſit, & mes craintes ſe renouvellent. On ne t'a point ravi la liberté, tu ne viens pas à mon ſecours ; tu es inſtruit de mon ſort, il n'eſt pas changé. Non, mon cher Aza, au milieu de ces peuples féroces, que tu nommes Eſpagnols, tu n'es pas auſſi libre que tu crois l'être. Je vois autant de ſignes d'eſclavage dans les honneurs qu'ils te rendent, que dans la captivité où ils me retiennent.

Ta bonté te ſéduit, tu crois ſincéres les promeſſes que ces barbares te font faire par leur Interprête,

parce que tes paroles ſont inviolables ; mais moi qui n'entends pas leur langage ; moi qu'ils ne trouvent pas digne d'être trompée, je vois leurs actions.

Tes Sujets les prennent pour des Dieux, ils ſe rangent de leur parti : ô mon cher Aza, malheur au peuple que la crainte détermine. Sauve-toi de cette erreur, défie-toi de la fauſſe bonté de ces Etrangers. Abandonne ton Empire, puiſque l'Inca *Viracocha* * en a prédit la deſtruction.

Achete ta vie & ta liberté au prix de ta puiſſance, de ta grandeur, de tes tréſors, il ne te reſtera que les dons de la nature. Nos jours ſeront en ſûreté.

Riches de la poſſeſſion de nos cœurs, grands par nos vertus, puiſſans par notre modération, nous irons dans une cabane jouïr du Ciel, de la terre & de toute notre tendreſſe.

* *Viracocha* étoit regardé comme un Dieu : il paſſoit pour conſtant parmi les Indiens, que cet Incas avoit prédit en mourant que les Eſpagnols détrôneroient un de ſes deſcendans.

Tu ſeras plus Roi en regnant ſur mon ame, qu'en doutant de l'affection d'un peuple innombrable; ma ſoumiſſion à tes volontés te fera jouïr ſans tyrannie du beau droit de commander. En t'obéïſſant je ferai rétentir ton Empire de mes chants d'allégreſſe ; ton Diadême * ſera toujours l'ouvrage de mes mains, tu ne perdras de ta Royauté que les ſoins & les fatigues.

Combien de fois, chere ame de ma vie, tu t'es plaint des devoirs de ton rang ? Combien les cérémonies, dont tes viſites étoient accompagnées, t'ont fait envier le ſort de tes Sujets ? Tu n'aurois voulu vivre que pour moi ; craindrois-tu à préſent de perdre tant de contrainte ? Ne ſerai-je plus cette Zilia, que tu aurois préférée à ton Empire ? Non, je ne puis le croire, mon cœur n'eſt point changé, pourquoi le tien le ſeroit-il ?

J'aime, je vois toujours le même Aza qui regna dans mon ame au premier moment de ſa vûe : je me rap-

* Le Diadême des Incas étoit une eſpéce de frange. C'étoit l'ouvrage des Vierges du Soleil.

pelle ſans ceſſe ce jour fortuné, où ton Pere, mon Souverain Seigneur, te fit partager, pour la premiere fois, le pouvoir reſervé à lui ſeul d'entrer dans l'intérieur du Temple ; * je me repréſente le ſpectacle de nos Vierges, qui raſſemblées dans un même lieu, reçoivent un nouveau luſtre de l'ordre admirable qui regne entr'elles : tel on voit dans un jardin l'arrangement des plus belles fleurs ajouter encore de l'éclat à leur beauté.

Tu parus au milieu de nous comme un Soleil levant, dont la tendre lumiére prépare la ſérénité d'un beau jour : le feu de tes yeux répandoit ſur nos joues le coloris de la modeſtie ; un embarras ingénu tenoit nos regards captifs ; une joie brillante éclatoit dans les tiens ; tu n'avois jamais rencontré tant de beautés enſemble. Nous n'avions jamais vû que le *Capa-Inca* : l'étonnement & le ſilence régnoient de toutes parts. Je ne ſais quelles étoient

* L'Incas regnant avoit ſeul le droit d'entrer dans le Temple du Soleil.

les penſées des mes Compagnes ; mais de quels ſentimens mon cœur ne fut-il point aſſailli ! Pour la premiere fois j'éprouvai du trouble, de l'inquiétude, & cependant du plaiſir. Confuſe des agitations de mon ame, j'allois me dérober à la vûë ; mais tu tournas tes pas vers moi, le reſpect me retint.

O, mon cher Aza, le ſouvenir de ce premier moment de mon bonheur me ſera toujours cher. Le ſon de ta voix, ainſi que le chant mélodieux de nos Hymnes, porta dans mes veines le doux frémiſſement & le ſaint reſpect que nous inſpire la préſence de la Divinité.

Tremblante, interdite, la timidité m'avoit ravi juſqu'à l'uſage de la voix ; enhardie enfin par la douceur de tes paroles, j'oſai élever mes regards juſqu'à toi, je rencontrai les tiens. Non, la mort même n'effacera pas de ma mémoire les tendres mouvemens de nos ames qui ſe rencontrerent & ſe confondirent dans un inſtant.

Si nous pouvions douter de notre origine, mon cher Aza, ce trait

de lumiére confondroit notre incertitude. Quel autre, que le principe du feu, auroit pû nous transmettre cette vive intelligence des cœurs, communiquée, répanduë & sentie, avec une rapidité inexplicable?

J'étois trop ignorante sur les effets de l'amour, pour ne pas m'y tromper. L'Imagination remplie de la sublime Théologie de nos *Cucipatas*, * je pris le feu qui m'animoit pour une agitation divine; je crus que le Soleil me manifestoit sa volonté par ton organe, qu'il me choisissoit pour son épouse d'élite: j'en soupirai; mais après ton départ j'examinai mon cœur & je n'y trouvai que ton image.

Quel changement, mon cher Aza, ta présence avoit fait sur moi: tous les objets me parurent nouveaux; je crus voir mes Compagnes pour la premiere fois. Qu'elles me parurent belles! je ne pus soutenir leur présence; retirée à l'écart, je me livrois au trouble de mon ame, lorsqu'une d'entr'elles vint me tirer de ma rê-

* Prêtres du Soleil.

verie, en me donnant de nouveaux ſujets de m'y livrer. Elle m'apprit qu'étant ta plus proche parente, j'étois deſtinée à être ton épouſe, dès que mon âge permettroit cette union.

J'ignorois les Loix de ton Empire, * mais depuis que je t'avois vu, mon cœur étoit trop éclairé pour ne pas ſaiſir l'idée du bonheur d'être à toi. Cependant loin d'en connoître toute l'étendue; accoutumée au nom ſacré d'épouſe du Soleil, je bornois mon eſpérance à te voir tous les jours, à t'adorer, à t'offrir des vœux comme à lui.

C'eſt toi, mon aimable Aza, c'eſt toi, qui combla mon ame de délices, en m'apprenant que l'auguſte rang de ton épouſe m'aſſocieroit à ton cœur, à ton trône, à ta gloire, à tes vertus; que je jouirois ſans ceſſe de ces entretiens ſi rares & ſi cours au gré de nos déſirs, de ces entretiens qui ornoient mon eſprit des per-

* Les loix des Indiens obligeoient les Incas d'épouſer leurs ſœurs, & quand ils n'en auroient point, de prendre pour femme la premiere Princeſſe du Sang des Incas, qui étoit Vierge du Soleil.

fections de ton ame, & qui ajoutoient à mon bonheur la délicieuſe eſpérance de faire un jour le tien.

O, mon cher Aza, combien ton impatience contre mon extrême jeuneſſe, qui retardoit notre union, étoit flatteuſe pour mon cœur! Combien les deux années qui ſe ſont écoulées t'ont paru longues, & cependant que leur durée a été courte! Hélas, le moment fortuné étoit arrivé! Quelle fatalité l'a rendu ſi funeſte? Quel Dieu punit ainſi l'innocence & la vertu? ou quelle Puiſſance infernale nous a ſéparés de nous-mêmes? L'horreur me ſaiſit, mon cœur ſe déchire, mes larmes inondent mon ouvrage. Aza! mon cher Aza!...

LETTRE TROISIE'ME.

C'Est toi chere lumiére de mes jours; c'eſt toi qui me rappelles à la vie; voudrois-je la conſerver, ſi je n'étois aſſurée que la mort auroit moiſſonné d'un ſeul coup tes jours & les miens. Je touchois au moment où l'étincelle du feu divin, dont le

Soleil anime notre être, alloit s'éteindre : la nature laborieuſe ſe préparoit déja à donner une autre forme à la portion de matiere qui lui appartient en moi, je mourois ; tu perdois pour jamais la moitié de toi-même, lorſque mon amour m'a rendu la vie, & je t'en fais un ſacrifice. Mais comment pourrai-je t'inſtruire des choſes ſurprenantes qui me ſont arrivées ? Comment me rappeller des idées déja confuſes au moment où je les ai reçuës, & que le tems qui s'eſt écoulé depuis, rend encore moins intelligibles ?

A peine, mon cher Aza, avois-je confié à notre fidéle *Chaqui* le dernier tiſſu de mes penſées, que j'entendis un grand mouvement dans notre habitation : vers le milieu de la nuit, deux de mes raviſſeurs vinrent m'enlever de ma ſombre retraite avec autant de violence qu'ils en avoient employé à m'arracher du Temple du Soleil.

Quoique la nuit fût fort obſcure, on me fit faire un ſi long trajet, que ſuccombant à la fatigue, on fut obligé de me porter dans une mai-

ſon, dont les approches, malgré l'obſcurité, me parurent extrêmement difficiles.

Je fus placé dans un lieu plus étroit & plus incomode que n'étoit ma priſon. Ah, mon cher Aza! pourrois-je te perſuader ce que je ne comprends pas moi-même, ſi tu n'étois aſſuré que le menſonge n'a jamais ſouillé les lévres d'un enfant du Soleil *

Cette maiſon que j'ai jugé être fort grande par la quantité de monde qu'elle contenoit ; cette maiſon comme ſuſpendue, & ne tenant point à la terre, étoit dans un balancement continuel.

Il faudroit, ô lumiere de mon eſprit, que *Ticaiviracocha* eût comblé mon ame comme la tienne de ſa divine ſcience, pour pouvoir comprendre ce prodige. Toute la connoiſſance que j'en ai, eſt que cette demeure n'a pas été conſtruite par un être ami des hommes : car quelques momens après que j'y fus en-

* Il paſſoit pour conſtant qu'un Peruvien n'a jamais menti.

trée, ſon mouvement continuel, joint à une odeur malfaiſante, me cauſerent un mal ſi violent, que je ſuis étonnée de n'y avoir pas ſuccombé: ce n'étoit que le commencement de mes peines.

Un tems aſſez long s'étoit écoulé, je ne ſouffrois preſque plus, lorſqu'un matin je fus arrachée au ſommeil par un bruit plus affreux que celui *d'Yalpa* : notre habitation en recevoit des ébralemens tels que la terre en éprouvera, lorſque la Lune en tombant, réduira l'Univers en pouſſiere. * Des cris, des voix humaines qui ſe joignirent à ce fracas, le rendirent encore plus épouventable; mes ſens ſaiſis d'une horreur ſecrette, ne portoient à mon ame que l'idée de la deſtruction, (non-ſeulement de moi-même) mais de la nature entiere. Je croyois le péril univerſel; je tremblois pour tes jours : ma frayeur s'accrut enfin juſqu'au dernier excès, à la vue

* Les Indiens croyoient que la fin du monde arriveroit par la Lune qui ſe laiſſeroit tomber ſur la terre.

d'une troupe d'hommes en fureur, le visage & les habits enfanglantés, qui se jetterent en tumulte dans ma chambre. Je ne soutins pas cet horrible spectacle, la force & la connoissance m'abandonnerent: j'ignore encore la suite de ce terrible événement. Mais revenue à moi-même, je me trouvai dans un lit assez propre, entourée de plusieurs sauvages, qui n'étoient plus les cruels Espagnols.

Peux-tu te représenter ma surprise, en me trouvant dans une demeure nouvelle, parmi des hommes nouveaux, sans pouvoir comprendre comment ce changement avoit pu se faire. Je refermai promptement les yeux, afin que plus recueillie en moi-même je pusse m'assurer si je vivois, ou si mon ame n'avoit point abandonné mon corps pour passer dans les régions inconnues*.

Te

* Les Indiens croyoient qu'après la mort, l'ame alloit dans des lieux inconnus pour y être récompensée ou punie selon son mérite.

Te l'avouerai-je, chere Idole de mon cœur ; fatiguée d'une vie odieuſe, rebutée de ſouffrir des tourmens de toute eſpéce ; accablée ſous le poids de mon horrible deſtinée, je regardai avec indifférence la fin de ma vie que je ſentois approcher : je refuſai conſtament tous les ſecours que l'on m'offroit ; en peu de jours, je touchai au terme fatal, & j'y touchai ſans regret

L'épuiſement des forces anéantit le ſentiment ; déja mon imagination affoiblie ne recevoit plus d'images que comme un léger deſſein tracé par une main tremblante ; déja les objets qui m'avoient le plus affectée n'excitoient en moi que cette ſenſation vague, que nous éprouvons en nous laiſſant aller à une rêverie indéterminée ; je n'étois preſque plus. Cet état, mon cher Aza, n'eſt pas ſi fâcheux que l'on croit. De loin, il nous effraye, parce que nous y penſons de toutes nos forces ; quand il eſt arrivé, affoibli par les gradations de douleurs qui nous y conduiſent, le moment déciſif ne paroît que celui du re-

pos. Un penchant naturel qui nous porte dans l'avenir, même dans celui qui ne ſera plus pour nous, ranima mon eſprit, & le tranſporta juſques dans l'intérieur de ton Palais. Je crus y arriver au moment où tu venois d'apprendre la nouvelle de ma mort ; je me repréſentai ton image pâle, défigurée, privée de ſentimens telle qu'un lys deſſéché par la brûlante ardeur du Midi. Le plus tendre amour eſt-il donc quelquefois barbare ? Je jouiſſois de ta douleur, je l'excitois par de triſtes adieux ; je trouvois de la douceur, peut-être du plaiſir à répandre ſur tes jours le poiſon des regrets ; & ce même amour qui me rendoit féroce, déchiroit mon cœur par l'horreur de tes peines. Enfin, réveillée comme d'un profond ſommeil, pénétrée de ta propre douleur, tremblante pour ta vie, je demandai des ſecours, je revis la lumiere.

Te verrai-je, toi, cher Arbitre de mon exiſtence ? Hélas ! qui pourra m'en aſſurer ? Je ne ſçais plus où je ſuis, peut-être eſt-ce loin de toi ? Mais dûſſions-nous être

ſéparés par les eſpaces immenſes qu'habitent les enfans du Soleil, le nuage léger de mes penſées volera ſans ceſſe au tour de toi.

LETTRE QUATRIE'ME.

QUel que ſoit l'amour de la vie, mon cher Aza, les peines le diminuent, le déſeſpoir l'éteint. Le mépris que la nature ſemble faire de notre être, en l'abandonnant à la douleur, nous révolte d'abord; enſuite l'impoſſibilité de nous en délivrer, nous prouve une inſuffiſance ſi humiliante, qu'elle nous conduit juſqu'au dégoût de nous-même.

Je ne vis plus en moi ni pour moi; chaque inſtant où je reſpire eſt un ſacrifice que je fais à ton amour, & de jour en jour il devient plus pénible; ſi le tems apporte quelque ſoulagement au mal qui me conſume, loin d'éclaircir mon ſort, il ſemble le rendre encore plus obſcur. Tout ce qui m'environne m'eſt inconnu, tout m'eſt nouveau, tout intéreſſe

ma curioſité, & rien ne peut la ſatisfaire. En vain, j'employe mon attention & mes efforts pour entendre, ou pour être entendue, l'un & l'autre me ſont également impoſſibles. Fatiguée de tant de peines inutiles, je crus en tarir la ſource, en dérobant à mes yeux l'impreſſion qu'ils recevoient des objets : je m'obſtinai quelque tems à les fermer ; mais les ténébres volontaires auxquelles je m'étois condamnée, ne ſoulageoient que ma modeſtie. Bleſſée ſans ceſſe à la vûë de ces hommes, dont les ſervices & les ſecours ſont autant de ſupplices, mon ame n'en étoit pas moins agitée ; renfermée en moi-même, mes inquiétudes n'en étoient que plus vives, & le déſir de les exprimer plus violent. D'un autre côté l'impoſſibilité de me faire entendre répand juſques ſur mes organes un tourment non moins inſuportable que des douleurs qui auroient une réalité plus apparente. Que cette ſituation eſt cruelle.

Hélas ! je croyois déja entendre quelques mots des ſauvages Eſpa-

gnols, j'y trouvois des rapports avec notre auguſte langage ; je me flattois qu'en peu de tems je pourrois m'expliquer avec eux : loin de trouver le même avantage avec mes nouveaux tyrans, ils s'expriment avec tant de rapidité que je ne diſtingue pas même les inflexions de leur voix. Tout me fait juger qu'ils ne ſont pas de la même Nation ; & à la différence de leur maniere & de leur caractere apparent, on devine ſans peine que *Pachacamac* leur a diſtribué dans une grande diſproportion les élémens dont il a formé les humains. L'air grave & farouche des premiers fait voir qu'ils ſont compoſés de la matiere des plus durs métaux ; ceux-ci ſemblent s'être échapés des mains du Créateur au moment où il n'avoit encore aſſemblé pour leur formation que l'air & le feu : les yeux fiers, la mine ſombre & tranquille de ceux-là, montroient aſſez qu'ils étoient cruels de ſangfroid ; l'inhumanité de leurs actions ne l'a que trop prouvé. Le viſage riant de ceux-ci, la douceur de leurs regards, un certain em-

preſſement répandu ſur leurs actions, & qui paroît être de la bienveillance, prévient en leur faveur ; mais je remarque des contradictions dans leur conduite, qui ſuſpendent mon jugement.

Deux de ces ſauvages ne quittent preſque pas le chevet de mon lit : l'un que j'ai jugé être le *Cacique* * à ſon air de grandeur, me rend, je crois, à ſa façon, beaucoup de reſpect : l'autre me donne une partie des ſecours qu'exige ma maladie ; mais ſa bonté eſt dure, ſes ſecours ſont cruels, & ſa familiarité impérieuſe.

Dès le premier moment, où revenuë de ma foibleſſe je me trouvai en leur puiſſance, celui-ci (car je l'ai bien remarqué) plus hardi que les autres, voulut prendre ma main que je retirai avec une confuſion inexprimable ; il parut ſurpris de ma réſiſtance, & ſans aucun égard pour la modeſtie, il la reprit à l'inſtant : foible, mourante & ne

* *Cacique* eſt une eſpéce de Gouverneur de Province.

prononçant que des paroles qui n'étoient point entenduës, pouvois-je l'en empêcher ? Il la garda, mon cher Aza, tout autant qu'il voulut, & depuis ce tems il faut que je la lui donne moi-même plusieurs fois par jour, si je veux éviter des débats qui tournent toujours à mon désavantage.

Cette espéce de cérémonie * me paroît une superstition de ces peuples : j'ai cru remarquer que l'on y trouvoit des rapports avec mon mal; mais il faut apparemment être de leur Nation pour en sentir les effets ; car je n'en éprouve aucuns, je souffre toujours également d'un feu intérieur qui me consume ; à peine me reste-t-il assez de force pour nouer mes *Quipos*. J'employe à cette occupation autant de tems que ma foiblesse peut me le permettre : ces nœuds qui frappent mes sens, semblent donner plus de réalité à mes pensées ; la sorte de ressemblance que je m'imagine qu'ils

* Les Indiens n'avoient aucune connoissance de la Médecine.

ont avec les paroles, me fait une illusion qui trompe ma douleur : je crois te parler, te dire que je t'aime, t'assurer de mes vœux, de ma tendresse ; cette douce erreur est mon bien & ma vie. Si l'excès d'accablement m'oblige d'interrompre mon Ouvrage, je gémis de ton absence ; ainsi toute entiere à ma tendresse, il n'y a pas un de mes momens qui ne t'appartienne.

Hélas ! Quel autre usage pourrois-je en faire ? O mon cher Aza ! quand tu ne ferois pas le maître de mon ame ; quand les chaînes de l'amour ne m'attacherois pas inséparablement à toi ; plongée dans un abîme d'obscurité, pourrois-je détourner mes pensées de la lumiere de ma vie ? Tu es le Soleil de mes jours, tu les éclaires, tu les prolonges, ils sont à toi. Tu me chéris, je me laisse vivre. Que feras-tu pour moi ? Tu m'aimeras, je suis récompensée.

LETTRE CINQUIE'ME.

QUe j'ai ſouffert, mon cher Aza, depuis les derniers nœuds que je t'ai conſacrés ! La privation de mes *Quipos* manquoit au comble de mes peines ; dès que mes officieux perſécuteurs ſe ſont apperçus que ce travail augmentoit mon accablement, ils m'en ont ôté l'uſage.

On m'a enfin rendu le tréſor de ma tendreſſe ; mais je l'ai acheté par bien des larmes. Il ne me reſte que cette expreſſion de mes ſentimens ; il ne me reſte que la triſte conſolation de te peindre mes douleurs, pouvois-je la perdre ſans déſeſpoir ?

Mon étrange deſtinée m'a ravi juſqu'à la douceur que trouvent les malheureux à parler de leurs peines ; on croit être plaint quand on eſt écouté, on croit être ſoulagé en voyant partager ſa triſteſſe, je ne puis me faire entendre, & la gaité m'environne.

Je ne puis même jouïr paiſible

ment de la nouvelle eſpéce de déſert où me réduit l'impuiſſance de communiquer mes penſées. Entourée d'objets importuns, leurs regards attentifs troublent la ſolitude de mon ame ; j'oublie le plus beau préſent que nous ait fait la nature, en rendant nos idées inpénétrables ſans le ſecours de notre propre volonté. Je crains quelquefois que ces Sauvages curieux ne découvrent les réflexions déſavantageuſes que m'inſpire la bizarrerie de leur conduite.

Un moment détruit l'opinion, qu'un autre moment m'avoit donné de leur caractére. Car ſi je m'arrête aux fréquentes oppoſitions de leur volonté à la mienne, je ne puis douter qu'ils ne me croyent leur eſclave, & que leur puiſſance ne ſoit tyrannique.

Sans compter un nombre infini d'autres contradictions, ils me réfuſent, mon cher Aza, juſqu'aux alimens néceſſaires au ſoutien de la vie, juſqu'à la liberté de choiſir la place où je veux être, ils me retiennent par une eſpéce de violence dans ce lit

qui m'eſt dévenu inſupportable.

D'un autre côté, ſi je réflechis ſur l'envie extrême qu'ils ont témoignée de conſerver mes jours, ſur le reſpect dont ils accompagnent les ſervices qu'ils me rendent, je ſuis tentée de croire qu'ils me prennent pour un être d'une eſpéce ſupérieure à l'humanité.

Aucun d'eux ne paroît devant moi, ſans courber ſon corps plus ou moins, comme nous avons coutume de faire en adorant le Soleil. *Le Cacique* ſemble vouloir imiter le cérémonial des Incas au jour du *Raymi*: * Il ſe met ſur ſes genoux fort près de mon lit, il reſte un tems conſidérable dans cette poſture génante; tantôt il garde le ſilence & les yeux baiſſés, il ſemble rêver profondément; je vois ſur ſon viſage cet embarras reſpectueux que nous inſpire le *grand Nom* ** prononcé à

* Le *Raymi*, principale fête du Soleil, l'Incas & les Prêtres l'adoroient à genoux.

** Le grand Nom étoit *Pachacamac*; on ne le prononçoit que rarement, & avec beaucoup de ſignes d'adoration.

haute voix. S'il trouve l'occaſion de ſaiſir ma main, il y porte ſa bouche avec la même vénération que nous avons pour le ſacré Diadême.* Quelquefois il prononce un grand nombre de mots qui ne reſſemblent point au langage ordinaire de ſa Nation. Le ſon en eſt plus doux, plus diſtinct, plus méſuré ; il y joint cet air touché qui précéde les larmes ; ces ſoupirs qui expriment les beſoins de l'ame ; ces accens qui ſont preſque des plaintes ; enfin tout ce qui accompagne le déſir d'obtenir des graces. Hélas ! mon cher Aza, s'il me connoiſſoit bien, s'il n'étoit pas dans quelque erreur ſur mon être, quelle priere auroit-il à me faire ?

Cette Nation ne ſeroit-elle point idolâtre ? Je n'ai encore vû faire aucune adoration au Soleil ; peut-être prennent-ils les femmes pour l'objet de leur culture. Avant que le Grand *Mauco-Capa** eût apporte ſur la terre

* On baiſoit le Diadême de *Maucocapa*, comme nous baiſons les Réliques de nos Saints.

* Premier Légiſlateur des Indiens. *Voyez* l'Hiſtoire des Incas.

re les volontés du Soleil ; nos Ancêtres divinisoient tout ce qui les frappoit de crainte ou de plaisir ; peut-être ces Sauvages n'éprouvent-ils ces deux sentimens que pour les femmes.

Mais, s'ils m'adoroient, ajouteroient-ils à mes malheurs l'affreuse contrainte où ils me retiennent ? Non, ils chercheroient à me plaire, ils obéiroient aux signes de mes volontés ; je serois libre, je sortirois de cette odieuse demeure ; j'irois chercher le Maître de mon ame ; un seul de ses regards éfaceroit le souvenir de tant d'infortunes.

LETTRE SIXIE'ME.

QUelle horrible surprise, mon cher Aza ! Que nos malheurs sont augmentés ! Que nous sommes à plaindre ! Nos maux sont sans remède, il ne me reste qu'à te l'apprendre & à mourir.

On m'a enfin permis de me lever, j'ai profité avec empressement de cette liberté : je me suis traînée à

une petite fenêtre, je l'ai l'ouverte avec la précipitation que m'inſpiroit ma vive curioſité. Qu'ai-je vû ? Cher Amour de ma vie, je ne trouverai point d'expreſſion pour te peindre l'excès de mon étonnement, & le mortel déſeſpoir qui m'a ſaiſie en ne découvrant autour de moi que ce terrible élément, dont la vûe ſeule fait frémir.

Mon premier coup d'œil ne m'a que trop éclairée ſur le moûvement incommode de notre demeure. Je ſuis dans une de ces maiſons flotantes, dont les Eſpagnols ſe ſont ſervis pour atteindre juſqu'à nos malheureuſes Contrées, & dont on ne m'avoit fait qu'une deſcription très-imparfaite.

Conçois-tu, cher Aza, quelles idées funeſtes ſont entrées dans mon ame avec cette affreuſe connoiſſance. Je ſuis certaine que l'on m'éloigne de toi, je ne reſpire plus le même air, je n'habite plus le même élément ; tu ignoreras toujours où je ſuis, ſi je t'aime, ſi j'exiſte ; la deſtruction de mon être ne paroîtra pas même un événement aſſez

conſidérable pour être porté juſqu'à toi. Cher Arbitre de mes jours, de quel prix te peut être déſormais ma vie infortunée? Souffre que je rende à la Divinité un bienfait inſuportable dont je ne veux plus jouïr; je ne te verrai plus, je ne veux plus vivre.

Je perds ce que j'aime; l'univers eſt anéanti pour moi; il n'eſt plus qu'un vaſte déſert que je remplis des cris de mon amour; entends-les, cher objet de ma tendreſſe, ſois-en touché, permets que je meure.....

Quelle erreur me ſéduit? Non, cher Aza, non, ce n'eſt pas toi qui m'ordonne de vivre, c'eſt la timide nature, qui, en frémiſſant d'horreur, emprunte ta voix plus puiſſante que la ſienne pour retarder une fin toujours redoutable pour elle; mais c'en eſt fait, le moyen le plus prompt me delivrera de ſes regrets....

Que la mer abîme à jamais dans ſes flots ma tendréſſe malheureuſe, ma vie & mon déſeſpoir.

Reçois, trop malheureux Aza, reçois les derniers ſentimens de mon cœur, il n'a reçu que ton image, il ne vouloit vivre que pour

toi, il meurt rempli de ton amour. Je t'aime, je le penſe, je le ſens encore, je le dis pour la derniere fois.

LETTRE SEPTIE'ME.

AZa, tu n'as pas tout perdu, tu régnes encore ſur un cœur; je reſpire. La vigilance de mes Surveillans a rompu mon funeſte deſſein, il ne me reſte que la honte d'en avoir tenté l'exécution. J'en aurois trop à t'apprendre les circonſtances d'une entrepriſe auſſi-tôt détruite que projettée. Oſerai-je jamais lever les yeux juſqu'à toi, ſi tu avois été témoin de mon emportement.

Ma raiſon ſoumiſe au déſeſpoir, ne m'étoit plus d'aucun ſecours; ma vie ne me paroiſſoit d'aucun prix, j'avois oublié ton amour.

Que le ſang-froid eſt cruel après la fureur! Que les points de vuë ſont différens ſur les mêmes objets! Dans l'horreur du déſeſpoir on prend la férocité pour du courage, & la crainte des ſouffrances pour de la fermeté. Qu'un mot, un régard, une

ſurpriſe nous rappelle à nous-même, nous ne trouvons que de la foibleſſe pour principe de notre héroïſme ; pour fruit, que le repentir, & le mépris pour récompenſe.

La connoiſſance de ma faute en eſt la plus ſévere punition. Abandonnée à l'amertume du repentir ; enſevelie ſous le voile de la honte, je me tiens à l'écart ; je crains que mon corps n'occupe trop de place : je voudrois le dérober à la lumière ; mes pleurs coulent en abondance, ma douleur eſt calme, nul ſon ne l'exhale ; mais je ſuis tout à elle. Puis-je trop expier mon crime ? Il étoit contre toi.

En vain depuis deux jours ces Sauvages bienfaiſans voudroient me faire partager la joie qui les tranſporte ; je ne fais qu'en ſoupçonner la cauſe ; mais quand elle me ſeroit plus connue, je ne me trouverois pas digne de me mêler à leur fêtes. Leurs danſes, leurs cris de joie, une liqueur rouge, ſemblable au Mays, * dont ils boivent abondamment, leur

* Le *Mays* eſt une plante dont les Indiens font une boiſſon forte & ſalutaire ;

empreſſement à contempler le Soleil par tous les endroits d'où ils peuvent l'appercevoir, ne me laiſſeroient pas douter que cette réjouiſſance ne ſe fit en l'honneur de l'Aſtre Divin, ſi la conduite du *Cacique* étoit conforme à celle des autres.

Mais loin de prendre part à la joie publique, depuis la faute que j'ai commiſe, il n'en prend qu'à ma douleur. Son zéle eſt plus reſpectueux, ſes ſoins plus aſſidus, ſon attention plus penétrante.

Il a deviné que la préſence continuelle des Sauvages de ſa ſuite ajoutoit la contrainte à mon affliction; il m'a délivrée de leurs regards importuns, je n'ai preſque plus que les ſiens à ſupporter.

Le croirois-tu, mon cher Aza? Il y a des momens, où je trouve de la douceur dans ſes entretiens muets; le feu de ſes yeux me rappelle l'image de celui que j'ai vû dans les tiens;

ils en préſentent au Soleil les jours de ſes fêtes, & ils en boivent juſqu'à l'yvreſſe après le Sacrifice. *Voyez l'Hiſtoire des Incas, tom. 2. pag. 151.*

j'y trouve des rapports qui séduisent mon cœur. Hélas! que cette illusion est passagere, & que les regrets qui la suivent sont durables; ils ne finiront qu'avec ma vie, puisque je ne vis que pour toi.

LETTRE HUITIE'ME.

QUand un seul objet réünit toutes nos pensées, mon cher Aza, les événemens ne nous intéressent que par les rapports que nous y trouvons avec lui. Si tu n'étois le seul mobile de mon ame, aurois-je passé, comme je viens de faire, de l'horreur du désespoir à l'espérance la plus douce? Le *Cacique* avoit déja essayé plusieurs fois inutilement de me faire approcher de cette fenêtre, que je ne regarde plus sans frémir. Enfin pressée par des nouvelles instances, je m'y suis laissée conduire. Ah! mon cher Aza, que j'ai été bien récompensée de ma complaisance!

Par un prodige incompréhensi-

ble, en me faiſant regarder à travers une eſpéce de canne percée, il m'a fait voir la terre dans un éloignement, où, ſans le ſecours de cette merveilleuſe machine, mes yeux n'auroient pû atteindre.

En même-tems, il m'a fait entendre par des ſignes (qui commencent à me devenir familiers) que nous allons à cette terre, & que ſa vûë étoit l'unique objet des réjouiſſances que j'ai priſes pour un ſacrifice au Soleil.

J'ai ſenti d'abord tout l'avantage de cette découverte; l'eſpérance, comme un trait de lumiére, a porté ſa clarté juſqu'au fond de mon cœur.

Il eſt certain que l'on me conduit à cette terre que l'on m'a fait voir; il eſt évident qu'elle eſt une portion de ton Empire, puiſque le Soleil y répand ſes rayons bienfaiſans. * Je ne ſuis plus dans les fers des cruels Eſpagnols. Qui pourroit

* Les Indiens ne connoiſſoient pas notre Emiſphére, & croyoient que le Soleil n'éclairoit que la terre de ſes enfans.

donc m'empêcher de rentrer ſous tes Loix ?

Oui, cher Aza, je vais me réunir à ce que j'aime. Mon amour, ma raiſon, mes déſirs, tout m'en aſſure. Je vole dans tes bras, un torrent de joie ſe répand dans mon ame, le paſſé s'évanouit, mes malheurs ſont finis, ils ſont oubliés, l'avenir ſeul m'occupe, c'eſt mon unique bien.

Aza, mon cher eſpoir, je ne t'ai pas perdu, je verrai ton viſage, tes habits, ton ombre ; je t'aimerai, je te le dirai à toi-même, eſt-il des tourmens qu'un tel bonheur n'efface !

LETTRE NEUVIE'ME.

QUe les jours ſont longs, quand on les compte, mon cher Aza; le tems ainſi que l'eſpace n'eſt connu que par ſes limites. Il me ſemble que nos eſpérances ſont celles du tems ; ſi elles nous quittent, ou qu'elles ne ſoient pas ſenſiblement marquées, nous n'en appercevons

pas plus la durée que l'air qui remplit l'eſpace.

Depuis l'inſtant fatal de notre ſéparation, mon ame & mon cœur également flétris par l'infortune, reſtoient enſevelis dans cet abandon total (horreur de la nature, image du néant), les jours s'écouloient ſans que j'y priſſe garde ; aucun eſpoir ne fixoit mon attention ſur leur longueur : à préſent que l'eſpérance en marque tous les inſtans, leur durée me paroît infinie, & ce qui me ſurprend davantage, c'eſt qu'en recouvrant la tranquilité de mon eſprit, je retrouve en même tems la facilité de penſer.

Depuis que mon imagination eſt ouverte à la joie, une foule de penſées qui s'y préſentent l'occupent juſqu'à la fatiguer. Des projets de plaiſirs & de bonheur s'y ſuccédent alternativement ; les idées nouvelles y ſont reçues avec facilité, celles mêmes dont je ne m'étois point apperçue, s'y retracent ſans les chercher.

Depuis deux jours, j'entens pluſieurs mots de la Langue du *Caci-*

que que je ne croyois pas ſçavoir. Ce ne ſont encore que des termes qui s'appliquent aux objets, ils n'expriment point mes penſées, & ne me font point entendre celles des autres ; cependant ils me fourniſſent déja quelques éclairciſſemens qui m'étoient néceſſaires.

Je ſçais que le nom du *Cacique* eſt *Déterville*, celui de notre maiſon flotante, *vaiſſeau*, & celui de la terre où nous allons, *France*.

Ce dernier m'a d'abord effrayé : je ne me ſouviens pas d'avoir entendu nommer ainſi aucune Contrée de ton Royaume ; mais faiſant réflexion au nombre infini de celles qui le compoſent, dont les noms me ſont échappés, ce mouvement de crainte s'eſt bien-tôt évanoui ; pouvoit-il ſubſiſter long-tems avec la ſolide confiance que me donne ſans ceſſe la vûe du Soleil ? Non, mon cher Aza, cet aſtre divin n'éclaire que ſes enfans ; le ſeul doute me rendroit criminelle ; je vais rentrer ſous ton Empire, je touche au moment de te voir, je cours à mon bonheur.

Au milieu des transports de ma joie, la reconnoissance me prépare un plaisir délicieux, tu combleras d'honneur & de richesses le *Cacique** bienfaisant qui nous rendra l'un à l'autre, il portera dans sa Province le souvenir de Zilia ; la récompense de sa vertu le rendra plus vertueux encore, & son bonheur fera ta gloire.

Rien ne peut se comparer, mon cher Aza, aux bontés qu'il a pour moi ; loin de me traiter en esclave, il semble être le mien ; j'éprouve à présent autant de complaisance de sa part que j'en éprouvois de contradictions durant ma maladie : occupé de moi, de mes inquiétudes, de mes amusemens, il paroît n'avoir plus d'autres soins. Je les reçois avec un peu moins d'embarras, depuis qu'éclairée par l'habitude & par la réflexion, je vois que j'étois dans l'erreur sur l'idolâtrie dont je le soupçonnois.

Ce

* Les *Caciques* étoient des espéces de petits Souverains tributaires des *Incas*.

Ce n'eſt pas qu'il ne repéte ſouvent à peu près les mêmes démonſtrations que je prenois pour un culte ; mais le ton, l'air & la forme qu'il y employe, me perſuadent que ce n'eſt qu'un jeu à l'uſage de ſa Nation.

Il commence par me faire prononcer diſtinctement des mots de ſa Langue. (Il ſçait bien que les Dieux ne parlent point) ; dès que j'ai répété après lui, *oui*, *je vous aime*, ou bien, *je vous promets d'être à vous*, la joie ſe répand ſur ſon viſage, il me baiſe les mains avec tranſport, & avec un air de gaité tout contraire au ſérieux qui accompagne l'adoration de la Divinité.

Tranquille ſur ſa Religion, je ne le ſuis pas entiérement ſur le pays d'où il tire ſon origine. Son langage & ſes habillemens ſont ſi différens des nôtres, que ſouvent ma confiance en eſt ébranlée. De fâcheuſes réflexions couvrent quelquefois de nuages ma plus chere eſpérance : je paſſe ſucceſſivement de la crainte à la joie, & de la joie à l'inquiétude.

Fatiguée de la confuſion de mes idées, rebutée des incertitudes qui me déchirent, j'avois réſolu de ne plus penſer ; mais comment rallentir le mouvement d'une ame privée de toute communication, qui n'agit que ſur elle-même, & que de ſi grands intérêts excitent à réfléchir ? Je ne le puis, mon cher Aza, je cherche des lumieres avec une agitation qui me dévore, & je me trouve ſans ceſſe dans la plus profonde obſcurité.

Je ſavois que la privation d'un ſens peut tromper à quelques égards, je vois néanmoins avec ſurpriſe que l'uſage des miens m'entraîne d'erreurs en erreurs L'intelligence des langues ſeroit-elle celle de l'ame ? O, cher Aza, que mes malheurs me font entrevoir de fâcheuſes vérités ! mais que ces triſtes penſées s'éloignent de moi ; nous touchons à la terre. La lumiére de mes jours diſſipera en un moment les ténébres qui m'environnent.

LETTRE DIXIE'ME.

JE ſuis enfin arrivée à cette terre, l'objet de mes déſirs, mon cher Aza, mais je n'y vois encore rien qui m'annonce le bonheur que je m'en étois promis; tout ce qui s'offre à mes yeux me frape, me ſurprend, m'étonne, & ne me laiſſe qu'une impreſſion vague, une perplexité ſtupide, dont je ne cherche pas même à me délivrer; mes erreurs répriment mes jugemens, je demeure incertaine, je doute preſque de ce que je vois.

A peine étions-nous ſortis de la maiſon flotante, que nous ſommes entrés dans une Ville bâtie ſur le rivage de la mer. Le peuple qui nous ſuivoit en foule, me paroît être de la même Nation que le *Cacique*, & les maiſons n'ont aucune reſſemblance avec celles des Villes du Soleil; ſi celles-là les ſurpaſſent en beauté par la richeſſe de leurs ornemens, celles-ci ſont fort au-deſſus par les prodiges dont elles ſont remplies.

En entrant dans la chambre où *Déterville* m'a logée, mon cœur a treſſailli : j'ai vû dans l'enfoncement une jeune perſonne habillée comme une Vierge du Soleil ; j'ai couru à elle les bras ouverts. Quelle ſurpriſe, mon cher Aza, quelle ſurpriſe extrême, de ne trouver qu'une réſiſtance impénétrable, où je voyois une figure humaine ſe mouvoir dans un eſpace fort étendu !

L'étonnement me tenoit immobile, les yeux attachés ſur cette ombre, quand *Déterville* m'a fait remarquer ſa propre figure à côté de celle qui occupoit toute mon attention ; je le touchois, je lui parlois, & je le voyois en même-tems fort près & fort loin de moi.

Ces prodiges troublent la raiſon, ils offuſquent le jugement ; que faut-il penſer des habitans de ce pays ? Faut-il les craindre, faut-il les aimer ? Je me garderai bien de rien déterminer là-deſſus.

Le *Cacique* m'a fait comprendre que la figure que je voyois, étoit la mienne ; mais de quoi cela m'inſ-

truit-il ? Le prodige en eſt-il moins grand ? Suis-je moins mortifiée de ne trouver dans mon eſprit que des erreurs ou des ignorances ? Je le vois avec douleur, mon cher Aza ; les moins habiles de cette Contrée ſont plus ſçavans que tous nos *Ancutes*.

Le *Cacique* m'a donné une *China* * jeune & fort vive ; c'eſt une grande douceur pour moi que celle de revoir des femmes & d'en être ſervie : pluſieurs autres s'empreſſent à me rendre des ſoins, & j'aimerois autant qu'elles ne le fiſſent pas, leur préſence réveille mes craintes. A la façon dont elles me regardent, je vois bien qu'elles n'ont point été à *Cuzcoco* ** Cependant je ne puis encore juger de rien, mon eſprit flote toujours dans une mer d'incertitudes ; mon cœur ſeul inébranlable ne déſire, n'eſpére, & n'attend qu'un bonheur ſans lequel tout ne peut être que peines.

* Servante ou femme de chambre.

** Capitale du Perou.

LETTRE ONZIE'ME.

QUoique j'aie pris tous les ſoins qui ſont en mon pouvoir pour découvrir quelque lumiére ſur mon ſort, mon cher Aza, je n'en ſuis pas mieux inſtruite que je l'étois il y a trois jours. Tout ce que j'ai pu remarquer, c'eſt que les Sauvages de cette Contrée paroiſſent auſſi bons, auſſi humains que le *Cacique*; ils chantent & danſent, comme s'ils avoient tous les jours des terres à cultiver. * Si je m'en rapportois à l'opoſition de leurs uſages à ceux de notre Nation, je n'aurois plus d'eſpoir; mais je me ſouviens que ton auguſte pere a ſoumis à ſon obéiſſance des Provinces fort éloignées, & dont les Peuples n'avoient pas plus de rapport avec les nôtres: pourquoi celle-ci n'en ſeroit-elle pas une? Le Soleil paroît ſe plaire à l'éclairer, il eſt plus beau, plus pur

* Les terres ſe cultivoient en commun au Perou, & les jours de ce travail étoient des jours de réjouiſſances.

que je ne l'ai jamais vu, & je me livre à la confiance qu'il m'inſpire : il ne me reſte d'inquiétude que ſur la longeur du tems qu'il faudra paſſer avant de pouvoir m'éclaircir tout-à-fait ſur nos intérêts ; car, mon cher Aza, je n'en puis plus douter, le ſeul uſage de la Langue du pays pourra m'apprendre la vérité & finir mes inquiétudes.

Je ne laiſſe échaper aucune occaſion de m'en inſtruire, je profite de tous les momens où Déterville me laiſſe en liberté pour prendre des leçons de *Ma-China* ; c'eſt une foible reſſource, ne pouvant lui faire entendre mes penſées, je ne puis former aucun raiſonnement avec elle ; je n'apprens que le nom des objets qui frappent ſes yeux & les miens. Les ſignes du *Cacique* me ſont quelquefois plus utiles. L'habitude nous en a fait une eſpéce de langage, qui nous ſert au moins à exprimer nos volontés. Il me mena hier dans une maiſon, où, ſans cette intelligence, je me ſerois fort mal conduite.

Nous entrâmes dans une chambre plus grande & plus ornée que

celle que j'habite : beaucoup de monde y étoit aſſemblé. L'étonnement général que l'on témoigna à ma vûe, me déplut, les ris exceſſifs que pluſieurs jeunes filles s'efforçoient d'étouffer, & qui recommençoient lorſqu'élles levoient les yeux ſur moi, exciterent dans mon cœur un ſentiment ſi fâcheux, que je l'aurois pris pour de la honte, ſi je me fuſſe ſentie coupable de quelque faute. Mais ne me trouvant qu'une grande répugnance à demeurer avec elles, j'allois retourner ſur mes pas, quand un ſigne de Déterville me retint.

Je compris que je commettois une faute, ſi je ſortois, & je me gardai bien de rien faire qui méritât le blâme que l'on me donnoit ſans ſujet; je reſtai donc, en portant toute mon attention ſur ces femmes, je crus démêler que la ſingularité de mes habits cauſoit ſeule la ſurpriſe des unes & les ris offençans des autres; j'eus pitié de leur foibleſſe; je ne penſai plus qu'à leur perſuader par ma contenance, que mon ame ne différoit pas tant de la leur, que

mes habillemens de leurs parures.

Un homme que j'aurois pris pour un *Curacas*, * s'il n'eût été vêtu de noir, vint me prendre par la main d'un air affable, & me conduisit auprès d'une femme, qu'à son air fier, je pris pour la *Pallas* ** de la Contrée. Il lui dit plusieurs paroles que je sais, pour les avoir entendues prononcer mille fois à Déterville. *Qu'elle est belle ! les beaux yeux !*..... Un autre homme lui répondit.

Des graces, une taille de Nymphe!... Hors, les femmes, qui ne dirent rien, tous répéterent à peu près les mêmes mots ; je ne sçais pas encore leur signification, mais ils expriment sûrement des idées agréables, car en les prononçant, le visage est toujours riant.

Le *Cacique* paroissoit extrêmement satisfait de ce que l'on disoit ; il se tint toujours à côté de moi, ou

* Les *Curacas* étoient de petits Souverains d'une Contrée ; ils avoient le privilége de porter le même habit que les Incas.

** Nom générique des Princesses.

s'il s'en éloignoit pour parler à quelqu'un, ſes yeux ne me perdoient pas de vuë, & ſes ſignes m'avertiſſoient de ce que je devois faire ; de mon côté j'étois fort attentive à l'obſerver, pour ne point bleſſer les uſages d'une Nation ſi peu inſtruite des notres.

Je ne ſçais, mon cher Aza, ſi je pourrai te faire comprendre combien les manieres de ces Sauvages m'ont paru extraordinaires.

Ils ont une vivacité ſi impatiente, que les paroles ne leur ſuffiſant pas pour s'exprimer, ils parlent autant par le mouvement de leur corps, que par le ſon de leur voix ; ce que j'ai vû de leur agitation continuelle, m'a pleinement perſuadée du peu d'importance des démonſtrations du *Cacique* qui m'ont tant cauſé d'embarras, & ſur leſquelles j'ai fait tant de fauſſes conjectures.

Il baiſa hier les mains de la *Pallas*, & celle de toutes les autres femmes ; il les baiſa même au viſage (ce que je n'avois pas encore vû ;) les hommes venoient l'embraſſer ; les uns le prenoient par une main, les autres le tiroient par ſon habit,

& tout cela avec une promptitude dont nous n'avons point d'idées.

A juger de leur esprit par la vivacité de leurs gestes, je suis sûre que nos expressions mesurées, que les sublimes comparaisons qui expriment si naturellement nos tendres sentimens & nos pensées affectueuses, leur paroîtroient insipides ; ils prendroient notre air sérieux & modeste pour de la stupidité ; & la gravité de notre démarche pour un engourdissement. Le croirois-tu, mon cher Aza ? malgré leurs imperfections, si tu étois ici, je me plairois avec eux. Un certain air d'affabilité répandu sur tout ce qu'ils sont, les rend aimables ; & si mon ame étoit plus heureuse, je trouverois du plaisir dans la diversité des objets qui se présentent successivement à mes yeux ; mais le peu de rapport qu'ils ont avec toi, éface les agrémens de leur nouveauté ; toi seul fais mon bien & mes plaisirs..

LETTRE DOUZIE'ME.

J'Ai passé bien du tems, mon cher Aza, sans pouvoir donner un moment à ma plus chere occupation; j'ai cependant un grand nombre de choses extraordinaires à t'apprendre; je profite d'un peu de loisir pour essayer de t'en instruire.

Le lendemain de ma visite chez la *Pallas*, Déterville me fit apporter un fort bel habillement à l'usage du Pays. Après que ma petite *China* l'eut arrangé sur moi à sa fantaisie, elle me fit approcher de cette ingénieuse machine qui double les objets: Quoique je dusse être accoutumée à ses effets, je ne pus encore me garantir de la surprise, en me voyant comme si j'étois vis-à-vis de moi-même.

Mon nouvel ajustement ne me déplût pas; peut-être je regretterois davantage celui que je quitte, s'il ne m'avoit fait regarder par tout avec une attention incommode.

Le *Cacique* entra dans ma chambre

au moment que la jeune fille ajoutoit encore plusieurs bagatelles à ma parure ; il s'arrêta à l'entrée de la porte & nous regarda long-tems sans parler : sa rêverie étoit si profonde, qu'il se détourna pour laisser sortir la *China*, & se remit à sa place sans s'en appercevoir ; les yeux attachés sur moi, il parcouroit toute ma personne avec une attention sérieuse, dont j'étois embarrassée, sans en sçavoir la raison.

Cependant afin de lui marquer ma reconnoissance pour ses nouveaux bienfaits, je lui tendis la main, & ne pouvant exprimer mes sentimens, je crus ne pouvoir lui rien dire de plus agréable que quelques-uns des mots qu'il se plaît à me faire repéter ; je tâchai même d'y mettre le ton qu'il y donne.

Je ne sçai quel effet ils firent dans ce moment-là sur lui ; mais ses yeux s'animerent, son visage s'enflamma, il vint à moi d'un air agité, il parut vouloir me prendre dans ses bras, puis s'arrêtant tout-à-coup, il me serra fortement la main en prononçant d'une voix émuë. *Non... le*

respect ... sa vertu ... & plusieurs autres mots que je n'entens pas mieux, & puis il courut se jetter sur son siége à l'autre côté de la chambre où il demeura la tête appuyée dans ses mains avec tous les signes d'une profonde douleur.

Je fus allarmée de son état, ne doutant pas que je lui eusse causé quelques peines; je m'approchai de lui pour lui en témoigner mon repentir; mais il me repoussa doucement sans me regarder, & je n'osai plus lui rien dire: j'étois dans le plus grand embarras, quand les domestiques entrerent pour nous apporter à manger; il se léva, nous mangeames ensemble à la maniere accoutumée sans qu'il parût d'autre suite à sa douleur qu'un peu de tristesse; mais il n'en avoit ni moins de bonté, ni moins de douceur, tout cela me paroît inconcevable.

Je n'osois lever les yeux sur lui, ni me servir des signes, qui ordinairement nous tenoient lieu d'entretien; cependant nous mangions dans un tems si différent de l'heure ordinaire des répas, que je ne pus

m'empêcher de lui en témoigner ma surprise. Tout ce que je compris à sa réponse, fut que nous allions changer de demeure. En effet, le *Cacique* après être sorti & rentré plusieurs fois, vint me prendre par la main; je me laissai conduire, en rêvant toujours à ce qui s'étoit passé, & en cherchant à démêler si le changement de lieu n'en étoit pas une suite.

A peine eus-je passé la derniere porte de la maison qu'il m'aida à monter un pas assez haut, & je me trouvai dans une petite chambre où l'on ne peut se tenir de bout sans incommodité; mais nous y fumes assis fort à l'aise, le *Cacique*, la *China* & moi; ce petit endroit est agréablement meublé, une fenêtre de chaque côté l'éclaire suffisamment; mais il n'y a pas assez d'espace pour y marcher.

Tandis que je le considérois avec surprise, & que je tâchois de deviner pourquoi Déterville nous enfermoit si étroitement (ô, mon cher Aza! que les prodiges sont familiers dans ce pays) je sentis cette machi-

ne ou cabane (je ne ſçais comment la nommer) je la ſentis ſe mouvoir & changer de place ; ce mouvement me fit penſer à la maiſon flottante : la frayeur me ſaiſit ; le *Cacique* attentif à mes moindres inquiétudes me raſſura, en me faiſant regarder par une des fenêtres, je vis (non ſans une ſurpriſe extrême) que cette machine ſuſpenduë aſſez près de la terre, ſe mouvoit par un ſecret que je ne comprenois pas.

Déterville me fit auſſi voir que pluſieurs *Hamas* * d'une eſpéce qui nous eſt inconnuë, marchoient devant nous & nous traînoient après eux ; il faut, ô lumiére de mes jours, un génie plus qu'humain pour inventer des choſes ſi utiles & ſi ſinguliéres ; mais il faut auſſi qu'il y ait dans cette Nation quelques grands défauts qui modérent ſa puiſſance, puiſqu'elle n'eſt pas la maîtreſſe du monde entier.

Il y a quatre jours qu'enfermés dans cette merveilleuſe machine, nous n'en ſortons que la nuit pour

* Nom générique des Bêtes.

reprendre du repos dans la premiere habitation qui se rencontre, & je n'en sors jamais sans regret. Je te l'avouë, mon cher Aza, malgré mes tendres inquiétudes, j'ai goûté pendant ce voyage des plaisirs qui m'étoient inconnus. Renfermée dans le Temple dès ma plus tendre enfance, je ne connoissois pas les beautés de l'univers; tout ce que je vois me ravit & m'enchante.

Les campagnes immenses, qui se changent & se renouvellent sans cesse à des regards attentifs, emportent l'ame avec plus de rapidité que l'on ne les traverse.

Les yeux sans se fatiguer parcourent, embrassent & se reposent tout à la fois sur une variété infinie d'objets admirables: on croit ne trouver des bornes à sa vûe que celles du monde entier; cette erreur nous flatte, elle nous donne une idée satisfaisante de notre propre grandeur, & semble nous rapprocher du Créateur de tant de merveilles.

A la fin d'un beau jour, le Ciel n'offre pas un spectacle moins admirable que celui de la terre; des

nuées transparentes assemblées autour du Soleil, teintes des plus vives couleurs, nous présentent de toutes parts des montagnes d'ombre & de lumiére, dont le majestueux désordre attire notre admiration jusqu'à l'oubli de nous-mêmes.

Le *Cacique* a eu la complaisance de me faire sortir tous les jours de la cabane roulante pour me laisser contempler à loisir les merveilles qu'il me voyoit admirer.

Que les bois sont délicieux, mon cher Aza! Si les beautés du Ciel & de la Terre nous emportent loin de nous par un ravissement involontaire, celles des forêts nous y ramènent par un attrait intérieur, incompréhensible, dont la seule nature a le secret. En entrant dans ces beaux lieux, un charme universel se répand sur tous les sens & confond leur usage. On croit voir la fraicheur avant de la sentir; les différentes nuances de la couleur des feuilles adoucissent la lumiére qui les pénétrent, & semblent frapper le sentiment aussi-tôt que les yeux. Une odeur agréable, mais indéterminée,

laiſſe à peine diſcerner ſi elle affecte le goût où l'odorat; l'air même ſans être apperçu, porte dans tout nôtre être une volupté pure qui ſemble nous donner un ſens de plus, ſans pouvoir en déſigner l'organe.

O, mon cher Aza! que ta préſence embelliroit des plaiſirs ſi purs! Que j'ai déſiré de les partager avec toi! Témoin de mes tendres penſées, je t'aurois fait trouver dans les ſentimens de mon cœur des charmes encore plus touchans que tous ceux des beautés de l'univers.

LETTRE TREZIE'ME.

ME voici, enfin, mon cher Aza, dans une Ville nommée Paris, c'eſt le terme de notre voyage, mais ſelon les apparences, ce ne ſera pas celui de mes chagrins.

Depuis que je ſuis arrivée, plus attentive que jamais ſur tout ce qui ſe paſſe, mes découvertes ne me produiſent que du tourment & ne me préſagent que des malheurs: je trouve ton idée dans le moindre de mes

désirs curieux, & je ne la rencontre dans aucuns des objets qui s'offrent à ma vuë.

Autant que j'en puis juger par le tems que nous avons employé à traverser cette Ville, & par le grand nombre d'habitans dont les rues sont remplies, elle contient plus de monde que n'en pourroient rassembler deux ou trois de nos Contrées.

Je me rappelle les merveilles que l'on m'a racontées *de Quitu*; je cherche à trouver ici quelques traits de la peinture que l'on m'a faite de cette grande Ville; mais, hélas! Quelle différence?

Celle-ci contient des ponts, des rivieres, des arbres, des campagnes; elle me paroît un univers plûtôt qu'une habitation particuliere. J'essayerois en vain de te donner une idée juste de la hauteur des maisons; elles sont si prodigieusement élevées, qu'il est plus facile de croire que la nature les a produites telles qu'elles sont, que de comprendre comment des hommes ont pu les construire.

C'est ici que la famille du *Cacique* fait sa résidence... La maison

qu'elle habite eſt preſque auſſi magnifique que celle du Soleil ; les meubles & quelques endroits des murs ſont d'or, le reſte eſt orné d'un tiſſu varié des plus belles couleurs qui repréſentent aſſez bien les beautés de la nature.

En arrivant, Déterville me fit entendre qu'il me conduiſoit dans la chambre de ſa mere. Nous la trouvâmes à demi couchée ſur un lit à peu près de la même forme que celui des *Incas* & de même métal. * Après avoir préſenté ſa main au *Cacique*, qui la baiſa en ſe proſternant preſque juſqu'à terre, elle l'embraſſa ; mais avec une bonté ſi froide, une joie ſi contrainte, que ſi je n'euſſe été avertie, je n'aurois pas reconnu les ſentimens de la nature dans les careſſes de cette mere.

Après s'être entretenus un moment, le *Cacique* me fit approcher ; elle jetta ſur moi un régard dédaigneux, & ſans répondre à ce que ſon fils lui diſoit, elle continua d'en-

* Les lits, les chaiſes, les tables des Incas étoient d'or maſſif.

tourer gravement ſes doigts d'un cordon qui pendoit à un petit morceau d'or.

Déterville nous quitta pour aller au - devant d'un grand homme de bonne mine qui avoit fait quelques pas vers lui ; il l'embraſſa auſſi-bien qu'une autre femme qui étoit occupée de la même maniere que la *Pallas*.

Dès que le *Cacique* avoit paru dans cette chambre, une jeune fille à peu près de mon âge étoit accourue ; elle le ſuivoit avec un empreſſement timide qui étoit remarquable. La joie éclatoit ſur ſon viſage ſans en bannir un fond de triſteſſe intéreſſant. Déterville l'embraſſa la derniere ; mais avec une tendreſſe ſi naturelle, que mon cœur s'en émut. Hélas ! mon cher Aza, quels ſeroient nos tranſports, ſi après tant de malheurs le ſort nous réuniſſoit ?

Pendant ce tems, j'étois reſtée auprès de la *Pallas* par reſpect * je n'oſois m'en éloigner, ni lever les

* Les filles, quoique du Sang Royal, portoient un grand reſpect aux femmes mariées.

yeux ſur elle. Quelques regards ſévéres qu'elle jettoit de tems en tems ſur moi, achevoient de m'intimider, & me donnoient une contrainte qui génoit juſqu'à mes penſées.

Enfin, comme ſi la jeune fille eût deviné mon embarras, après avoir quitté Déterville, elle vint me prendre par la main & me conduiſit près d'une fenêtre où nous nous aſſimes. Quoique je n'entendiſe rien de ce qu'elle me diſoit, ſes yeux pleins de bonté me parloient le langage univerſel des cœurs bienfaiſans; ils m'inſpiroient la confiance & l'amitié : j'aurois voulu lui témoigner mes ſentimens; mais ne pouvant m'exprimer ſelon mes deſirs, je prononçai tout ce que je ſçavois de ſa Langue.

Elle en ſourit plus d'une fois en regardant Déterville d'un air fin & doux. Je trouvois du plaiſir dans cette eſpéce d'entretien, quand la *Pallas* prononça quelques paroles aſſez haut en regardant la jeune fille, qui baiſſa les yeux, repouſſa ma main qu'elle tenoit dans les ſiennes & ne me regarda plus.

A quelque tems de là, une vieille femme d'une phiſionomie farouche entra, s'approcha de la *Pallas*, vint enſuite me prendre par le bras, me conduiſit preſque malgré moi dans une chambre au plus haut de la maiſon, & m'y laiſſa ſeule.

Quoique ce moment ne dût pas être le plus malheureux de ma vie, mon cher Aza, il n'a pas été un des moins fâcheux à paſſer. J'attendois de la fin de mon voyage quelques ſoulagemens à mes inquiétudes ; je comptois du moins trouver dans la famille du *Cacique* les mêmes bontés qu'il m'avoit témoignées. Le froid accueil de la *Pallas* ; le changement ſubit des manieres de la jeune fille ; la rudeſſe de cette femme qui m'avoit arrachée d'un lieu où j'avois intérêt de reſter ; l'inattention de Déterville qui ne s'étoit point oppoſé à l'eſpéce de violence qu'on m'avoit faite ; enfin toutes les circonſtances dont une ame malheureuſe ſçait augmenter ſes peines, ſe préſenterent à la fois ſous les plus triſtes aſpects ; je me croyois abandonnée de tout le monde, je déplorois amérement

amérement mon affreuſe deſtinée, quand je vis entrer *ma China*. Dans la ſituation où j'étois, ſa vûe me parut *un bien eſſentiel*, je courus à elle, je l'embraſſai en verſant des larmes, elle en fut touchée, *ſon attendriſſement me fut cher. Quand on ſe croit reduit à la pitié de ſoi-même, celle des autres nous eſt bien précieuſe.* Les marques d'affection de cette jeune fille adoucirent ma peine : je lui comptois mes chagrins comme ſi elle eût pû m'entendre ; je lui faiſois mille queſtions comme ſi elle eût pû y répondre ; ſes larmes parloient à mon cœur, les miennes continuoient à couler, mais elles avoient moins d'amertume

Je crus qu'au moins je verrois Deterville à l'heure du repas ; mais on me ſervit à manger, & je ne le vis point. Depuis que je t'ai perdu, chere idole de mon cœur, ce *Cacique* eſt le ſeul humain qui ait eu pour moi de la bonté *ſans interruption : l'habitude de le voir s'eſt tournée en beſoin.* Son abſence redoubla ma triſteſſe : après l'avoir attendu vainement je me couchai ; mais le ſom-

meil n'avoit point encore tari mes larmes quand je le vis entrer dans ma chambre, ſuivi de la jeune perſonne dont le bruſque dédain m'avoit été ſi ſenſible.

Elle ſe jetta ſur mon lit, & par mille careſſes elle ſembloit vouloir réparer le mauvais traitement qu'elle m'avoit fait.

Le *Cacique* s'aſſit à côté du lit, il paroiſſoit avoir autant de plaiſir à me revoir, que j'en ſentois de n'en être point abandonnée ; ils ſe parloient en me regardant, & m'accabloient des plus tendres marques d'affection.

Inſenſiblement leur entretien devint plus ſérieux. Sans entendre leurs diſcours il m'étoit aiſé de juger qu'ils étoient fondés ſur la confiance & l'amitié ; je me gardai bien de les interrompre ; mais ſi-tôt qu'ils revinrent à moi, je tâchai de tirer du *Cacique* des éclairciſſemens ſur ce qui m'avoit paru de plus extraordinaire depuis mon arrivée.

Tout ce que je pus comprendre à ſes réponſes fut, que la jeune fille que je voyois, ſe nommoit Céline ;

qu'elle étoit sa sœur ; que le grand homme que j'avois vû dans la chambre de la *Pallas*, étoit son frere aîné, & l'autre jeune femme, son épouse.

Céline me devint plus chere, en apprenant qu'elle étoit sœur du *Cacique* ; la compagnie de l'un & de l'autre m'étoit si agréable, que je ne m'apperçus point qu'il étoit jour avant qu'ils me quittassent.

Après leur pépart j'ai passé le reste du tems destiné au repos, à m'entretenir avec toi ; c'est tout mon bien, c'est toute ma joye, c'est à toi seul, chere ame de mes pensées, que je develope mon cœur, tu seras à jamais le seul dépositaire de mes secrets, de ma tendresse & de mes sentimens.

LETTRE QUATORZIE'ME.

SI je continuois, mon cher Aza, à prendre sur mon sommeil le tems que je te donne, je ne jouirois plus de ces momens délicieux où je n'existe que pour toi. On m'a fait reprendre mes habits de Vierge, & l'on m'oblige de rester tout le jour

dans une chambre remplie d'une foule de monde qui se change & se renouvelle à tout moment, sans presque diminuer.

Cette dissipation involontaire m'arrache souvent malgré moi à mes tendres pensées; mais si je perds pour quelques instans cette attention vive qui unit sans cesse mon ame à la tienne, je te retrouve bientôt dans les comparaisons avantageuses que je fais de toi avec tout ce qui m'environne.

Dans les différentes contrées que j'ai parcourues je n'ai point vû des Sauvages si orgueilleusement familiers que ceux-ci. Les femmes surtout me paroissent avoir une bonté méprisante qui révolte l'humanité, & qui m'inspireroit peut-être autant de mépris pour elles qu'elles en témoignent pour les autres, si je les connoissois mieux.

Une d'entr'elles m'occasionna hier un affront qui m'afflige encore aujourd'hui. Dans le tems que l'assemblée étoit la plus nombreuse, elle avoit déja parlé à plusieurs personnes sans m'appercevoir; soit que le

hazard, ou que quelqu'un m'ait fait remarquer, elle fit en jettant les yeux sur moi, un éclat de rire, quitta précipitamment sa place, vint à moi, me fit lever, & après m'avoir tournée & retournée autant de fois que sa vivacité le lui suggera, après avoir touché tous les morceaux de mon habit avec une attention scrupuleuse, elle fit signe à un jeune homme de s'approcher, & recommença avec lui l'examen de ma figure.

Quoique je répugnasse à la liberté que l'un & l'autre se donnoient, la richesse des habits de la femme me la faisoient prendre pour une *Pallas*, & la magnificence de ceux du jeune homme tout couvert de plaques d'or pour un *Anqui*. * Je n'osois m'opposer à leur volonté; mais ce Sauvage téméraire enhardi par la familiarité de la *Pallas*, & peut-être par ma retenue, ayant eu l'audace de

* Prince du Sang : il falloit une permission de l'Inca pour porter de l'or sur les habits, & il ne le permettoit qu'aux Princes du Sang Royal.

porter la main sur ma gorge, je le repoussai avec une surprise & une indignation qui lui fit connoître que j'étois mieux instruite que lui des loix de l'honnêteté.

Au cri que je fis, Déterville accourut; il n'eut pas plutôt dit quelques paroles au jeune Sauvage, que celui-ci s'appuyant d'une main sur son épaule, fit des ris si violens, que sa figure en étoit contrefaite.

Le *Cacique* s'en débarrassa, & lui dit en rougissant, des mots d'un ton si froid, que la gaité du jeune homme s'évanouit; & n'ayant apparemment plus rien à répondre, il s'éloigna sans répliquer & ne revint plus.

O, mon cher Aza, que les mœurs de ce Pays me rendent respectables celles des enfans du Soleil! Que la témérité du jeune *Anqui* rappelle cherement à mon souvenir ton tendre respect, ta sage retenue, & les charmes de l'honnêteté qui regnoient dans nos entretiens! Je l'ai senti au premier moment de ta vûe, cheres délices de mon ame, & je le penserai toute ma vie. Toi seul réunis toutes les perfections que la na-

ture a répandues ſéparément ſur les humains, comme elle a raſſemblé dans mon cœur tous les ſentimens de tendreſſe & d'admiration qui m'attachent à toi juſqu'à la mort.

LETTRE QUINZIE'ME.

PLus je vis avec le *Cacique* & ſa ſœur, mon cher Aza, plus j'ai de peine à me perſuader qu'ils ſoient de cette Nation, eux ſeuls connoiſſent & reſpectent la vertu.

Les maniéres ſimples, la bonté naïve, la modeſte gaieté de Céline feroient volontiers penſer qu'elle a été élevée parmi nos Vierges. La douceur honnête, le tendre ſérieux de ſon frere, perſuaderoient facilement qu'il eſt né du ſang des *Incas*. L'un & l'autre me traitent avec autant d'humanité que nous en exercerions à leurs égards, ſi des malheurs les euſſent conduits parmi nous. Je ne doute même plus que le *Cacique* ne ſoit bon tributaire. *

* Les *Caciques* & les *Curacas* étoient

Il n'entre jamais dans ma chambre, ſans m'offrir un préſent de choſes merveilleuſes dont cette contrée abonde : tantôt ce ſont des morceaux de la machine qui double les objets, renfermés dans de petits coffres d'une matiére admirable. Une autre fois ce ſont des pierres légéres & d'un éclat ſurprenant, dont on orne ici preſque toutes les parties du corps, on en paſſe aux oreilles, on en met ſur l'eſtomac, au col, ſur la chauſſure, & cela eſt très-agréable à voir.

Mais ce que je trouve de plus amuſant, ce ſont de petits outils d'un métal fort dur, & d'une commodité ſinguliere; les uns ſervent à compoſer des ouvrages que Céline m'apprend à faire; d'autres d'une forme tranchante ſervent à diviſer toutes ſortes d'étoffes, dont on fait tant de morceaux que l'on veut ſans

obligés de fournir les habits & l'entretien de l'*Inca* & de la Reine. Ils ne ſe préſentoient jamais devant l'un & l'autre ſans leur offrir un tribut de curioſités que produiſoit la Province où ils commandoient.

effort, & d'une maniere fort divertiſſante.

J'ai une infinité d'autres raretés plus extraordinaires encore, mais n'étant point à notre uſage, je ne trouve dans notre langue aucuns termes qui puiſſent t'en donner l'idée.

Je te garde ſoigneuſement tous ces dons, mon cher Aza, outre le plaiſir que j'aurai de ta ſurpriſe, lorſque tu les verras, c'eſt qu'aſſurément ils ſont à toi. Si le *Cacique* n'étoit ſoumis à ton obéiſſance, me payeroit-il un tribut qu'il ſçait n'être dû qu'à ton rang ſuprême ? Les reſpects qu'il m'a toujours rendus m'ont fait penſer que ma naiſſance lui étoit connue. Les préſens dont il m'honore me perſuadent ſans aucun doute, qu'il n'ignore pas que je dois être ton Epouſe, puiſqu'il me traite d'avance en *Mama-Oella*. *

Cette conviction me raſſure & calme une partie de mes inquiétudes; je comprends qu'il ne me manque

* C'eſt le nom que prenoient les Reines en montant ſur le Trône.

que la liberté de m'exprimer pour ſçavoir du *Cacique* les raiſons qui l'engagent à me retenir chez lui, & pour le déterminer à me remettre en ton pouvoir ; mais juſques-là j'aurai encore bien des peines à ſouffrir.

Il s'en faut beaucoup que l'humeur de *Madame* (c'eſt le nom de la mere de Déterville) ne ſoit auſſi aimable que celle de ſes enfans. Loin de me traiter avec autant de bonté, elle me marque en toutes occaſions une froideur & un dédain qui me mortifient, ſans que je puiſſe y remédier, ne pouvant en découvrir la cauſe, & par une oppoſition de ſentimens que je comprends encore moins, elle exige que je ſois continuellement avec elle.

C'eſt pour moi une gêne inſuportable ; la contrainte régne par-tout où elle eſt : ce n'eſt qu'à la dérobée que Céline & ſon frere me font des ſignes d'amitié. Eux-mêmes n'oſent ſe parler librement devant elle. Auſſi continuent-ils à paſſer une partie des nuits dans ma chambre, c'eſt le ſeul tems où nous jouiſſons

en paix du plaiſir de nous voir. Et quoique je ne participe gueres à leurs entretiens, leur préſence m'eſt toujours agréable. Il ne tient pas aux ſoins de l'un & de l'autre que je ne ſois heureuſe. Hélas ! mon cher Aza, ils ignorent que je ne puis l'être loin de toi, & que je ne crois vivre qu'autant que ton ſouvenir & ma tendreſſe m'occupent toute entiére.

LETTRE SEIZIE'ME.

IL me reſte ſi peu *de Quipos*, mon cher Aza, qu'à peine j'oſe en faire uſage. Quand je veux les nouer, la crainte de les voir finir m'arrête, comme ſi en les épargnant je pouvois les multiplier. Je vais perdre le plaiſir de mon ame, le ſoutien de ma vie, rien ne ſoulagera le poids de ton abſence, j'en ſerai accablée.

Je goutois une volupté délicate à conſerver le ſouvenir des plus ſecrets mouvemens de mon cœur pour t'en offrir l'hommage. Je voulois conſer-

ver la mémoire des principaux uſages de cette nation ſinguliére pour amuſer ton loiſir dans des jours plus heureux. Hélas! il me reſte bien peu d'eſpérance de pouvoir exécuter mes projets.

Si je trouve à préſent tant de difficultés à mettre de l'ordre dans mes idées, comment pourrai-je dans la ſuite me les rappeller ſans un ſecours étranger ? On m'en offre un, il eſt vrai, mais l'exécution en eſt ſi difficile, que je la crois impoſſible.

Le *Cacique* m'a amené un Sauvage de cette contrée, qui vient tous les jours me donner des leçons de ſa langue, & de la méthode de donner une ſorte d'exiſtence aux penſées. Cela ſe fait en traçant avec une plume, des petites figures que l'on appelle *Lettres*, ſur une matiére blanche & mince, que l'on nomme *Papier* ; ces ſignes ont des noms, ces noms mêlés enſemble repréſentent les ſons des paroles ; mais ces noms & ces ſons me paroiſſent ſi peu diſtincts les uns des autres, que ſi je réuſſis un jour à les entendre, je ſuis bien aſſurée que ce ne ſera pas ſans beau-

coup

coup de peines. Ce pauvre Sauvage s'en donne d'incroïables pour m'inſtruire, je m'en donne bien davantage pour apprendre ; cependant je fais ſi peu de progrès que je renoncerois à l'entrepriſe, ſi je ſçavois qu'une autre voye pût m'éclaircir de ton ſort & du mien.

Il n'en eſt point, mon cher Aza ! auſſi ne trouvai-je plus de plaiſir que dans cette nouvelle & ſinguliére étude. Je voudrois vivre ſeule ; tout ce que je vois me déplait, & la néceſſité que l'on m'impoſe d'être toujours dans la chambre de *Madame*, me devient un ſupplice.

Dans les commencemens, en excitant la curioſité des autres, j'amuſois la mienne ; mais quand on ne peut faire uſage que des yeux, ils ſont bientôt ſatisfaits. Toutes les femmes ſe reſſemblent, elles ont toujours les mêmes maniéres, & je crois qu'elles diſent toujours les mêmes choſes. Les apparences ſont plus variées dans les hommes. Quelques-uns ont l'air de penſer : mais en général je ſoupçonne cette nation de n'être point telle qu'elle pa-

roît : l'affectation me paroît ſon caractére dominant.

Si les démonſtrations de zéle & d'empreſſement, dont on décore ici les moindres devoirs de la ſociété, étoient naturels, il faudroit, mon cher Aza, que ces peuples euſſent dans le cœur plus de bonté, plus d'humanité que les nôtres ; cela ſe peut-il penſer?

S'ils avoient autant de ſérenité dans l'ame que ſur le viſage ; ſi le penchant à la joie, que je remarque dans toutes leurs actions, étoit ſincere, choiſiroient-ils pour leurs amuſemens des Spectacles, tels que celui que l'on m'a fait voir?

On m'a conduite dans un endroit, où l'on repréſente à peu près, comme dans ton Palais, les actions des hommes qui ne ſont plus ; * mais ſi nous ne rapellons que la mémoire des plus ſages & des plus vertueux, je crois qu'ici on ne célébre que les

* Les Incas faiſoient repréſenter des eſpéces de Comédies, dont les ſujets étoient tirés des meilleures actions de leurs prédéceſſeurs.

insensés & les méchans. Ceux qui les représentent crient & s'agitent comme des furieux ; j'en ai vû un pousser sa rage jusqu'à se tuer lui-même. De belles femmes, qu'apparemment ils persécutent, pleurent sans cesse, & font des gestes de déseſpoir, qui n'ont pas besoin des paroles dont ils sont accompagnés, pour faire connoître l'excès de leur douleur.

Pourroit-on croire, mon cher Aza, qu'un peuple entier, dont les dehors sont si humains, se plaise à la répréſentation des malheurs ou des crimes qui ont autrefois avili ou accablé leurs semblables ?

Mais, peut-être a-t'on besoin ici de l'horreur du vice pour conduire à la vertu ; cette pensée me vient sans la chercher ; si elle étoit juste, que je plaindrois cette Nation ! La nôtre plus favorisée de la nature, chérit le bien par ses propres attraits ; il ne nous faut que des modéles de vertu pour devenir vertueux, comme il ne faut que t'aimer pour devenir aimable.

LETTRE DIX-SEPTIE'ME.

JE ne ſçais plus que penſer du génie de cette nation, mon cher Aza. Il parcourt les extrêmes avec tant de rapidité, qu'il faudroit être plus habile que je ne le ſuis pour aſſeoir un jugement ſur ſon caractére.

On m'a fait voir un Spectacle totalement oppoſé au premier. Celui-la cruel, effrayant, révolte la raiſon, & humilie l'humanité. Celui-ci amuſant, agréable, imite la nature, & fait honneur au bon ſens. Il eſt compoſé d'un bien plus grand nombre d'hommes & de femmes que le premier. On y repréſente auſſi quelques actions de la vie humaine; mais ſoit que l'on exprime la peine ou le plaiſir, la joie ou la triſteſſe, c'eſt toujours par des chants & des danſes.

Il faut, mon cher Aza, que l'intelligence des ſons ſoit univerſelle, car il ne m'a pas été plus difficile de m'affecter des differentes paſſions

que l'on a repréſentées, que ſi elles euſſent été exprimées dans notre langue, & cela me paroît bien naturel.

Le langage humain eſt ſans doute de l'invention des hommes, puiſqu'il différe ſuivant les differentes Nations. La nature plus puiſſante & plus attentive aux beſoins & aux plaiſirs de ſes creatures leur a donné des moyens généraux de les exprimer, qui ſont fort bien imités par les chants que j'ai entendus.

S'il eſt vrai que des ſons aigus expriment mieux le beſoin de ſecours dans une crainte violente ou dans une douleur vive, que des paroles entendues dans une partie du monde, & qui n'ont aucune ſignification dans l'autre, il n'eſt pas moins certain que de tendres gémiſſemens frapent nos cœurs d'une compaſſion bien plus efficace que des mots dont l'arrangement bizarre fait ſouvent un effet contraire.

Les ſons vifs & légers ne portent-ils pas inévitablement dans notre ame le plaiſir gai, que le récit d'une hiſtoire divertiſſante, ou une

plaiſanterie adroite n'y fait jamais naître qu'imparfaitement ?

Eſt-il dans aucune langue des expreſſions qui puiſſent communiquer le plaiſir ingénu avec autant de ſuccès que ſont les jeux naïfs des animaux ? Il ſemble que les danſes veulent les imiter, du moins inſpirent-elles à peu près le même ſentiment.

Enfin, mon cher Aza, dans ce ſpectacle tout eſt conforme à la nature & à l'humanité Eh ! quel bien peut-on faire aux hommes, qui égale celui de leur inſpirer de la joie ?

J'en reſſentis moi-même & j'en emportois preſque malgré moi, quand elle fut troublée par un accident qui arriva à Céline.

En ſortant, nous nous étions un peu écartées de la foule, & nous nous ſoutenions l'une & l'autre de crainte de tomber. Déterville étoit quelques pas devant nous avec ſa belle-ſœur qu'il conduiſoit, lorſqu'un jeune Sauvage d'une figure aimable aborda Céline, lui dit quelques mots fort bas, lui laiſſa un

morceau de papier qu'à peine elle eut la force de recevoir, & s'éloigna.

Céline qui s'étoit effrayée à son abord jusqu'à me faire partager le tremblement qui la saisit, tourna la tête languissamment vers lui, lorsqu'il nous quitta. Elle me parut si foible, que la croyant attaquée d'un mal subit, j'allois appeller Déterville pour la secourir; mais elle m'arrêta & m'imposa silence en me mettant un de ses doigts sur la bouche; j'aimai mieux garder mon inquiétude, que de lui désobéir.

Le même soir, quand le frere & la sœur se furent rendus dans ma chambre, Céline montra au *Cacique* le papier qu'elle avoit reçu; sur le peu que je devinai de leur entretien, j'aurois pensé qu'elle aimoit le jeune homme qui le lui avoit donné, s'il étoit possible que l'on s'effrayât de la présence de ce qu'on aime.

Je pourrois encore, mon cher Aza, te faire part de beaucoup d'autres remarques que j'ai faites, mais hélas! je vois la fin de mes cor-

dons, j'en touche les derniers fils, j'en noue les derniers nœuds ; ces nœuds qui me sembloient être une chaîne de communication de mon cœur au tien, ne sont déja plus que les tristes objets de mes regrets. L'illusion me quitte, l'affreuse vérité prend sa place, mes pensées errantes, égarées dans le vuide immense de l'absence, s'anéantiront désormais avec la même rapidité que le tems. Cher Aza, il me semble que l'on nous sépare encore une fois, que l'on m'arrache de nouveau à ton amour. Je te perds, je te quitte, je ne te verrai plus, Aza ! cher espoir de mon cœur, que nous allons être éloignez l'un de l'autre!

LETTRE DIX-HUITIE'ME.

COmbien de tems effacé de ma vie, mon cher Aza ! Le Soleil a fait la moitié de son cours depuis la derniere fois que j'ai joüi du bonheur artificiel que je me faisois en croyant m'entretenir avec toi. Que cette double absence m'a paru lon-

gue! Quel courage ne m'a-t-il pas fallu pour la ſupporter? Je ne vivois que dans l'avenir, le préſent ne me paroiſſoit plus digne d'être compté. Toutes mes penſées n'étoient que des deſirs, toutes mes réflexions que des projets, tous mes ſentimens que des eſpérances.

A peine puis-je encore former ces figures, que je me hâte d'en faire les interprêtes de ma tendreſſe.

Je me ſens ranimer par cette tendre occupation. Renduë à moi-même, je crois recommencer à vivre. Aza, que tu m'es cher, que j'ai de joie à te le dire, à le peindre, à donner à ce ſentiment toutes les ſortes d'exiſtences qu'il peut avoir! Je voudrois le tracer ſur le plus dur métal, ſur les murs de ma chambre, ſur mes habits, ſur tout ce qui m'environne, & l'exprimer dans toutes les Langues.

Hélas! que la connoiſſance de celle dont je me ſers à préſent m'a été funeſte, que l'eſpérance qui m'a portée à m'en inſtruire étoit trompeuſe! A meſure que j'en ai acquis l'intelligence, un nouvel univers

s'eſt offert à mes yeux. Les objets ont pris une autre forme, chaque éclairciſſement m'a découvert un nouveau malheur.

Mon eſprit, mon cœur, mes yeux, tout m'a ſéduit, le Soleil même m'a trompée. Il éclaire le monde entier, dont ton Empire n'occupe qu'une portion, ainſi que bien d'autres Royaumes qui le compoſent. Ne crois pas, mon cher Aza, que l'on m'ait abuſée ſur ces faits incroyables : on ne me les a que trop prouvés.

Loin d'être parmi des peuples ſoumis à ton obéïſſance, je ſuis non-ſeulement ſous une Domination Etrangére, éloignée de ton Empire par une diſtance ſi prodigieuſe, que notre Nation y ſeroit encore ignorée, ſi la cupidité des Eſpagnols ne leur avoit fait ſurmonter des dangers affreux pour pénétrer juſqu'à nous.

L'amour ne fera-t-il pas ce que la ſoif des richeſſes a pû faire ? Si tu m'aimes, ſi tu me déſires, ſi ſeulement tu penſes encore à la malheureuſe Zilia, je dois tout attendre de ta tendreſſe ou de ta généroſité. Que

l'on m'enſeigne les chemins qui peuvent me conduire juſqu'à toi, les périls à ſurmonter, les fatigues à ſupporter ſeront des plaiſirs pour mon cœur.

LETTRE DIX-NEUVIE'ME.

JE ſuis encore ſi peu habile dans l'art d'écrire, mon cher Aza, qu'il me faut un tems infini pour former très-peu de lignes. Il arrive ſouvent qu'après avoir beaucoup écrit, je ne puis deviner moi-même ce que j'ai cru exprimer. Cet embarras brouille mes idées, me fait oublier ce que j'ai retracé avec peine à mon ſouvenir; je récommence, je ne fais pas mieux, & cependant je continuë.

J'y trouverois plus de facilité, ſi je n'avois à te peindre que les expreſſions de ma tendreſſe; la vivacité de mes ſentimens applaniroit toutes les difficultés.

Mais je voudrois auſſi te rendre compte de tout ce qui s'eſt paſſé pendant l'intervale de mon ſilence,

Je voudrois que tu n'ignoraſſes aucune de mes actions ; néanmoins elles ſont depuis long-tems ſi peu intéreſſantes, & peu uniformes, qu'il me ſeroit impoſſible de les diſtinguer les unes des autres.

Le principal événement de ma vie a été le départ de Déterville.

Depuis un eſpace de tems que l'on nomme *ſix mois*, il eſt allé faire la guerre pour les intérêts de ſon Souverain. Lorſqu'il partit, j'ignorois encore l'uſage de ſa Langue ; cependant à la vive douleur qu'il fit paroître en ſe ſéparant de ſa ſœur & de moi, je compris que nous le perdions pour long-tems.

J'en verſai bien des larmes ; mille craintes remplirent mon cœur, que les bontés de Céline ne purent effacer. Je perdois en lui la plus ſolide eſpérance de te revoir. A qui pourrois-je avoir recours, s'il m'arrivoit de nouveaux malheurs ? Je n'étois entenduë de perſonne.

Je ne tardai pas à reſſentir les effets de cette abſence. Madame ſa mere, dont je n'avois que trop deviné le dédain (& qui ne m'avoit tant retenue

tenuë dans ſa chambre, que par je ne ſçais quelle vanité qu'elle tiroit, dit-on, de ma naiſſance & du pouvoir qu'elle a ſur moi) me fit enfermer avec Céline dans une maiſon de Vierges, où nous ſommes encore. La vie que l'on y mene eſt ſi uniforme, qu'elle ne peut produire que des événemens peu conſidérables.

Cette retraite ne me déplairoit pas, ſi au moment où je ſuis en état de tout entendre, elle ne me privoit des inſtructions dont j'ai beſoin ſur le deſſein que je forme d'aller te rejoindre. Les Vierges qui l'habitent ſont d'une ignorance ſi profonde, qu'elles ne peuvent ſatisfaire à mes moindres curioſités.

Le culte qu'elles rendent à la Divinité du pays exige qu'elles renoncent à tous ſes bienfaits, aux connoiſſances de l'eſprit, aux ſentimens du cœur, & je crois même à la raiſon, du moins leur diſcours le fait-il penſer.

Enfermées comme les nôtres, elles ont un avantage que l'on n'a pas dans les Temples du Soleil : ici les murs ouverts en quelques endroits

& seulement fermés par des morceaux de fer croisés, assez près l'un de l'autre, pour empêcher de sortir, laissent la liberté de voir & d'entretenir les gens du dehors, c'est ce qu'on appelle des Parloirs.

C'est à la faveur d'un de cette commodité, que je continue à prendre des leçons d'écriture. Je ne parle qu'au maître qui me les donne; son ignorance à tous autres égards qu'à celui de son art, ne peut me tirer de la mienne. Céline ne me paroît pas mieux instruite; je remarque dans les réponses qu'elle fait à mes questions, un certain embarras qui ne peut partir que d'une simulation mal-adroite, ou d'une ignorance honteuse. Quoiqu'il en soit, son entretien est toujours borné aux intérêts de son cœur & à ceux de sa famille.

Le jeune Français qui lui parla un jour en sortant du Spectacle où l'on chante, est son Amant, comme j'avois cru le deviner.

Mais Madame Déterville, qui ne veut pas les unir, lui défend de le voir, & pour l'en empêcher plus

ſurement, elle ne veut pas même qu'elle parle à qui que ce ſoit.

Ce n'eſt pas que ſon choix ſoit indigne d'elle, c'eſt que cette mere glorieuſe & dénaturée, profite d'un uſage barbare, établi parmi les Grands Seigneurs de ce pays, pour obliger Céline à prendre l'habit de Vierge, afin de rendre ſon fils aîné plus riche.

Par le même motif, elle a déja obligé Déterville à choiſir un certain ordre, dont il ne pourra plus ſortir, dès qu'il aura prononcé des paroles que l'on appelle *Vœux*.

Céline réſiſte de tout ſon pouvoir au Sacrifice que l'on exige d'elle; ſon courage eſt ſoutenu par des Lettres de ſon Amant, que je reçois de mon Maître à écrire, & que je lui rends; cependant ſon chagrin apporte tant d'altération dans ſon caractére, que loin d'avoir pour moi les mêmes bontés qu'elle avoit avant que je parlaſſe ſa langue, elle répand ſur notre commerce une amertume qui aigrit mes peines.

Confidente perpétuelle des ſiennes, je l'écoute ſans ennui, je la

plains sans effort, je la console avec amitié; & si ma tendresse reveillée par la peinture de la sienne, me fait chercher à soulager l'oppression de mon cœur, en prononçant seulement ton nom, l'impatience & le mépris se peignent sur son visage, elle me conteste ton esprit, tes vertus, & jusqu'à ton amour.

Ma China même (je ne lui sçai point d'autre nom, celui-là a paru plaisant, on le lui a laissé) ma China, qui sembloit m'aimer, qui m'obéit en toutes autres occasions, se donne la hardiesse de m'exhorter à ne plus penser à toi, ou si je lui impose silence, elle sort; Céline arrive, il faut renfermer mon chagrin.

Cette contrainte tirannique met le comble à mes maux. Il ne me reste que la seule & pénible satisfaction de couvrir ce papier des expressions de ma tendresse, puisqu'il est le seul témoin docile des sentimens de mon cœur.

Hélas! je prends peut-être des peines inutiles, peut-être ne sauras-tu jamais que je n'ai vécu que pour toi. Cette horrible pensée af-

foiblit mon courage, sans rompre le dessein que j'ai de continuer à t'écrire. Je conserve mon illusion pour te conserver ma vie, j'écarte la raison barbare qui voudroit m'éclairer: si je n'espérois te revoir, je périrois mon cher Aza, j'en suis certaine; sans toi la vie m'est un supplice.

LETTRE VINGTIE'ME.

JUsqu'ici, mon cher Aza, toute occupée des peines de mon cœur, je ne t'ai point parlé de celles de mon esprit; cependant elles ne sont guéres moins cruelles. J'en éprouve une d'un genre inconnu parmi nous, & que le génie inconséquent de cette nation pouvoit seul inventer.

Le gouvernement de cet Empire, entiérement opposé à celui du tien, ne peut manquer d'être défectueux. Au lieu que le *Capa-Inca* est obligé de pourvoir à la subsistance de ses peuples, en Europe les Souverains ne tirent la leur que des travaux de

eurs ſujets ; auſſi les crimes & les malheurs viennent-ils preſque tous des beſoins mal-ſatisfaits.

Le malheur des Nobles en général naît des difficultés qu'ils trouvent à concilier leur magnificence apparente avec leur miſére réelle.

Le commun des hommes ne ſoutient ſon état que par ce qu'on appelle commerce, ou induſtrie ; la mauvaiſe foi eſt le moindre des crimes qui en reſultent.

Une partie du peuple eſt obligée pour vivre, de s'en rapporter à l'humanité des autres; elle eſt ſi bornée, qu'à peine ces malheureux ont-ils ſuffiſamment pour s'y empêcher de mourir.

Sans avoir de l'or, il eſt impoſſible d'acquerir une portion de cette terre que la nature a donné à tous les hommes. Sans poſſeder ce qu'on appelle du bien, il eſt impoſſible d'avoir de l'or, & par une inconſéquence qui bleſſe les lumiéres naturelles, & qui impatiente la raiſon, cette nation inſenſée attache de la honte à recevoir de tout autre que du Souverain, ce qui eſt néceſſaire

au ſoutien de ſa vie & de ſon état ; ce Souverain répand ſes libéralités ſur un ſi petit nombre de ſes ſujets, en comparaiſon de la quantité des malheureux, qu'il y auroit autant de folie à prétendre y avoir part, que d'ignominie à ſe délivrer par la mort de l'impoſſibilité de vivre ſans honte.

La connoiſſance de ces triſtes vérités n'excita d'abord dans mon cœur que de la pitié pour les miſérables, & de l'indignation contre les Loix. Mais hélas ! que la maniére mépriſante dont j'entendis parler de ceux qui ne ſont pas riches, me fit faire des cruelles réflexions ſur moi-même ! Je n'ai ni or, ni argent, ni adreſſe, je fais néceſſairement partie des Citoyens de cette Ville. O ciel ! dans quelle claſſe dois-je me ranger ?

Quoique tout ſentiment de honte qui ne vient pas d'une faute commiſe me ſoit étranger, quoique je ſente combien il eſt inſenſé d'en recevoir par des cauſes indépendantes de mon pouvoir ou de ma volonté, je ne puis me défendre de ſouffrir de l'idée que les autres ont de moi ;

cette peine me seroit insupportable, si je n'espérois qu'un jour ta générosité me mettra en état de récompenser ceux qui m'humilient malgré moi par des bienfaits dont je me croyois honorée.

Ce n'est pas que Céline ne mette tout en œuvre pour calmer mes inquiétudes à cet égard ; mais ce que je vois, ce que j'apprens des gens de ce pays, me donne en général de la défiance de leurs paroles ; leurs vertus, mon cher Aza, n'ont pas plus de réalité que leurs richesses. Les meubles, que je croiois d'or, n'en ont que la superficie, leur véritable substance est de bois, de même ce qu'ils appellent politesse à tous les dehors de la vertu, & cache légérement leurs défauts ; mais avec un peu d'attention, on en découvre aussi aisément l'artifice que celui de leurs fausses richesses.

Je dois une partie de ces connoissances à une sorte d'écriture, que l'on appelle *Livre* ; quoique je trouve encore beaucoup de difficultés à comprendre ce qu'ils contiennent, ils me sont fort utiles, j'en tire des

notions, Céline m'explique ce qu'elle en ſçait, & j'en compoſe des idées que je crois juſtes.

Quelques-uns de ces Livres apprennent ce que les hommes ont fait, & d'autres ce qu'ils ont penſé. Je ne puis t'exprimer, mon cher Aza, l'excellence du plaiſir que je trouverois à les lire, ſi je les entendois mieux, ni le déſir extrême que j'ai de connoître quelques-uns des hommes divins qui les compoſent. Puiſqu'ils ſont à l'ame ce que le Soleil eſt à la terre, je trouverois avec eux toutes les lumiéres, tous les ſecours dont j'ai beſoin; mais je ne vois nul eſpoir d'avoir jamais cette ſatisfaction. Quoique Céline liſe aſſez ſouvent, elle n'eſt pas aſſez inſtruite pour me ſatisfaire; à peine avoit elle penſé que les Livres fuſſent faits par les hommes, elle ignore leurs noms, & même s'ils vivent.

Je te porterai, mon cher Aza, tout ce que je pourrai amaſſer de ces merveilleux Ouvrages, je te les expliquerai dans notre langue, je gouterai la ſuprême félicité de donner un plaiſir nouveau à ce que j'aime.

Hélas! le pourrai-je jamais?

LETTRE VINGT-UNIE'ME.

JE ne manquerai plus de matiére pour t'entretenir, mon cher Aza; on m'a fait parler à un *Cuſipata*, que l'on nomme ici *Religieux* inſtruit de tout, il m'a promis de ne me rien laiſſer ignorer. Poli comme un grand Seigneur, ſçavant comme un *Amatas*, il ſçait auſſi parfaitement les uſages du monde que les dogmes de la Religion. Son entretien, plus utile qu'un Livre, m'a donné une ſatisfaction que je n'avois pas goutée depuis que mes malheurs m'ont ſéparée de toi.

Il venoit pour m'inſtruire de la Religion de France, & m'exhorter à l'embraſſer; je le ferois volontiers, ſi j'étois bien aſſurée qu'il m'en eût fait une peinture véritable.

De la façon dont il m'a parlé des vertus qu'elle preſcrit, elles ſont tirées de la Loi naturelle, & en verité auſſi pures que les notres; mais je

n'ai pas l'eſprit aſſez ſubtil pour appercevoir le raport que devroient avoir avec elle les mœurs & les uſages de la nation, j'y trouve au contraire une inconſéquence ſi remarquable, que ma raiſon refuſe abſolument de s'y prêter.

A l'égard de l'origine & des principes de cette Religion, ils ne m'ont paru ni plus incroyables, ni plus incompatibles avec le bon ſens, que l'hiſtoire de *Mancocapa* & du marais *Tiſicaca*, * ainſi je les adopterois de même, ſi le *Cuſipata* n'eût indignement mépriſé le culte que nous rendons au Soleil; toute partialité détruit la confiance.

J'aurois pû appliquer à ſes raiſonnemens ce qu'il oppoſoit aux miens; mais ſi les loix de l'humanité défendent de frapper ſon ſemblable, parque c'eſt lui faire un mal, à plus forte raiſon ne doit-on pas bleſſer ſon ame par le mépris de ſes opinions. Je me contentai de lui expliquer mes ſentimens ſans contrarier les ſiens.

* Voyez l'Hiſtoire des Incas.

D'ailleurs un intérêt plus cher me preſſoit de changer le ſujet de notre entretien : je l'interrompis dès qu'il me fut poſſible, pour faire des queſtions ſur l'éloignement de la Ville de Paris à celle de *Cozco*, & ſur la poſſibilité d'en faire le trajet. Le *Cuſipata* y ſatisfit avec bonté, & quoiqu'il me déſignât la diſtance de ces deux Villes d'une façon déſeſpérante; quoiqu'il me fît regarder comme inſurmontable la difficulté d'en faire le voyage, il me ſuffit de ſçavoir que la choſe étoit poſſible pour affermir mon courage, & me donner la confiance de communiquer mon deſſein au bon Religieux.

Il en parut étonné, il s'efforça de me détourner d'une telle entrepriſe avec des mots ſi doux, qu'il m'attendrit moi-même ſur les perils auſquels je m'expoſerois ; cependant ma réſolution n'en fut point ébranlée, je priai le *Cuſipata*, avec les plus vives inſtances, de m'enſeigner les moyens de retourner dans ma patrie. Il ne voulut entrer dans aucun détail, il me dit ſeulement que Déterville, par ſa haute naiſſan-

ce

ce & par son mérite personnel, étant dans une grande considération, pourroit tout ce qu'il voudroit, & qu'ayant un Oncle tout puissant à la Cour d'Espagne, il pouvoit plus aisément que personne me procurer des nouvelles de nos malheureuses contrées.

Pour achever de me déterminer à attendre son retour (qu'il m'assura être prochain) il ajouta qu'après les obligations que j'avois à ce généreux ami, je ne pouvois avec honneur disposer de moi sans son consentement. J'en tombai d'accord, & j'écoutai avec plaisir l'éloge qu'il me fit des rares qualités qui distinguent Déterville des personnes de son rang. Le poids de la reconnoissance est bien léger, mon cher Aza, quand on ne le reçoit que des mains de la vertu.

Le savant homme m'aprit aussi comment le hazard avoit conduit les Espagnols jusqu'à ton malheureux Empire, & que la soif de l'or étoit la seule cause de leur cruauté. Il m'expliqua ensuite de quelle façon le droit de la guerre m'avoit fait

tomber entre les mains de Déterville par un combat dont il étoit ſorti victorieux, après avoir pris pluſieurs Vaiſſeaux aux Eſpagnols, entre leſquels étoit celui qui me portoit.

Enfin, mon cher Aza, s'il a confirmé mes malheurs, il m'a du moins tiré de la cruelle obſcurité où je vivois ſur tant d'événemens funeſtes, & ce n'eſt pas un petit ſoulagement à mes peines, j'attens le reſte du retour de Déterville ; il eſt humain, noble, vertueux, je dois compter ſur ſa généroſité. S'il me rend à toi ! Quel bienfait ! Quelle joie ! Quel bonheur !

LETTRE VINGT-DEUX.

J'Avois compté, mon cher Aza, me faire un ami du Savant *Cuſipata*, mais une ſeconde viſite qu'il m'a faite a détruit la bonne opinion que j'avois priſe de lui, dans la premiere ; nous ſommes déja brouillés.

Si d'abord il m'avoit paru doux

& ſincére, cette fois je n'ai trouvé que de la rudeſſe & de la fauſſeté dans tout ce qu'il m'a dit.

L'eſprit tranquille ſur les intérêts de ma tendreſſe, je voulus ſatisfaire ma curioſité ſur les hommes merveilleux qui font des Livres; je commençai par m'informer du rang qu'ils tiennent dans le monde, & de la vénération que l'on a pour eux, enfin des honneurs ou des triomphes qu'on leur décerne pour tant de bien faits qu'ils répandent dans la ſocieté.

Je ne ſçais ce que le *Cuſipata* trouva de plaiſant dans mes queſtions, mais il ſourit à chacune, & n'y répondit que par des diſcours ſi peu meſurés, qu'il ne me fût pas difficile de voir qu'il me trompoit.

En effet, dois-je croire que des gens qui connoiſſent & qui peignent ſi bien les ſubtiles délicateſſes de la vertu, n'en ayent pas plus dans le cœur que le commun des hommes, & quelquefois moins. Croirai-je que l'intérêt ſoit le guide d'un travail plus qu'humain, & que tant de peines ne ſont récompenſées que par des railleries ou par de l'argent?

Pouvois-je me persuader que chez une nation si fastueuse, des hommes, sans contredit au-dessus des autres, par les lumiéres de leur esprit, fussent réduits à la triste nécessité de vendre leurs pensées, comme le peuple vend pour vivre les plus viles productions de la terre ?

La fausseté, mon cher Aza, ne me déplaît guéres moins sous le masque transparent de la plaisanterie, que sous le voile épais de la séduction, celle du Religieux m'indigna, & je ne daignai pas y répondre.

Ne pouvant me satisfaire à cet égard, je remis la conversation sur le projet de mon voyage, mais au lieu de m'en détourner avec la même douceur que la premiere fois, il m'opposa des raisonnemens si forts & si convainquans, que je ne trouvai que ma tendresse pour toi qui pût les combattre; je ne balançai pas à lui en faire l'aveu.

D'abord il prit une mine gaye, & paroissant douter de la vérité de mes paroles, il ne me répondit que par des railleries, qui toutes insipides qu'elle étoient, ne laisserent pas de m'offen-

ſer ; je m'efforçai de le convaincre de la vérité, mais à meſure que les expreſſions de mon cœur en prouvoient les ſentimens, ſon viſage & ſes paroles devinrent ſévéres ; il oſa me dire que mon amour pour toi étoit incompatible avec la vertu, qu'il falloit renoncer à l'une ou à l'autre, enfin que je ne pouvois t'aimer ſans crime.

A ces paroles inſenſées, la plus vive colere s'empara de mon ame, j'oubliai la modération que je m'étois preſcritte, je l'accablai de reproches, je lui appris ce que je penſois de la fauſſeté de ſes paroles, je lui proteſtai mille fois de t'aimer toujours, & ſans attendre ſes excuſes, je le quittai, & je courus m'enfermer dans ma chambre, où j'étois ſûre qu'il ne pourroit me ſuivre.

O mon cher Aza, que la raiſon de ce pays eſt bizarre ! toujours en contradiction avec elle-même, je ne ſçais comment on pourroit obéir à quelques-uns de ſes préceptes ſans en choquer une infinité d'autres.

Elle convient en général que la

premiere des vertus eſt de faire du bien ; elle aprouve la reconnoiſſance, & elle preſcrit l'ingratitude.

Je ſerois louable ſi je te rétabliſſois ſur le Trône de tes peres, je ſuis criminelle en te conſervant un bien plus précieux que les Empires du monde.

On m'approuveroit ſi je récompenſois tes bienfaits par les tréſors du Perou. Dépourvue de tout, dépendante de tout, je ne poſſéde que ma tendreſſe, on veut que je te la raviſſe, il faut être ingrate pour avoir de la vertu. Ah mon cher Aza! je les trahirois toutes, ſi je ceſſois un moment de t'aimer. Fidelle à leurs Loix, je le ſerai à mon amour, je ne vivrai que pour toi.

LETTRE VINGT-TROIS.

JE crois, mon cher Aza, qu'il n'y a que la joie de te voir qui pourroit l'emporter ſur celle que m'a cauſée le retour de Déterville; mais comme s'il ne m'étoit plus permis d'en goûter ſans mélange, elle a

été bien-tôt ſuivie d'une triſteſſe qui dure encore.

Céline étoit hier matin dans ma chambre quand on vint myſtérieuſement l'appeller, il n'y avoit pas long-tems qu'elle m'avoit quitté, lorſqu'elle me fit dire de me rendre au Parloir; j'y courus; Quelle fut ma ſurpriſe d'y trouver ſon frere avec elle.

Je ne diſſimulai point le plaiſir que j'eus de le voir, je lui dois de l'eſtime & de l'amitié; ces ſentimens ſont preſque des vertus, je les exprimai avec autant de vérité que je les ſentois.

Je voyois mon Libérateur, le ſeul appui de mes eſpérances; j'allois parler ſans contrainte de toi, de ma tendreſſe, de mes deſſeins, ma joie alloit juſqu'au tranſport.

Je ne parlois pas encore Français lorſque Déterville partit; combien de choſes n'avois-je pas à lui apprendre? combien d'éclairciſſemens à lui demander, combien de reconnoiſſances à lui témoigner? Je voulois tout dire à la fois, je diſois mal, & cependant je parlois beaucoup.

Je m'apperçus que pendant ce tems-là Déterville changeoit de visage ; une triſteſſe que j'y avois remarquée en entrant, ſe diſſipoit ; la joie prenoit ſa place, je m'en applaudiſſois, elle m'animoit à l'exciter encore. Hélas ! devois-je craindre d'en donner trop à un ami à qui je dois tout, & de qui j'attens tout ; cependant ma ſincérité le jetta dans une erreur qui me coute à préſent bien des larmes.

Céline étoit ſortie en même-tems que j'étois entrée, peut-être ſa préſence auroit-elle épargné une explication ſi cruelle.

Déterville attentif à mes paroles paroiſſoit ſe plaire à les entendre ſans ſonger à m'interrompre : je ne ſçais quel trouble me ſaiſit, lorſque je voulus lui demander des inſtructions ſur mon voyage, & lui en expliquer le motif ; mais les expreſſions me manquerent, je les cherchois ; il profita d'un moment de ſilence, & mettant un genouil en terre devant la grille à laquelle ſes deux mains étoient attachées, il me dit d'une voix émue : A quel ſenti-

ment, divine Zilia, dois-je attribuer le plaisir que je vois aussi naïvement exprimé dans vos beaux yeux que dans vos discours? Suis-je le plus heureux des hommes au moment même où ma sœur vient de me faire entendre que j'étois le plus à plaindre. Je ne sçais, lui répondis-je, quel chagrin Céline a pû vous donner; mais je suis bien assurée que vous n'en recevrez jamais de ma part. Cependant, repliqua-t-il, elle m'a dit que je ne devois pas espérer d'être aimé de vous. Moi! m'écriai-je, en l'interrompant, moi je ne vous aime point!

Ah Déterville! comment votre sœur peut-elle me noircir d'un tel crime? L'ingratitude me fait horreur, je me haïrois moi-même si je croyois pouvoir cesser de vous aimer.

Pendant que je prononçois ce peu de mots, il sembloit, à l'avidité de ses regards, qu'il vouloit lire dans mon ame.

Vous m'aimez, Zilia, me dit-il, vous m'aimez, & vous me le dites! Je donnerois ma vie pour entendre

ce charmant aveu : hélas! je ne puis le croire, lors même que je l'entends. Zilia, ma chere Zilia, eſt-il bien vrai que vous m'aimez ? Ne vous trompez-vous pas vous-même ? Votre ton, vos yeux, mon cœur, tout me ſéduit. Peut-être n'eſt-ce que pour me replonger plus cruellement dans le déſeſpoir d'où je ſors.

Vous m'étonnez, repris-je ; d'où naît votre défiance ? Depuis que je vous connois, ſi je n'ai pû me faire entendre par des paroles, toutes mes actions n'ont-elles pas dû vous prouver que je vous aime ? Non, repliqua-t-il, je ne puis encore me flatter, vous ne parlez pas aſſez bien le Français pour détruire mes juſtes craintes ; vous ne cherchez point à me tromper, je le ſçais. Mais expliquez-moi quel ſens vous attachez à ces mots adorables, *Je vous aime*. Que mon ſort ſoit décidé, que je meure à vos pieds de douleur ou de plaiſir.

Ces mots, lui dis-je (un peu intimidée par la vivacité avec laquelle il prononça ces dernieres paroles)

ces mots doivent, je crois, vous faire entendre que vous m'êtes cher, que votre sort m'intéresse, que l'amitié & la reconnoissance m'attachent à vous; ces sentimens plaisent à mon cœur & doivent satisfaire le vôtre.

Ah Zilia! me répondit-il, que vos termes s'affoiblissent, que votre ton se refroidit! Céline m'auroit-elle dit la vérité? N'est-ce point pour Aza que vous sentez tout ce que vous dites? Non, lui dis-je, le sentiment que j'ai pour Aza est tout différent de ceux que j'ai pour vous, c'est ce que vous appellez l'amour . . . . Quelle peine cela peut-il vous faire, ajoutai-je (en le voyant pâlir, abandonner la grille, & jetter au Ciel des regards remplis de douleur) j'ai de l'amour pour Aza, parce qu'il en a pour moi, & que nous devions être unis. Il n'y a là-dedans nul raport avec vous. Les mêmes, s'écria-t-il, que vous trouvez entre vous & lui, puisque j'ai mille fois plus d'amour qu'il n'en ressentit jamais.

Comment cela se pourroit-il, re-

pris-je, vous n'êtes point de ma nation ; loin que vous m'ayez choisie pour votre épouse, le hazard seul nous a joint, & ce n'est même que d'aujourd'hui que nous pouvons librement nous communiquer nos idées. Par quelle raison auriez-vous pour moi les sentimens dont vous parlez ?

En faut-il d'autres que vos charmes & mon caractére, me repliqua-t-il, pour m'attacher à vous jusqu'à la mort ? Né tendre, paresseux, ennemi de l'artifice, les peines qu'il auroit fallu me donner pour pénétrer le cœur des femmes, & la crainte de n'y pas trouver la franchise que j'y désirois, ne m'ont laissé pour elles qu'un goût vague ou passager ; j'ai vécu sans passion jusqu'au moment où je vous ai vuë, votre beauté me frappa ; mais son impression auroit peut-être été aussi légére que celle de beaucoup d'autres, si la douceur & la naïveté de votre caractére ne m'avoient présenté l'objet que mon imagination m'avoit si souvent composé. Vous sçavez, Zilia, si je l'ai respecté cet

objet

objet de mon adoration ? Que ne m'en a-t-il pas coûté pour réſiſter aux occaſions ſéduiſantes que m'offroit la familiarité d'une longue navigation? Combien de fois votre innocence vous auroit-elle livrée à mes tranſports, ſi je les euſſe écoutés? Mais loin de vous offenſer, j'ai pouſſé la diſcrétion juſqu'au ſilence; j'ai même exigé de ma ſœur qu'elle ne vous parleroit pas de mon amour; je n'ai rien voulu devoir qu'à vous-même. Ah Zilia! ſi vous n'êtes point touchée d'un reſpect ſi tendre, je vous fuirai; mais je le ſens, ma mort ſera le prix du ſacrifice.

Votre mort ! m'écriai-je (pénétrée de la douleur ſincére dont je le voyois accablé) hélas ! quel ſacrifice ! Je ne ſçais ſi celui de ma vie ne me ſeroit pas moins affreux.

Eh bien, Zilia, me dit-il, ſi ma vie vous eſt chere, ordonnez donc que je vive ? Que faut-il faire, lui dis-je. M'aimer, répondit-il, comme vous aimiez Aza. Je l'aime toujours de même, lui répliquai-je, & je l'aimerai juſqu'à la mort ; je ne ſçais, ajoutai-je, ſi vos Loix vous

permettent d'aimer deux objets de la même maniére, mais nos uſages & mon cœur nous le défendent. Contentez-vous des ſentimens que je vous promets, je ne puis en avoir d'autres, la vérité m'eſt chére, je vous la dis ſans détour.

De quel ſang froid vous m'aſſaſſinez, s'écria-t-il. Ah Zilia! que je vous aime, puiſque j'adore juſqu'à votre cruelle franchiſe. Eh bien, continua-t-il après avoir gardé quelques momens le ſilence, mon amour ſurpaſſera votre cruauté. Votre bonheur m'eſt plus cher que le mien. Parlez-moi avec cette ſincérité qui me déchire ſans ménagement. Quelle eſt votre eſpérance ſur l'amour que vous conſervez pour Aza?

Hélas! lui dis-je, je n'en ai qu'en vous ſeul. Je lui expliquai enſuite comment j'avois apris que la communication aux Indes n'étoit pas impoſſible; je lui dis que je m'étois flattée qu'il me procureroit les moyens d'y retourner, ou tout au moins, qu'il auroit aſſez de bonté pour faire paſſer juſqu'à toi des nœuds qui t'inſtruiroient de mon

ſort, & pour m'en faire avoir les réponſes, afin qu'inſtruite de ta deſtinée, elle ſerve de régle à la mienne.

Je vais prendre, me dit-il, (avec un ſang froid affecté) les meſures néceſſaires pour découvrir le ſort de votre Amant, vous ſerez ſatisfaite à cet égard; cependant vous vous flatteriez en vain de revoir l'heureux Aza, des obſtacles invincibles vous ſéparent.

Ces mots, mon cher Aza, furent un coup mortel pour mon cœur, mes larmes coulerent en abondance, elles m'empêcherent long-tems de répondre à Deterville, qui de ſon côté gardoit un morne ſilence. Eh bien, lui dis-je enfin, je ne le verrai plus, mais je n'en vivrai pas moins pour lui; ſi votre amitié eſt aſſez généreuſe pour nous procurer quelque correſpondance, cette ſatisfaction ſuffira pour me rendre la vie moins inſupportable, & je mourrai contente pourvû que vous me promettiez de lui faire ſavoir que je ſuis morte en l'aimant.

Ah c'en eſt trop, s'écria-t-il en

se levant brusquement : oui, s'il est possible. Je serai le seul malheureux. Vous connoîtrez ce cœur que vous dédaignez; vous verrez de quels efforts est capable un amour tel que le mien, & je vous forcerai au moins à me plaindre. En disant ces mots il sortit & me laissa dans un état que je ne comprends pas encore; j'étois demeurée debout, les yeux attachés sur la porte par où Déterville venoit de sortir, abîmée dans une confusion de pensées que je ne cherchois pas même à démêler : j'y serois restée long-tems si Céline ne fût entrée dans le Parloir.

Elle me demanda vivement pourquoi Déterville étoit sorti sitot. Je ne lui cachai pas ce qui s'étoit passé entre nous. D'abord elle s'affligea de ce qu'elle appelloit le malheur de son frere. Ensuite tournant sa douleur en colere, elle m'accabla des plus durs reproches, sans que j'osasse y opposer un seul mot. Qu'aurois-je pû lui dire ? mon trouble me laissoit à peine la liberté de penser; je sortis, elle ne me suivit point. Retirée dans ma chambre j'y suis restée

un jour ſans oſer paroître, ſans avoir eu de nouvelles de perſonne, & dans un déſordre d'eſprit qui ne me permettoit pas même de t'écrire.

La colere de Céline, le déſeſpoir de ſon frere, ſes dernieres paroles auſquelles je voudrois & je n'oſe donner un ſens favorable, livrerent mon ame tour à tour aux plus cruelles inquiétudes.

J'ai cru enfin que le ſeul moyen de les adoucir étoit de te les peindre, de t'en faire part, de chercher dans ta tendreſſe les conſeils dont j'ai beſoin ; cette erreur m'a ſoutenue pendant que j'écrivois ; mais qu'elle a peu duré ! Ma lettre eſt écrite, & les caractéres ne ſont tracés que pour moi

Tu ignores ce que je ſouffre, tu ne ſçais pas même ſi j'exiſte, ſi je t'aime. Aza, mon cher Aza, ne le ſçauras-tu jamais!

LETTRE VINGT-QUATRE.

JE pourrois encore appeller une absence le tems qui s'eſt écoulé, mon cher Aza, depuis la derniere fois que je t'ai écrit.

Quelques jours après l'entretien que j'eus avec Déterville, je tombai dans une maladie que l'on nomme la *fièvre*. Si (comme je le crois) elle a été cauſée par les paſſions douloureuſes qui m'agiterent alors, je ne doute pas qu'elle n'ait été prolongée par les triſtes réflexions dont je ſuis occupée, & par le regret d'avoir perdu l'amitié de Céline.

Quoiqu'elle ait paru s'intéreſſer à ma maladie, qu'elle m'ait rendu tous les ſoins qui dépendoient d'elle, c'étoit d'un air ſi froid, elle a eu ſi peu de ménagement pour mon ame, que je ne puis douter de l'altération de ſes ſentimens. L'extrême amitié qu'elle a pour ſon frere l'indiſpoſe contre moi ; elle me reproche ſans ceſſe de le rendre malheureux ; la

honte de paroître ingrate m'intimide, les bontés affectées de Céline me gênent, mon embarras la contraint, la douceur & l'agrément sont bannis de notre commerce.

Malgré tant de contrariété & de peine de la part du frere & de la sœur, je ne suis pas insensible aux événemens qui changent leurs destinées.

Madame Déterville est morte. Cette mere dénaturée n'a point démenti son caractére, elle a donné tout son bien à son fils aîné. On espére que les gens de Loi empêcheront l'effet de cette injustice. Déterville désintéressé par lui-même, se donne des peines infinies pour tirer Céline de l'oppression. Il semble que son malheur redouble son amitié pour elle; outre qu'il vient la voir tous les jours, il lui écrit soir & matin; ses lettres sont remplies de si tendres plaintes contre moi, de si vives inquiétudes sur ma santé, que quoique Céline affecte en me les lisant de ne vouloir que m'instruire du progrès de leurs affaires, je démêle aisément le motif du prétexte.

Je ne doute pas que Déterville ne

les écrive afin qu'elles me ſoient lûes; néanmoins je ſuis perſuadée qu'il s'en abſtiendroit, s'il étoit inſtruit des reproches ſanglans dont cette lecture eſt ſuivie. Ils font leur impreſſion ſur mon cœur. La triſteſſe me conſume.

Juſqu'ici, au milieu des orages, je jouiſſois de la foible ſatisfaction de vivre en paix avec moi-même: aucune tâche ne ſouilloit la pureté de mon ame, aucun remords ne la troubloit; à préſent je ne puis penſer, ſans une ſorte de mépris pour moi-même, que je rends malheureuſes deux perſonnes auſquelles je dois la vie, que je trouble le repos dont elles jouiroient ſans moi, que je leur fais tout le mal qui eſt en mon pouvoir, & cependant je ne puis ni ne veux ceſſer d'être criminelle. Ma tendreſſe pour toi triomphe de mes remords. Aza, que je t'aime!

LETTRE VINGT-CINQ.

QUe la prudence eſt quelquefois nuiſible, mon cher Aza; j'ai réſiſté long-tems aux puiſſantes

inſtances que Déterville m'a fait faire de lui accorder un moment d'entretien. Hélas ! je fuyois mon bonheur. Enfin, moins par complaiſance que par laſſitude de diſputer avec Céline, je me ſuis laiſſée conduire au Parloir. A la vûe du changement affreux qui rend Déterville preſque méconnoiſſable, je ſuis reſtée interdite, je me répentois déja de ma démarche, j'attendois en tremblant les reproches qu'il me paroiſſoit être en droit de me faire. Pouvois-je deviner qu'il alloit combler mon ame de plaiſir?

Pardonnez-moi, Zilia, m'a-t-il dit, la violence que je vous fais; je ne vous aurois pas obligée à me voir, ſi je ne vous apportois autant de joye que vous me cauſez de douleurs. Eſt-ce trop exiger qu'un moment de votre vûe, pour recompenſe du cruel ſacrifice que je vous fais? Et ſans me donner le tems de répondre: voici, continua-t-il, une lettre de ce parent dont on vous a parlé: en vous apprenant le ſort d'Aza, elle vous prouvera mieux que tous mes ſermens quel eſt l'excès de mon amour,

& tout de ſuite il m'en fit la lecture. Ah ! mon cher Aza, ai-je pû l'entendre ſans mourir de joie ? Elle m'apprend que tes jours ſont conſervés, que tu es libre, que tu vis ſans péril à la Cour d'Eſpagne. Quel bonheur ineſpéré !

Cette admirable Lettre eſt écrite par un homme qui te connoît, qui te voit, qui te parle; peut-être tes regards ont-ils été attachés un moment ſur ce précieux papier ? Je ne pouvois en arracher les miens ; je n'ai retenu qu'à peine des cris de joye prêts à m'échaper, les larmes de l'amour inondoient mon viſage.

Si j'avois ſuivi les mouvemens de mon cœur, cent fois j'aurois interrompu Déterville pour lui dire tout ce que la reconnoiſſance m'inſpiroit; mais je n'oubliois point que mon bonheur doit augmenter ſes peines; je lui cachai mes tranſports, il ne vit que mes larmes.

Eh bien, Zilia, me dit-il après avoir ceſſé de lire, j'ai tenu ma parole, vous êtes inſtruite du ſort d'Aza; ſi ce n'eſt point aſſez, que faut-il faire de plus ? ordonnez ſans

contrainte, il n'eſt rien que vous ne ſoyez en droit d'exiger de mon amour, pourvû qu'il contribue à votre bonheur.

Quoique je dûſſe m'attendre à cet excès de bonté, elle me ſurprit & me toucha.

Je fus quelques momens embarraſſée de ma réponſe, je craignois d'irriter la douleur d'un homme ſi généreux. Je cherchois des termes qui exprimaſſent la vérité de mon cœur, ſans offenſer la ſenſibilité du ſien, je ne les trouvois pas, il falloit parler.

Mon bonheur, lui dis-je, ne ſera jamais ſans mélange, puiſque je ne puis concilier les devoirs de l'amour avec ceux de l'amitié; je voudrois regagner la vôtre & celle de Céline, je voudrois ne vous point quitter, admirer ſans ceſſe vos vertus, payer tous les jours de ma vie le tribut de reconnoiſſance que je dois à vos bontés. Je ſens qu'en m'éloignant de deux perſonnes ſi cheres, j'emporterai des regrets éternels. Mais....

Quoi! Zilia, s'écria-t-il, vous voulez nous quitter! Ah! je n'étois

point préparé à cette funeste résolution, je manque de courage pour la soutenir. J'en avois assez pour vous voir ici dans les bras de mon rival. L'effort de ma raison, la délicatesse de mon amour m'avoient affermi contre ce coup mortel ; je l'aurois préparé moi-même, mais je ne puis me séparer de vous, je ne puis renoncer à vous voir ; non, vous ne partirez point, continua-t-il avec emportement, n'y comptez pas, vous abusez de ma tendresse, vous déchirez sans pitié un cœur perdu d'amour. Zilia, cruelle Zilia, voyez mon désespoir, c'est votre ouvrage. Hélas ! de quel prix payez-vous l'amour le plus pur !

C'est vous, lui dis-je (effrayée de sa résolution) c'est vous que je devrois accuser. Vous flétrissez mon ame en la forçant d'être ingrate ; vous désolez mon cœur par une sensibilité infructueuse ! au nom de l'amitié ne ternissez pas une générosité sans exemple par un désespoir qui feroit l'amertume de ma vie sans vous rendre heureux. Ne condamnez point en moi le même sentiment que vous

ne

ne pouvez surmonter, ne me forcez pas à me plaindre de vous, laissez-moi chérir votre nom, le porter au bout du monde, & le faire révérer à des peuples adorateurs de la vertu.

Je ne sçais comment je prononçai ces paroles, mais Déterville fixant ses yeux sur moi, sembloit ne me point regarder; renfermé en lui-même, il demeura long-tems dans une profonde méditation; de mon côté je n'osois l'interrompre; nous observions un égal silence, quand il reprit la parole & me dit avec une espéce de tranquillité: oui, Zilia, je connois, je sens toute mon injustice, mais renonce-t-on de sang froid à la vûe de tant de charmes! Vous le voulez, vous serez obéie. Quel sacrifice! ô ciel! Mes tristes jours s'écouleront, finiront sans vous voir. Au moins si la mort.... N'en parlons plus, ajouta-t-il en s'interrompant; ma foiblesse ma trahiroit, donnez-moi deux jours pour m'assurer de moi-même, je reviendrai vous voir, il est nécessaire que nous prenions ensemble des mesures pour votre voyage. Adieu, Zilia. Puisse

l'heureux Aza, sentir tout son bonheur. En même tems il sortit.

Je te l'avoue, mon cher Aza, quoique Déterville me soit cher, quoique je fusse pénétrée de sa douleur, j'avois trop d'impatience de jouir en paix de ma félicité, pour n'être pas bien aise qu'il se retirât.

Qu'il est doux après tant de peines, de s'abandonner à la joie! Je passai le reste de la journée dans les plus tendres ravissemens. Je ne t'écrivis point, une Lettre étoit trop peu pour mon cœur, elle m'auroit rappellé ton absence. Je te voyois, je te parlois, cher Aza! Que manqueroit-il à mon bonheur, si tu avois joint à cette précieuse Lettre quelques gages de ta tendresse! Pourquoi ne l'as-tu pas fait? On t'a parlé de moi, tu es instruit de mon sort, & rien ne me parle de ton amour. Mais puis-je douter de ton cœur? Le mien m'en répond. Tu m'aimes, ta joie est égale à la mienne, tu brûles des mêmes feux, la même impatience te dévore; que la crainte s'éloigne de mon ame, que la joie y domine sans mélaoge.

Cependant tu as embraſſé la Religion de ce peuple féroce. Quelle eſt-elle ? exige-t-elle les mêmes ſacrifices que celle de France ? Non, tu n'y aurois pas conſenti.

Quoiqu'il en ſoit, mon cœur eſt ſous tes loix ; ſoumiſe à tes lumiéres, j'adopterai aveuglément tout ce qui pourra nous rendre inſéparables. Que puis-je craindre ? bientôt réunie à mon bien, à mon être, à mon tout, je ne penſerai plus que par toi, je ne vivrai que pour t'aimer.

LETTRE VINGT-SIX.

C'Eſt ici, mon cher Aza, que je te reverrai ; mon bonheur s'accroît chaque jour par ſes propres circonſtances. Je ſors de l'entrevue que Déterville m'avoit aſſignée ; quelque plaiſir que je me ſois fait de ſurmonter les difficultés du voyage, de te prévenir, de courir au-devant de tes pas, je le ſacrifie ſans regret au bonheur de te voir plutôt.

Déterville m'a prouvé avec tant

d'évidence que tu peux être ici en moins de tems qu'il ne m'en faudroit pour aller en Eſpagne, que quoiqu'il m'ait généreuſement laiſſé le choix, je n'ai pas balancé à t'attendre, le tems eſt trop cher pour le prodiguer ſans néceſſité.

Peut-être avant de me déterminer, aurois-je examiné cet avantage avec plus de ſoin, ſi je n'euſſe tiré des éclairciſſemens ſur mon voyage, qui m'ont décidée en ſecret ſur le parti que je prends, & ce ſecret je ne puis le confier qu'à toi.

Je me ſuis ſouvenue que pendant la longue route qui m'a conduite à Paris, Déterville donnoit des piéces d'argent, & quelquefois d'or, dans tous les endroits où nous nous arrêtions. J'ai voulu ſçavoir ſi c'étoit par obligation, ou par ſimple libéralité. J'ai apris qu'en France, non-ſeulement on fait payer la nourriture aux voyageurs, mais même le repos. *

* Les Incas avoient établi ſur les chemins de grandes maiſons où l'on recevoit les voyageurs ſans aucuns frais.

Hélas ! je n'ai pas la moindre partie de ce qui ſeroit néceſſaire pour contenter l'intérêt de ce peuple avide ; il faudroit le recevoir des mains de Déterville. Quelle honte ! tu ſçais tout ce que je lui dois. Je l'acceptois avec une répugnance qui ne peut être vaincue que par la néceſſité ; mais pourrois-je me réſoudre à contracter volontairement un genre d'obligation, dont la honte va preſque juſqu'à l'ignominie ! je n'ai pu m'y réſoudre, mon cher Aza, cette raiſon ſeule m'auroit déterminé à demeurer ici ; le plaiſir de te voir plus promptement n'a fait que confirmer ma réſolution.

Déterville a écrit devant moi au Miniſtre d'Eſpagne. Il le preſſe de te faire partir, il lui indique les moyens de te faire conduire ici avec une généroſité qui me pénétre de reconnoiſſance & d'admiration.

Quels doux momens j'ai paſſé, pendant que Déterville écrivoit ! Quel plaiſir d'être occupée des arrangemens de ton voyage, de voir les aprêts de mon bonheur, de n'en plus douter !

Si d'abord il m'en a coûté pour renoncer au dessein que j'avois de te prévenir, je l'avoue, mon cher Aza, j'y trouve à présent mille sources de plaisirs, que je n'y avois pas aperçues.

Plusieurs circonstances, qui ne me paroissoient d'aucune valeur pour avancer ou retarder mon départ, me deviennent intéressantes & agréables. Je suivois aveuglément le penchant de mon cœur, j'oubliois que j'allois te chercher au milieu de ces barbares Espagnols, dont la seule idée me saisit d'horreur; je trouve une satisfaction infinie dans la certitude de ne les revoir jamais; la voix de l'amour éteignoit celle de l'amitié. Je goûte sans remords la douceur de les réunir. D'un autre côté, Déterville m'a assuré qu'il nous étoit à jamais impossible de revoir la ville du Soleil. Après le séjour de notre patrie, en est-il un plus agréable que celui de la France? il te plaira, mon cher Aza, quoique la sincérité en soit bannie; on y trouve tant d'agrémens, qu'ils font oublier les dangers de la société.

Après ce que je t'ai dit de l'or, il n'eſt pas néceſſaire de t'avertir d'en apporter, tu n'as que faire d'autre mérite ; la moindre partie de tes tréſors ſuffit pour te faire admirer & confondre l'orgueil des magnifiques indigens de ce Royaume ; tes vertus & tes ſentimens ne ſont chéris que de moi.

Déterville m'a promis de te faire rendre mes nœuds & mes lettres ; il m'a aſſuré que tu trouverois des Interprêtes pour t'expliquer les dernières. On vient me demander le paquet, il faut que je te quitte ; adieu, cher eſpoir de ma vie ; je continuerai à t'écrire : ſi je ne puis te faire paſſer mes lettres, je te les garderai.

Comment ſupporterois-je la longueur de ton voyage, ſi je me privois du ſeul moyen que j'ai de m'entretenir de ma joie, de mes tranſports, de mon bonheur !

LETTRE VINGT-SEPT.

DEpuis que je ſçais mes Lettres en chemin, mon cher Aza, je jouis d'une tranquillité que je ne connoiſſois plus. Je penſe ſans ceſſe au plaiſir que tu auras à les recevoir, je vois tes tranſports, je les partage, mon ame ne reçoit de toute part que des idées agréables, & pour comble de joie, la paix eſt rétablie dans notre petite ſociété.

Les Juges ont rendu à Céline les biens dont ſa Mere l'avoit privée. Elle voit ſon Amant tous les jours, ſon mariage n'eſt retardé que par les apprêts qui y ſont néceſſaires. Au comble de ſes vœux elle ne penſe plus à me quereller, & je lui en ai autant d'obligation que ſi je devois à ſon amitié les bontés qu'elle recommence à me témoigner. Quel qu'en ſoit le motif, nous ſommes toujours redevables à ceux qui nous font éprouver un ſentiment doux.

Ce matin elle m'en a fait ſentir tout le prix par une complaiſance

qui m'a fait paſſer d'un trouble fâcheux à une tranquillité agréable.

On lui a apporté une quantité prodigieuſe d'étoffes, d'habits, de bijoux de toutes eſpéces; elle eſt accourue dans ma chambre, m'a emmenée dans la ſienne, & après m'avoir conſultée ſur les différentes beautés de tant d'ajuſtemens, elle a fait elle-même un tas de ce qui avoit le plus attiré mon attention, & d'un air empreſſé elle commandoit déja à nos *Chinas* de le porter chez moi, quand je m'y ſuis oppoſée de toutes mes forces. Mes inſtances n'ont d'abord ſervi qu'à la divertir; mais voyant que ſon obſtination augmentoit avec mes refus, je n'ai pû diſſimuler davantage mon reſſentiment.

Pourquoi (lui ai-je dit les yeux baignez de larmes,) pourquoi voulez-vous m'humilier plus que je ne le ſuis? Je vous dois la vie, & tout ce que j'ai, c'eſt plus qu'il n'en faut pour ne point oublier mes malheurs. Je ſçais que, ſelon vos Loix, quand les bienfaits ne ſont d'aucune utilité à ceux qui les reçoivent, la honte

en eſt effacée. Attendez donc que je n'en aye plus aucun beſoin pour exercer votre généroſité. Ce n'eſt pas ſans répugnance, ajoutai-je d'un ton plus modéré, que je me conforme à des ſentimens ſi peu naturels. Nos uſages ſont plus humains, celui qui reçoit s'honore autant que celui qui donne, vous m'avez appris à penſer autrement, n'étoit-ce donc que pour me faire des outrages?

Cette aimable amie plus touchée de mes larmes qu'irritée de mes reproches, m'a répondu d'un ton d'amitié, nous ſommes bien éloignés mon frere & moi, ma chere Zilia, de vouloir bleſſer votre délicateſſe, il nous ſeroit mal de faire les magnifiques avec vous, vous le connoîtrez dans peu; je voulois ſeulement que vous partageaſſiez avec moi les préſens d'un frere généreux; c'étoit le plus ſûr moyen de lui en marquer ma reconnoiſſance: l'uſage, dans le cas où je ſuis, m'autoriſoit à vous les offrir; mais puiſque vous en êtes offenſée, je ne vous en parlerai plus. Vous me le promettez-donc? lui ai-

je dit. Oui, m'a-t-elle répondu en fouriant ; mais permettez-moi d'écrire un mot à Déterville.

Je l'ai laiſſé faire, & la gaïeté s'eſt rétablie entre nous, nous avons recommencé à examiner ſes parures plus en détail, juſqu'au tems où on l'a demandée au Parloir : elle vouloit m'y mener ; mais, mon cher Aza, eſt-il pour moi quelques amuſemens comparables à celui de t'écrire ? Loin d'en chercher d'autres, j'appréhende d'avance ceux que l'on me prépare.

Céline va ſe marier, elle prétend m'emmener avec elle, elle veut que je quitte la maiſon Religieuſe pour demeurer dans la ſienne ; mais ſi j'en ſuis crue . . . . . .

. . . . . .

Aza, mon cher Aza, par quelle agréable ſurpriſe ma Lettre fut-elle hier interrompue ? hélas ! je croiois avoir perdu pour jamais ce précieux monument de notre ancienne ſplendeur, je n'y comptois plus, je n'y penſois même pas, j'en ſuis environnée, je les vois, je les touche, & j'en crois à peine mes yeux & mes mains.

Au moment où je t'écrivois, je vis entrer Céline suivie de quatre hommes accablés sous le poids de gros coffres qu'ils portoient ; ils les poserent à terre & se retirerent : je pensai que ce pouvoit être de nouveaux dons de Détervule. Je murmurois déja en secret, lorsque Céline me dit en me présentant des clefs : ouvrez, Zilia, ouvrez sans vous effaroucher, c'est de la part d'Aza.

La vérité que j'attache inséparablement à ton idée, ne me laissa point le moindre doute, j'ouvris avec précipitation, & ma surprise confirma mon erreur, en reconnoissant tout ce qui s'offrit à ma vue pour des ornemens du Temple du Soleil.

Un sentiment confus, mêlé de tristesse & de joie, de plaisir & de regret, remplit tout mon cœur. Je me prosternai devant ces restes sacrés de notre culte & de nos Autels, je les couvris de respectueux baisers, je les arrosai de mes larmes, je ne pouvois m'en arracher, j'avois oublié jusqu'à la présence de Céline,

Céline ; elle me tira de mon yvreſſe, en me donnant une Lettre qu'elle me pria de lire.

Toujours remplie de mon erreur, je la crus de toi, mes tranſports redoublerent ; mais quoique je la déchiraſſe avec peine, je connus bientôt qu'elle étoit de Déterville.

Il me ſera plus aiſé, mon cher Aza, de te la copier, que de t'en expliquer le ſens.

Billet de Deterville.

„ Ces tréſors ſont à vous, belle
„ Zilia, puiſque je les ai trouvez
„ ſur le Vaiſſeau qui vous portoit.
„ Quelques diſcuſſions arrivées en-
„ tre les gens de l'Equipage, m'ont
„ empêché juſqu'ici d'en diſpoſer
„ librement. Je voulois vous les
„ préſenter moi-même, mais les in-
„ quiétudes que vous avez témoi-
„ gné ce matin à ma Sœur, ne me
„ laiſſent plus le choix du moment.
„ Je ne ſçaurois trop tôt diſſiper
„ vos craintes, je préfererai toute
„ ma vie votre ſatisfaction à la
„ mienne.

Je l'avoue, en rougiſſant, mon cher Aza, je ſentis moins alors la généroſité de Déterville, que le plaiſir de lui donner des preuves de la mienne.

Je mis promptement à part un Vaſe, que le hazard plus que la cupidité a fait tomber dans les mains des Eſpagnols. C'eſt le même (mon cœur l'a reconnu) que tes lévres touchèrent le jour où tu voulus bien goûter du *Aca* * préparé de ma main. Plus riche de ce tréſor que de tous ceux qu'on me rendoit, j'appellai les gens qui les avoient apportés ; je voulois les leur faire reprendre pour les renvoyer à Déterville ; mais Céline s'oppoſa à mon deſſein.

Que vous êtes injuſte, Zilia, me dit-elle ! Quoi ! vous voulez faire accepter des richeſſes immenſes à mon frere, vous, que l'offre d'une bagatelle offenſe ? Rappellez votre équité, ſi vous voulez en inſpirer aux autres.

Ces paroles me fraperent. Je reconnus dans mon action plus d'or-

* Boiſſon des Indiens.

gueil & de vengeance que de généroſité. Que les vices ſont près des vertus ! J'avouai ma faute, j'en demandai pardon à Céline ; mais je ſouffrois trop de la contrainte qu'elle vouloit m'impoſer, pour n'y pas chercher de l'adouciſſement. Ne me puniſſez pas autant que je le mérite, lui dis-je, d'un air timide, ne dédaignez pas quelques modéles du travail de nos malheureuſes contrées ; vous n'en avez aucun beſoin, ma priere ne doit point vous offenſer.

Tandis que je parlois, je remarquai que Céline regardoit attentivement deux Arbuſtes d'or chargés d'Oiſeaux & d'Inſectes d'un travail excellent ; je me hâtai de les lui préſenter avec une petite Corbeille d'argent, que je remplis de Coquillages de Poiſſons, & de Fleurs les mieux imitées ; elle les accepta avec une bonté qui me ravit.

Je choiſis enſuite pluſieurs Idoles des nations vaincues* par tes ancê-

* Les Incas faiſoient dépoſer dans le Temple du Soleil les Idoles des peuples

tres, & une petite Statue ** qui répréſentoit une Vierge du Soleil, j'y joignis un tigre, un lion & d'autres animaux courageux, & je la priai de les envoyer à Déterville. Ecrivez-lui donc, me dit-elle, en ſouriant, ſans une Lettre de votre part, les préſens ſeroient mal reçus.

J'étois trop ſatisfaite pour rien refuſer, j'écrivis tout ce que me dicta ma reconnoiſſance, & lorſque Céline fut ſortie, je diſtribuai des petits préſens à ſa *China* & à la mienne, j'en mis à part pour mon Maître à écrire. Je goûtai enfin le délicieux plaiſir de donner.

Ce n'a pas été ſans choix, mon cher Aza; tout ce qui vient de toi, tout ce qui a des raports intimes

qu'ils ſoumettoient après leur avoir fait accepter le culte du Soleil. Ils en avoient eux-mêmes, puiſque l'Inca *Huayna* conſulta l'Idole de Rimace. *Hiſt. des Incas*, *Tom.* 1. *pag.* 350.

** Les Incas ornoient leurs maiſons de Statües d'or de toute grandeur, & même de giganteſques.

avec ton ſouvenir, n'eſt point ſorti de mes mains.

La chaiſe d'or * que l'on conſervoit dans le Temple pour le jour des viſites du *Capa-Inca* ton auguſte pere, placée d'un côté de ma chambre en forme de trône, me repréſente ta grandeur & la majeſté de ton rang. La grande figure du Soleil, que je vis moi-méme arracher du Temple par les perfides Eſpagnols, ſuſpendue au-deſſus, excite ma vénération, je me proſterne devant elle, mon eſprit l'adore, & mon cœur eſt tout à toi.

Les deux Palmiers que tu donnas au Soleil pour offrande & pour gage de la foi que tu m'avois jurée, placés aux deux côtés du Trône, me rapellent ſans ceſſe tes tendres ſermens.

Des fleurs, ** des oiſeaux répan-

* Les Incas ne s'aſſoyent que ſur des ſiéges d'or maſſif.

** On a déja dit que les jardins du Temple & ceux des Maiſons-Royales étoient remplis de toutes ſortes d'imitations en or & en argent. Les Peruviens imitoient

dus avec ſimétrie dans tous les coins de ma chambre, forment en racourci l'image de ces manifiques jardins, où je me ſuis ſi ſouvent entretenue de ton idée.

Mes yeux ſatisfaits ne s'arrêtent nulle part ſans me rapeller ton amour, ma joie, mon bonheur, enfin tout ce qui fera jamais la vie de ma vie.

LETTRE VINGT-HUIT.

C'Eſt vainement, mon cher Aza, que j'ai employé les prieres, les plaintes, les inſtances, pour ne point quitter ma retraite. Il a fallu céder aux importunités de Céline. Nous ſommes depuis trois jours à la Campagne, où ſon mariage fut célébré en y arrivant.

Avec quelle peine, quel regret, quelle douleur n'ai-je pas abandonné les chers & précieux ornemens de ma ſolitude; hélas! à peine ai-je eu le tems d'en jouir, & je ne vois rien

jusqu'à l'herbe appellée *Mays*, dont ils faiſoient des champs tous entiers.

ici qui puiſſe me dédommager.

Loin que la joie & les plaiſirs, dont tout le monde paroît enyvré, me diſſipent & m'amuſent, ils me rapellent avec plus de regret les jours paiſibles que je paſſois à t'écrire, ou tout au moins à penſer à toi.

Les divertiſſemens de ce pays me paroiſſent auſſi peu naturels, auſſi affectés que les mœurs. Ils conſiſtent dans une gaieté violente, exprimée par des ris éclatans, auſquels l'ame paroît ne prendre aucune part: dans des jeux inſipides, dont l'or fait tout le plaiſir, ou bien dans une converſation ſi frivole & ſi répétée, qu'elle reſſemble bien davantage au gazouillement des oiſeaux qu'à l'entretien d'une aſſemblée d'Etres penſans.

Les jeunes hommes, qui ſont ici en grand nombre, ſe ſont d'abord empreſſés à me ſuivre, juſqu'à ne paroître occupés que de moi, mais ſoit que la froideur de ma converſation les ait ennuiés, & ou que mon peu de goût pour leurs agrémens les ait dégoûtés de la peine qu'ils prenoient à les faire valoir, il n'a fal-

lu que deux jours pour les déterminer à m'oublier, bientôt ils m'ont délivrée de leur importune préférence.

Le penchant des Français les porte si naturellement aux extrêmes, que Déterville, quoi qu'exemt d'une grande partie des défauts de sa nation, participe néanmoins à celui-là.

Non content de tenir la promesse qu'il m'a faite de ne me plus parler de ses sentimens, il évite avec une attention marquée de se rencontrer auprès de moi; obligez de nous voir sans cesse, je n'ai pas encore trouvé l'occasion de lui parler.

A la tristesse qui le domine au milieu de la joie publique, il m'est aisé de deviner qu'il se fait violence: peut-être je devrois lui en tenir compte; mais j'ai tant de questions à lui faire sur ton départ d'Espagne, sur ton arrivée ici, enfin sur des sujets si intéressans, que je ne puis lui pardonner de me fuir. Je sens un desir violent de l'obliger à me parler, & la crainte de réveiller ses plaintes & regrets, me retient.

Céline toute occupée de son nouvel Epoux, ne m'est d'aucun secours, le reste de la compagnie ne m'est point agréable ; ainsi seule au milieu d'une assemblée tumultueuse, je n'ai d'amusement que mes pensées, elles sont toutes à toi, mon cher Aza ; tu seras à jamais le seul confident de mon cœur, de mes plaisirs, & de mon bonheur.

LETTRE VINGT-NEUF.

J'Avois grand tort, mon cher Aza, de desirer si vivement un entretien avec Déterville. Hélas ! il ne m'a que trop parlé ; quoique je désavoue le trouble qu'il a excité dans mon ame, il n'est point encore effacé.

Je ne sçais quelle sorte d'impatience se joignit hier à ma tristesse accoutumée. Le monde & le bruit me devinrent plus importuns qu'à l'ordinaire ; jusqu'à la tendre satisfaction de Céline, & de son Epoux, tout ce que je voyois m'inspiroit une indignation approchante du mépris. Honteuse de trouver des sentimens

ſi injuſtes dans mon cœur, j'allai cacher l'embarras qu'ils me cauſoient dans l'endroit le plus réculé du jardin.

A peine m'étois-je aſſiſe au pied d'un arbre, que des larmes involontaires coulerent de mes yeux. Le viſage caché dans mes mains, j'étois enſevelie dans une rêverie ſi profonde, que Déterville étoit à genoux à côté de moi avant que je l'euſſe apperçû.

Ne vous offenſez pas, Zilia, me dit-il, c'eſt le hazard qui m'a conduit à vos pieds, je ne vous cherchois pas. Importuné du tumulte, je venois jouïr en paix de ma douleur. Je vous ai apperçue, j'ai combattu avec moi-même pour m'éloigner de vous, mais je ſuis trop malheureux pour l'être ſans relâche; par pitié pour moi je me ſuis approché, j'ai vû couler vos larmes, je n'ai plus été le maître de mon cœur, cependant ſi vous m'ordonnez de vous fuir je vous obéïrai. Le pourrez-vous, Zilia, vous ſuis-je odieux? Non, lui dis-je, au contraire, aſſeyez-vous, je ſuis bien aiſe de

trouver une occasion de m'expliquer depuis vos derniers bienfaits... N'en parlons point, interrompit-il vivement. Attendez, repris-je, pour être tout-à-fait généreux, il faut se prêter à la reconnoissance ; je ne vous ai point parlé depuis que vous m'avez rendu les précieux ornemens du Temple où j'ai été enlevée, peut-être en vous écrivant, ai-je mal exprimé les sentimens qu'un tel excès de bonté m'inspiroit, je veux..... Hélas ! interrompit-il encore, que la reconnoissance est peu flateuse pour un cœur malheureux ! Compagne de l'indifférence, elle ne s'allie que trop souvent avec la haine.

Qu'osez-vous penser ! mécriai-je: ah ! Déterville, combien j'aurois de reproches à vous faire, si vous n'étiez pas tant à plaindre ! bien loin de vous haïr, dès le premier moment où je vous ai vû, j'ai senti moins de répugnance à dépendre de vous que des Espagnols. Votre douceur & votre bonté me firent desirer dès-lors de gagner votre amitié, à mesure que j'ai démêlé votre caractére. Je me suis confirmée dans

l'idée que vous méritiez toute la mienne, & sans parler des extrêmes obligations que je vous ai (puisque ma reconnoissance vous blesse) comment aurois-je pu me défendre des sentimens qui vous sont dûs ?

Je n'ai trouvé que vos vertus dignes de la simplicité des notres. Un fils du Soleil s'honoreroit de vos sentimens ; votre raison est presque celle de la nature ; combien de motifs pour vous cherir ! jusqu'à la noblesse de votre figure, tout me plaît en vous ; l'amitié a des yeux aussi bien que l'amour. Autrefois après un moment d'absence, je ne vous voyez pas revenir sans qu'une sorte de sérénité ne se répandît dans mon cœur ; pourquoi avez-vous changé ces innocens plaisirs en peines & en contraintes ?

Votre raison ne paroît plus qu'avec effort. J'en crains sans cesse les écarts. Les sentimens dont vous m'entretenez gênent l'expression des miens, ils me privent du plaisir de vous peindre sans détour les charmes que je goûterois dans votre amitié, si vous n'en troubliez la douceur.

Vous

Vous m'ôtez jusqu'à la volupté délicate de regarder mon bienfaiteur, vos yeux embarrassent les miens, je n'y remarque plus cette agréable tranquillité qui passoit quelquefois jusqu'à mon ame: je n'y trouve qu'une morne douleur qui me reproche sans cesse d'en être la cause. Ah! Déterville, que vous êtes injuste si vous croyez souffrir seul!

Ma chere Zilia, s'écria-t-il en me baisant la main avec ardeur, que vos bontés & votre franchise redoublent mes regrets! quel trésor que la possession d'un cœur tel que le vôtre! mais avec quel désespoir vous m'en faites sentir la perte!

Puissante Zilia, continua-t-il, quel pouvoir est le vôtre? n'étoit-ce point assez de me faire passer de la profonde indifférence à l'amour excessif, de l'indolence à la fureur? faut-il encore me vaincre? le pourrai-je? Oui, lui dis-je, cet effort est digne de vous, de votre cœur. Cette action juste vous éléve au-dessus des mortels. Mais pourrai-je y survivre, reprit-il douloureusement? n'espérez pas au moins que je serve

de victime au triomphe de votre amant ; j'irai loin de vous adorer votre idée, elle sera la nourriture amére de mon cœur, je vous aimerai & je ne vous verrai plus : ah ! du moins n'oubliez pas ....

Les sanglots étoufferent sa voix, il se hâta de cacher les larmes qui couvroient son visage ; j'en répandois moi-même, aussi touchée de sa générosité que de sa douleur, je pris une de ses mains que je serrai dans les miennes ; non, lui dis-je, vous ne partirez point. Laissez-moi mon ami, contentez-vous des sentimens que j'aurai toute ma vie pour vous ; je vous aime presqu'autant que j'aime Aza, mais je ne puis jamais vous aimer comme lui.

Cruelle Zilia ! s'écria-t-il avec transport, accompagnerez-vous toujours vos bontés des coups les plus sensibles ? Un mortel poison détruira-t-il sans cesse le charme que vous répandez sur vos paroles ? Que je suis insensé de me livrer à leur douceur ! dans quel honteux abaissement je me plonge ! C'en est fait, je me rends à moi-même, ajouta-t-il

d'un ton ferme ; adieu, vous verrez bientôt Aza. Puiſſe-t-il ne pas vous faire éprouver les tourmens qui me dévorent ; puiſſe-t-il être tel que vous le deſirez, & digne de votre cœur.

Quelles allarmes, mon cher Aza, l'air dont il prononça ces dernieres paroles, ne jetta-t-il pas dans mon ame ! Je ne pus me défendre des ſoupçons qui ſe préſenterent en foule à mon eſprit. Je ne dourai pas que Déterville ne fût mieux inſtruit qu'il ne vouloit le paroître, qu'il ne m'eût caché quelques Lettres qu'il pouvoit avoir reçu d'Eſpagne. Enfin (oſerai-je le prononcer) que tu ne fus infidéle.

Je lui demandai la vérité avec les dernieres inſtances ; tout ce que je pus tirer de lui ne fut que des conjectures vagues auſſi propres à confirmer qu'à détruire mes craintes.

Cependant les réflexions ſur l'inconſtance des hommes, ſur les dangers de l'abſence, & ſur la légereté avec laquelle tu avois changé de Religion, reſterent profondement gravées dans mon eſprit.

Pour la premiere fois ma tendreſſe me devint un ſentiment pénible, pour la premiere fois je craignis de perdre ton cœur ; Aza, s'il étoit vrai, ſi tu ne m'aimois plus, ah ! que ma mort nous ſépare plutôt que ton inconſtance.

Non, c'eſt le déſeſpoir qui a ſuggéré à Déterville ces affreuſes idées. Son trouble & ſon égarement ne devoient-ils pas me raſſurer ? L'intérêt qui le faiſoit parler ne devoit-il pas m'être ſuſpect ? Il me le fut, mon cher Aza, mon chagrin ſe tourna tout entier contre lui, je le traitai durement, il me quitta déſeſpéré.

Hélas ! l'étois-je moins que lui ? quels tourmens n'ai-je point ſouffert avant de retrouver le repos de mon cœur ? eſt-il encore bien affermi ? Aza, je t'aime ſi tendrement ! pourrois-tu m'oublier ?

LETTRE TRENTIE'ME.

QUe ton voyage eſt long, mon cher Aza ! que je deſire ardemment ton arrivée ! Le tems a

dissipé mes inquiétudes : je ne les vois plus que comme un songe dont la lumiere du jour efface l'impression. Je me fais un crime de t'avoir soupçonné, & mon répentir redouble ma tendresse ; il a presque entiérement détruit la pitié que me causoient les peines de Déterville ; je ne puis lui pardonner la mauvaise opinion qu'il semble avoir de toi ; j'en ai bien moins de regret d'être en quelque façon séparée de lui.

Nous sommes à Paris depuis quinze jours ; je demeure avec Céline dans la maison de son mari, assez éloignée de celle de son frere, pour n'être point obligée à le voir à toute heure. Il vient souvent y manger ; mais nous menons une vie si agitée, Céline & moi, qu'il n'a pas le loisir de me parler en particulier.

Depuis notre retour nous employons une partie de la journée au travail pénible de notre ajustement, & le reste à ce que l'on appelle rendre des devoirs.

Ces deux occupations me paroîtroient aussi infructueuses qu'elles sont fatiguantes, si la derniere ne

me procuroit les moyens de m'inſtruire plus particuliérement des uſages de ce pays.

A mon arrivée en France, n'entendant pas la langue, je ne pouvois juger que ſur les dehors; peu inſtruite dans la maiſon réligieuſe, je ne l'ai guére été davantage à la campagne, où je n'ai vû qu'une ſociété particuliére dont j'étois trop ennuyée pour l'examiner. Ce n'eſt qu'ici où répandue dans ce que l'on appelle le grand monde, je vois la Nation entiére.

Les devoirs que nous rendons conſiſtent à entrer en un jour dans le plus grand nombre des maiſons qu'il eſt poſſible, pour y rendre & y recevoir un tribut de louanges réciproques ſur la beauté du viſage & de la taille, ſur l'excellence du goût & du choix des parures.

Je n'ai pas été long-tems ſans m'apercevoir de la raiſon qui fait prendre tant de peines pour acquérir cet hommage; c'eſt qu'il faut néceſſairement le recevoir en perſonne, encore n'eſt-il que bien momentané. Dès que l'on diſparoit il prend une autre forme.

Les agrémens que l'on trouvoit à celle qui sort, ne servent plus que de comparaison méprisante pour établir les perfections de celle qui arrive.

La censure est le goût dominant des Français, comme l'inconséquence est le caractère de la nation. Leurs livres sont la critique générale des mœurs, & leur conversation celle de chaque particulier, pourvû néanmoins qu'ils soient absens.

Ce qu'ils appellent la mode n'a point encore alteré l'ancien usage de dire librement tout le mal que l'on peut des autres, & quelquefois celui que l'on ne pense pas. Les plus gens de bien suivent la coûtume ; on les distingue seulement à une certaine formule d'apologie de leur franchise & de leur amour pour la vérité, au moyen de laquelle ils révélent sans scrupule les défauts, les ridicules & jusqu'aux vices de leurs amis.

Si la sincérité dont les Français font usage les uns contre les autres, n'a point d'exception, de même leur confiance réciproque est sans borne. Il ne faut ni éloquence pour se faire écouter, ni probité pour se faire

croire. Tout eſt dit, tout eſt reçu avec la même légereté.

Ne crois pas pour cela, mon cher Aza, qu'en général les Français ſoient nés méchans, je ſerois plus injuſte qu'eux ſi je te laiſſois dans l'erreur.

Naturellement ſenſibles, touchés de la vertu, je n'en ai point vû qui écoutât ſans attendriſſement l'hiſtoire que l'on m'oblige ſouvent à faire de la droiture de nos cœurs, de la candeur de nos ſentimens & de la ſimplicité de nos mœurs ; s'ils vivoient parmi nous, ils deviendroient vertueux : l'exemple & la coutume ſont les tirans de leurs uſages.

Tel qui penſe bien, médit d'un abſent pour n'être pas mépriſé de ceux qui l'écoutent. Tel autre ſeroit bon, humain, ſans orgueil, s'il ne craignoit d'être ridicule, & tel eſt ridicule par état qui ſeroit un modéle de perfections s'il oſoit hautement avoir du mérite.

Enfin, mon cher Aza, leurs vices ſont artificiels comme leurs vertus, & la frivolité de leur caractére ne leur permet d'être qu'imparfaite-

ment ce qu'ils ſont. Ainſi que leurs jouets de l'enfance, ridicules inſtitutions des êtres penſans, ils n'ont comm'eux, qu'une reſſemblance ébauchée avec leurs modéles; du poids aux yeux, de la légereté au tact, la ſurface coloriée, un intérieur informe, un prix apparent, aucune valeur réelle. Auſſi ne ſont-ils eſtimés par les autres Nations que comme les jolies bagatelles le ſont dans la ſocieté. Le bon ſens ſourit à leurs gentilleſſes & les remet froidement à leur place.

Heureuſe la Nation qui n'a que la nature pour guide, la vérité pour mobile, & la vertu pour principe.

LETTRE TRENTE-UNE.

IL n'eſt pas ſurprenant, mon cher Aza, que l'inconſéquence ſoit une ſuite du caractère léger des Français; mais je ne puis aſſez m'étonner de ce qu'avec autant & plus de lumiéres qu'aucune autre Nation, ils ſemblent ne pas appercevoir les contradictions choquantes

que les Etrangers remarquent en eux dès la premiere vûe.

Parmi le grand nombre de celles qui me frappent tous les jours, je n'en vois point de plus deshonorante pour leur esprit, que leur façon de penser sur les femmes. Ils les respectent, mon cher Aza, & en même tems ils les mépriſent avec un égal excès.

La premiere loi de leur politeſſe, ou ſi tu veux de leur vertu (car je ne leur en connois point d'autre) regarde les femmes. L'homme du plus haut rang doit des égards à celle de la plus vile condition, il ſe couvriroit de honte, & de ce qu'on appelle ridicule, s'il lui faiſoit quelque inſulte perſonnelle. Et cependant l'homme le moins conſidérable, le moins eſtimé, peut tromper, trahir une femme de mérite, noircir ſa réputation par des calomnies, ſans craindre ni blâme ni punition.

Si je n'étois aſſurée que bientôt tu pourras en juger par toi-même, oſerois-je te peindre des contraſtes que la ſimplicité de nos eſprits peut à peine concevir? Docile aux no-

tions de la nature, notre génie ne va pas au-delà ; nous avons trouvé que la force & le courage dans un ſexe, indiquoit qu'il devoit être le ſoutien & le défenſeur de l'autre, nos Loix y ſont conformes. * Ici, loin de compatir à la foibleſſe des femmes, celles du peuple accablées de travail, n'en ſont ſoulagées ni par les Loix, ni par leurs maris ; celles d'un rang plus élevé, jouet de la ſéduction ou de la méchanceté des hommes, n'ont pour ſe dédommager de leurs perfidies, que les dehors d'un reſpect purement imaginaire, toujours ſuivi de la plus mordante ſatire.

Je m'étois bien apperçue en entrant dans le monde que la cenſure habituelle de la Nation tomboit principalement ſur les femmes, & que les hommes, entr'eux, ne ſe mépriſoient qu'avec ménagement ; j'en cherchois la cauſe dans leurs bonnes qualités, lorſqu'un accident me l'a fait découvrir parmi leurs défauts.

* Les Loix diſpenſoient les femmes de tout travail pénible.

Dans toutes les maiſons où nous ſommes entrées depuis deux jours, on a raconté la mort d'un jeune homme tué par un de ſes amis, & l'on approuvoit cette action barbare, par la ſeule raiſon, que le mort avoit parlé au déſavantage du vivant; cette nouvelle extravagance me parut d'un caractére aſſez ſérieux pour être approfondie. Je m'informai, & j'appris, mon cher Aza, qu'un homme eſt obligé d'expoſer ſa vie pour la ravir à un autre, s'il apprend que cet autre a tenu quelques diſcours contre lui; ou à ſe bannir de la ſociété, s'il refuſe de prendre une vengeance ſi cruelle. Il n'en fallut pas davantage pour m'ouvrir les yeux ſur ce que je cherchois Il eſt clair que les hommes naturellement lâches, ſans honte & ſans remords, ne craignent que les punitions corporelles, & que ſi les femmes étoient autoriſées à punir les outrages qu'on leur fait de la même maniere dont-ils ſont obligés de ſe venger de la plus légere inſulte, tel que l'on voit reçu & accueilli dans la ſociété, ne ſeroit

plus;

plus ; ou retiré dans un déſert, il y cacheroit ſa honte & ſa mauvaiſe foi ; mais, les lâches, n'ont rien à craindre, ils ont trop bien fondé cet abus pour le voir jamais abolir.

L'impudence & l'éfronterie ſont les premiers ſentimens que l'on inſpire aux hommes, la timidité, la douceur & la patience, ſont les ſeules vertus que l'on cultive dans les femmes ; comment ne ſeroient-elles pas les victimes de l'impunité ?

O mon cher Aza ! que les vices brillans d'une Nation, d'ailleurs charmante, ne nous dégoutent point de la naïve ſimplicité de nos mœurs ! N'oublions jamais, toi, l'obligation où tu es d'être mon exemple, mon guide & mon ſoutien dans le chemin de la vertu ; & moi celle où je ſuis de conſerver ton eſtime & ton amour, en imitant ton modéle, en le ſurpaſſant même, s'il eſt poſſible, en méritant un reſpect fondé ſur le mérite & non pas ſur un frivole uſage.

LETTRE TRENTE-DEUX.

NOs visites & nos fatigues; mon cher Aza, ne pouvoient se terminer plus agréablement. Quelle journée délicieuse j'ai passé hier! combien les nouvelles obligations que j'ai à Déterville & à sa Sœur me sont agréables; mais combien elles me seront chéres quand je pourrai les partager avec toi!

Après deux jours de repos, nous partimes hier matin de Paris, Céline, son frere, son mari & moi, pour aller, disoit-elle, rendre une visite à la meilleure de ses amies. Le voyage ne fut pas long, nous arrivâmes de très-bonne heure à une maison de campagne dont la situation & les approches me parurent admirables; mais ce qui m'étonna en y entrant, fut d'en trouver toutes les portes ouvertes, & de n'y rencontrer personne.

Cette maison, trop belle pour être abandonnée, trop petite pour cacher le monde qui auroit dû l'ha-

biter, me paroiſſoit un enchantement. Cette penſée me divertit; je demandai à Céline ſi nous étions chez une de ces Fées dont elle m'avoit fait lire les hiſtoires, où la Maîtreſſe du logis étoit inviſible ainſi que les Domeſtiques.

Vous la verrez, me répondit-elle, mais comme des affaires importantes l'appellent ailleurs pour toute la journée, elle m'a chargée de vous engager à faire les honneurs de chez elle pendant ſon abſence. Alors, ajouta-t-elle en riant, voyons comment vous vous en tirerez. J'entrai volontiers dans la plaiſanterie; je repris le ton ſérieux, pour copier les complimens que j'avois entendu faire en pareil cas, & l'on trouva que je m'en acquitai aſſez bien.

Après s'être amuſée quelque tems de ce badinage, Céline me dit; tant de politeſſe ſuffiroit à Paris pour nous bien recevoir, mais, Madame, il faut queque choſe de plus à la campagne, n'aurez-vous pas la bonté de nous donner à dîner?

Ah! ſur cet article, lui dis-je,

je n'en ſçais pas aſſez pour vous ſatisfaire, & je commence à craindre pour moi-même que votre amie ne s'en ſoit trop rapportée à mes ſoins. Je ſçais un reméde à cela, répondit Céline, ſi vous voulez ſeulement prendre la peine d'écrire votre nom, vous verrez qu'il n'eſt pas ſi difficile que vous le penſez de bien régaler ſes amies; vous me raſſurez, lui dis-je, allons, écrivons promptement.

Je n'eus pas plutôt prononcé ces paroles, que je vis entrer un homme vêtu de noir, qui tenoit une écritoire & du papier, déja écrit; il me le préſenta, & j'y plaçai mon nom où l'on voulut.

Dans l'inſtant même parut un autre homme d'aſſez bonne mine, qui nous invita, ſelon la coutume, de paſſer avec lui dans l'endroit où l'on mange.

Nous y trouvâmes une table ſervie avec autant de propreté que de magnificence; à peine étions-nous aſſis, qu'une muſique charmante ſe fit entendre dans la chambre voiſine; rien ne manquoit de tout ce

qui peut rendre un repas agréable. Déterville même ſembloit avoir oublié ſon chagrin pour nous exciter à la joie, il me parloit en mille manieres de ſes ſentimens pour moi, mais toujours d'un ton flateur, ſans plaintes ni reproches.

Le jour étoit ſerin ; d'un commun accord nous réſolumes de nous promener en ſortant de table. Nous trouvâmes les jardins beaucoup plus étendus que la maiſon ne ſembloit le promettre. L'art & la ſimétrie ne s'y faiſoient admirer que pour rendre plus couchans les charmes de la ſimple nature.

Nous bornâmes notre courſe dans un bois qui termine ce beau jardin ; aſſis tous quatre ſur un gazon délicieux, nous commencions déja à nous livrer à la rêverie qu'inſpirent naturellement les beautés naturelles, quand à travers les arbres, nous vîmes venir à nous d'un côté une troupe de payſans vêtus proprement à leur maniére, précédés de quelques inſtrumens de muſique, & de l'autre une troupe de jeunes filles vêtues de blanc, la tête ornée

de fleurs champêtres, qui chantoient d'une façon ruſtique, mais mélodieuſe, des chanſons, où j'entendis avec ſurpriſe, que mon nom étoit ſouvent répété.

Mon étonnement fut bien plus fort, lorſque les deux troupes nous ayant jointes, je vis l'homme le plus apparent, quitter la ſienne, mettre un genouil en terre, & me préſenter dans un grand baſſin pluſieurs clefs avec un compliment, que mon trouble m'empêcha de bien entendre; je compris ſeulement, qu'étant le chef des villageois de la contrée, il venoit me faire hommage en qualité de leur Souveraine, & me préſenter les clefs de la maiſon dont j'étois auſſi la maîtreſſe.

Dès qu'il eut fini ſa harangue, il ſe leva pour faire place à la plus jolie d'entre les jeunes filles. Elle vint me préſenter une gerbe de fleurs ornée de rubans, qu'elle accompagna auſſi d'un petit diſcours à ma louange, dont elle s'acquita de bonne grace.

J'étois trop confuſe, mon cher Aza, pour répondre à des éloges

que je méritois si peu ; d'ailleurs tout ce qui se passoit, avoit un ton si approchant de celui de la vérité, que dans bien des momens, je ne pouvois me défendre de croire (ce que néanmoins) je trouvois incroyable: cette pensée en produisit une infinité d'autres: mon esprit étoit tellement occupé, qu'il me fut impossible de proférer une parole ; si ma confusion étoit divertissante pour la compagnie, elle ne l'étoit guéres pour moi.

Déterville fut le premier qui en fut touché ; il fit un signe à sa sœur, elle se leva après avoir donné quelques piéces d'or aux payſans & aux jeunes filles, en leur disant (que c'étoit les prémices de mes bontés pour eux) elle me proposa de faire un tour de promenade dans le bois, je la suivis avec plaisir, comptant bien lui faire des reproches de l'embarras où elle m'avoit mise ; mais je n'en eus pas le tems : A peine avions-nous fait quelques pas, qu'elle s'arrêta, & me regardant avec une mine riante ; avouez, Zilia, me dit-elle, que vous êtes bien fâchée con-

tre nous ? & que vous le ſerez bien davantage, ſi je vous dis, qu'il eſt très-vrai que cette terre & cette maiſon vous appartiennent.

A moi, m'écriai-je ! ah Céline ! vous pouſſez trop loin l'outrage, ou la plaiſanterie. Attendez, me dit-elle, plus ſérieuſement, ſi mon frere avoit diſpoſé de quelques parties de vos tréſors pour en faire l'acquiſition, & qu'au lieu des ennuieuſes formalités, dont il s'eſt chargé, il ne vous eût réſervé que la ſurpriſe, nous haïriez-vous bien fort ? ne pourriez-vous nous pardonner de vous avoir procuré (à tout événement) une demeure telle que vous avez paru les aimer, & de vous avoir aſſurée une vie indépendante ? Vous avez ſigné ce matin l'acte autentique qui vous met en poſſeſſion de l'une & l'autre. Grondez-nous à préſent tant qu'il vous plaira, ajouta-t-elle en riant, ſi rien de tout cela ne vous eſt agréable.

Ah, mon aimable amie ! m'écriai-je, en me jettant dans ſes bras. Je ſens trop vivement des ſoins ſi généreux pour vous exprimer ma re-

connoissance ; il ne me fut possible de prononcer que ce peu de mots ; j'avois senti d'abord l'importance d'un tel service. Touchée, attendrie, transportée de joie en pensant au plaisir que j'aurois de te consacrer cette charmante demeure ; la multitude de mes sentimens en étouffoit l'expression. Je faisois à Céline des caresses qu'elle me rendoit avec la même tendresse ; & après m'avoir donné le tems de me remettre, nous allames retrouver son frere & son mari.

Un nouveau trouble me saisit en abordant Déterville, & jetta un nouvel embarras dans mes expressions ; je lui tendis la main, il la baisa sans proférer une parole, & se détourna pour cacher des larmes qu'il ne put retenir, & que je pris pour des signes de la satisfaction qu'il avoit de me voir si contente ; j'en fus attendrie jusqu'à en verser aussi quelques-unes. Le mari de Céline, moins intéressé que nous, à ce qui se passoit, remit bientôt la conversation sur le ton de plaisanterie ; il me fit des complimens sur ma nou-

velle dignité, & nous engagea à retourner à la maiſon pour en examiner, diſoit-il, les défauts, & faire voir à Déterville que ſon goût n'étoit pas auſſi ſûr qu'il s'en flattoit.

Te l'avouerai-je, mon cher Aza, tout ce qui s'offrit à mon paſſage me parut prendre une nouvelle forme; les fleurs me ſembloient plus belles, les arbres plus verds, la ſimétrie des jardins mieux ordonnée.

Je trouvai la maiſon plus riante, les meubles plus riches, les moindres bagatelles m'étoient devenues intéreſſantes.

Je parcourus les appartemens dans une yvreſſe de joye, qui ne me permettoit de rien examiner; le ſeul endroit où je m'arrêtai fut dans une aſſez grande chambre entourée d'un grillage d'or légérement travaillé, qui renfermoit une infinité de Livres de toutes couleurs, de toutes formes, & d'une propreté admirable; j'étois dans un tel enchantement, que je croyois ne pouvoir les quitter ſans les avoir tous lû. Céline m'en arracha, en me faiſant ſouvenir d'une clef d'or que Déterville

m'avoit remiſe. Nous cherchâmes à l'employer, mais nos recherches auroient eté inutiles, s'il ne nous eût montré la porte qu'elle devoit ouvrir, confondue avec art dans les lambris, il étoit impoſſible de la découvrir ſans en ſçavoir le ſecret.

Je l'ouvris avec précipitation, & je reſtai immobile à la vuë des magnificences qu'elle renfermoit.

C'étoit un Cabinet tout brillant de glaces & de peintures, les lambris à fond verd, ornés de figures extrêmement bien deſſinées, imitoient une partie des jeux & des cérémonies de la Ville du Soleil, telles à peu près que je les avois racontées à Déterville.

On y voyoit nos Vierges repréſentées en mille endroits avec le même habillement que je portois en arrivant en France; on diſoit même qu'elles me reſſembloient.

Les ornemens du Temple que j'avois laiſſez dans la maiſon Religieuſe, ſoutenus par des Piramides dorées, ornoient tous les coins de ce magnifique cabinet. La figure du Soleil, ſuſpenduë au milieu d'un

plafond peint des plus belles couleurs du ciel, achevoit par ſon éclat d'embellir cette charmante ſolitude ; & des meubles commodes aſſortis aux peintures, la rendoient délicieuſe.

En examinant de plus près ce que j'étois ravie de retrouver, je m'apperçus que la chaiſe d'or y manquoit ; quoique je me gardaſſe bien d'en parler, Déterville me devina ; il ſaiſit ce moment pour s'expliquer ; vous cherchez inutilement, belle Zilia, me dit-il, par un pouvoir magique, la chaiſe de l'*Inca* s'eſt transformée en maiſon, en jardin, en terres. Si je n'ai pas employé ma propre ſcience à cette métamorphoſe, ce n'a pas été ſans regret, mais il a fallu reſpecter votre délicateſſe ; voici, me dit-il, en ouvrant une petite armoire (pratiquée adroitement dans le mur,) voici les débris de l'opération magique. En même-tems il me fit voir une caſſete remplie de piéces d'or à l'uſage de France. Ceci, vous le ſçavez, continua-t'il, n'eſt pas ce qui eſt le moins néceſſaire parmi nous, j'ai cru

cru devoir vous en conserver une petite provision.

Je commençois à lui témoigner ma vive reconnoissance & l'admiration que me causoit des soins si prévenans ; quand Céline m'interrompit & m'entraîna dans une chambre à côté du merveilleux cabinet. Je veux aussi ; me dit-elle, vous faire voir la puissance de mon art. On ouvrit de grandes armoires remplies d'étoffes admirables, de linge, d'ajustemens, enfin de tout ce qui est à l'usage des femmes, avec une telle abondance, que je ne pûs m'empêcher d'en rire & de demander à Céline, combien d'années elle vouloit que je vécusse pour employer tant de belles choses. Autant que nous en vivrons mon frere & moi, me répondit-elle : & moi repris-je, je désire que vous viviez l'un & l'autre autant que je vous aimerai, & vous ne mourrez assurement pas les premiers.

En achevant ces mots, nous retournames dans le Temple du Soleil (c'est ainsi qu'ils nommerent le merveilleux Cabinet) j'eus enfin la

liberté de parler, j'exprimai, comme je le sentois, les sentimens dont j'étois pénétrée. Quelle bonté ! Que de vertus dans les procédés du frere & de la sœur !

Nous passames le reste du jour dans les délices de la confiance & de l'amitié ; je leur fis les honneurs du soupé encore plus gayement que je n'avois fait ceux du dîner. J'ordonnois librement à des domestiques que je savois être à moi ; je badinois sur mon autorité & mon opulence, je fis tout ce qui dépendoit de moi, pour rendre agréable à mes bienfaiteurs leurs propres bienfaits.

Je crus cependant m'apercevoir qu'à mesure que le tems s'écouloit, Déterville retomboit dans sa mélancolie, & même qu'il échappoit de tems en tems des larmes à Céline ; mais l'un & l'autre reprenoient si promptement un air serain, que je crus m'être trompée.

Je fis mes efforts pour les engager à jouïr quelques jours avec moi du bonheur qu'ils me procuroient. Je ne pûs l'obtenir ; nous sommes revenus cette nuit, en nous promet-

tant de retourner incessamment dans mon Palais enchanté.

O mon cher Aza, quelle sera ma félicité, quand je pourrai l'habiter avec toi !

LETTRE TRENTE-TROIS.

LA tristesse de Déterville & de sa sœur, mon cher Aza, n'a fait qu'augmenter depuis notre retour de mon Palais enchanté : ils me sont trop chers l'un & l'autre pour ne m'être pas empressée à leur en demander le motif ; mais voyant qu'ils s'obstinoient à me le taire, je n'ai plus douté que quelque nouveau malheur n'ait traversé ton voyage, & bientôt mon inquiétude à surpassé leur chagrin. Je n'en ai pas dissimulé la cause, & mes aimables amis ne l'ont pas laissé durer long-tems.

Déterville m'a avoué qu'il avoit résolu de me cacher le jour de ton arrivée, afin de me surprendre, mais que mon inquiétude lui faisoit abandonner son dessein. En effet, il m'a montré une Lettre du guide qu'il

t'a fait donner, & par le calcul du tems & du lieu où elle a été écrite, il m'a fait comprendre que tu peux être ici aujourd'hui, demain, dans ce moment même; enfin, qu'il n'y a plus de tems à mesurer jusqu'à celui qui comblera tous mes vœux.

Cette premiere confidence faite, Déterville n'a plus hésité de me dire tout le reste de ses arrangemens. Il m'a fait voir l'appartement qu'il te destine, tu logeras ici, jusqu'à ce qu'unis ensemble, la décence nous permette d'habiter mon délicieux Château. Je ne te perdrai plus de vuë, rien ne nous séparera; Déterville à pourvu à tout, & m'a convaincue plus que jamais de l'excès de sa générosité.

Après cet éclaircissement je ne cherche plus d'autre cause à la tristesse qui le dévore que ta prochaine arrivée. Je le plains; je compatis à sa douleur, je lui souhaite un bonheur qui ne dépende point de mes sentimens, & qui soit une digne récompense de sa vertu.

Je dissimule même une partie des transports de ma joie, pour ne pas

irriter ſa peine. C'eſt tout ce que je puis faire ; mais je ſuis trop occupée de mon bonheur pour le renfermer entierement en moi-même ; ainſi quoique je te croye fort près de moi, que je traſſaille au moindre bruit, que j'interrompe ma Lettre preſque à chaque mot pour courir à la fenêtre, je ne laiſſe pas de continuer à écrire ; il faut ce ſoulagement au tranſport de mon cœur.

Tu es plus près de moi, il eſt vrai ; mais ton abſence en eſt-elle moins réelle que ſi les mers nous ſéparoient encore ? Je ne te vois point, tu ne peux m'entendre, pourquoi ceſſerois-je de m'entretenir avec toi de la ſeule façon dont je puis le faire ? Encore un moment, & je te verrai ; mais ce moment n'exiſte point. Eh ! puis-je mieux employer ce qui me reſte de ton abſence, qu'en te peignant la vivacité de ma tendreſſe ! Hélas ! tu l'as vûë toujours gémiſſante. Que ce tems eſt loin de moi ! avec quel tranſport il ſera effacé de mon ſouvenir ! Aza ! cher Aza, que ce nom m'eſt doux ! bientôt je ne t'appellerai plus en vain, tu m'en-

tendras, tu voleras à ma voix ; les plus tendres expreſſions de mon cœur ſeront la récompenſe de ton empreſſement..... On m'interrompt, ce n'eſt pas toi, & cependant il faut que je te quitte.

LETTRE TRENTE-QUATRE.

Au Chevalier Deterville.

A Malthe.

AVez-vous pû, Monſieur, prévoir ſans repentir le chagrin mortel que vous deviez joindre au bonheur que vous me prépariez ? Comment avez-vous eu la cruauté de faire préceder votre départ par des circonſtances ſi agéables, par des motifs de reconnoiſſance ſi preſſans, à moins que ce ne fût pour me rendre plus ſenſible à votre déſeſpoir & à votre abſence ? Comblée il y a deux jours des douceurs de l'amitié, j'en éprouve aujourd'hui les peines les plus améres.

Céline toute affligée qu'elle eſt, n'a que trop bien exécuté vos ordres. Elle m'a préſenté Aza d'une main, & de l'autre votre cruelle Lettre. Au comble de mes vœux la douleur s'eſt faite ſentir dans mon ame ; en retrouvant l'objet de ma tendreſſe, je n'ai point oublié que je perdois celui de tous mes autres ſentimens. Ah, Déterville ! que pour cette fois votre bonté eſt inhumaine ; mais n'eſperez pas exécuter juſqu'à la fin vos injuſtes réſolutions ; non, la mer ne nous ſéparera pas à jamais de tout ce qui vous eſt cher ; vous entendrez prononcer mon nom, vous recevrez mes Lettres, vous écouterez mes prieres ; le ſang & l'amitié reprendront leurs droits ſur votre cœur ; vous vous rendrez à une famille à laquelle je ſuis reſponſable de votre perte.

Quoi ! pour récompenſe de tant de bienfaits, j'empoiſonnerois vos jours & ceux de votre Sœur ? Je romprois une ſi tendre union ? Je porterois le déſeſpoir dans vos cœurs même en jouiſſant encore de vos bontés ? Non, ne le croyez pas, je

ne me vois qu'avec horreur dans une maiſon que je remplis de deuil ; je reconnois vos ſoins au bon traitement que je reçois de Céline, au moment même où je lui pardonnerois de me haïr ; mais quels qu'ils ſoient, j'y renonce, & je m'éloigne pour jamais des lieux que je ne puis ſouffrir, ſi vous n'y revenez. Que vous êtes aveugle, Déterville !

Quelle erreur vous entraîne dans un deſſein ſi contraire à vos vûës ? Vous voulez me rendre heureuſe, vous ne me rendez que coupable, vous vouliez ſecher mes larmes, vous les faites couler, & vous perdez par votre éloignement le fruit de votre ſacrifice.

Hélas ! peut-être n'auriez vous trouvé que trop de douceur dans cette entrevue, que vous avez cru ſi redoutable pour vous ! Cet Aza, l'objet de tant d'amours, n'eſt plus le même Aza que je vous ai peint avec des couleurs ſi tendres. Le froid de ſon abord, l'éloge des Eſpagnols, dont cent fois il a interrompu le plus doux épanchement de mon ame, la curioſité offenſante qui l'arrache à

mes transports, pour visiter les raretés de Paris: tout me fait craindre des maux dont mon cœur frémit. Ah, Déterville! peut-être ne serez-vous pas long-tems le plus malheureux.

Si la pitié de vous-même ne peut rien sur vous, que les devoirs de l'amitié vous ramènent; elle est le seul azile de l'amour infortuné. Si les maux que je redoute alloient m'accabler, quels reproches n'auriez-vous pas à vous faire? Si vous m'abandonnez, où trouverai-je des cœurs sensibles à mes peines? La générosité, jusqu'ici la plus forte de vos passions, céderoit-elle enfin à l'amour mécontent? Non, je ne puis le croire; cette foiblesse seroit indigne de vous, vous êtes incapable de vous y livrer, mais venez m'en convaincre, si vous aimez votre gloire & mon repos.

LETTRE TRENTE-CINQ.

Au Chévalier Deterville.

A Malthe.

SI vous n'étiez la plus noble des créatures, Monſieur, je ſerois la plus humiliée ; ſi vous n'aviez l'ame la plus humaine, le cœur le plus compatiſſant, ſeroit-ce à vous que je ferois l'aveu de ma honte & de mon déſeſpoir ? Mais hélas ! que me reſte-t-il à craindre ? Qu'ai-je à ménager ? Tout eſt perdu pour moi.

Ce n'eſt plus la perte de ma liberté, de mon rang, de ma patrie que je regrette ; ce ne ſont plus les inquiétudes d'une tendreſſe innocente qui m'arrachent des pleurs ; c'eſt la bonne foi violée, c'eſt l'amour méprisé qui déchire mon ame. Aza eſt infidéle.

Aza infidéle ! Que ces funeſtes mots ont de pouvoir ſur mon ame.... mon ſang ſe glace.... un torrent de larmes .....

J'appris des Eſpagnols à connoître les malheurs ; mais le dernier de leurs coups eſt le plus ſenſible : ce ſont eux qui m'enlevent le cœur d'Aza ; c'eſt leur cruelle Religion qui me rend odieuſe à ſes yeux. Elle approuve, elle ordonne l'infidélité, la perfidie, l'ingratitude ; mais elle défend l'amour de ſes proches. Si j'étois étrangere, inconnue, Aza pourroit m'aimer : unis par les liens du ſang, il doit m'abandonner, m'ôter la vie ſans honte, ſans regret, ſans remords.

Hélas ! toute bizare qu'eſt cette Religion, s'il n'avoit fallu que l'embraſſer pour retrouver le bien qu'elle m'arrache (ſans corrompre mon cœur par ſes principes) j'aurois ſoumis mon eſprit à ſes illuſions. Dans l'amertume de mon ame, j'ai demandé d'être inſtruite ; mes pleurs n'ont point été écoutés. Je ne puis être admiſe dans une ſociété ſi pure, ſans abandonner le motif qui me détermine, ſans renoncer à ma tendreſſe, c'eſt-à-dire, ſans changer mon exiſtence.

Je l'avoue, cette extrême ſévé-

rité me frappe autant qu'elle me révolte, je ne puis refuſer une ſorte de vénération à des Loix qui me tuent ; mais eſt-il en mon pouvoir de les adopter ? Et quand je les adopterois, quel avantage m'en reviendroit-il ? Aza ne m'aime plus ; ah ! malheureuſe .....

Le cruel Aza n'a conſervé de la candeur de nos mœurs, que le reſpect pour la vérité, dont il fait un ſi funeſte uſage. Séduit par les charmes d'une jeune Eſpagnole ; prêt à s'unir à elle, il n'a conſenti à venir en France que pour ſe dégager de la foi qu'il m'avoit jurée, que pour ne me laiſſer aucun doute ſur ſes ſentimens ; que pour me rendre une liberté que je déteſte ; que pour m'ôter la vie.

Oui, c'eſt en vain qu'il me rend à moi-même, mon cœur eſt à lui, il y ſera juſqu'à la mort.

Ma vie lui appartient, qu'il me la raviſſe & qu'il m'aime.....

Vous ſçaviez mon malheur, pourquoi ne me l'aviez-vous éclairci qu'à demi ? pourquoi ne me laiſſates-vous entrevoir que des ſoupçons qui

me

me rendirent injuſte à votre égard ? Eh pourquoi vous en fais-je un crime ? Je ne vous aurois pas cru ; aveugle, prévenue, j'aurois été moi-même au-devant de ma funeſte deſtinée ; j'aurois conduit ſa victime à ma rivale, je ſerois à préſent..... O Dieux, ſauvez-moi cette horrible image !.....

Déterville, trop généreux ami ! ſuis-je digne d'être écoutée ? ſuis je digne de votre pitié ? Oubliez mon injuſtice ; plaignez une malheureuſe dont l'eſtime pour vous eſt encore au-deſſus de ſa foibleſſe pour un ingrat.

LETTRE TRENTE-SIX.

Au Chevalier Deterville.

A Malthe.

PUISQUE vous vous plaignez de moi, Monſieur, vous ignorez l'état dont les cruels ſoins de Céline viennent de me tirer. Comment vous aurois-je écrit ? Je ne penſois plus.

S'il m'étoit reſté quelque ſentiment, ſans doute la confiance en vous en eût été un; mais environnée des ombres de la mort, le ſang glacé dans les veines, j'ai long-tems ignoré ma propre exiſtance; j'avois oublié juſqu'à mon malheur. Ah, Dieux! pourquoi en me rappellant à la vie, m'a-t'on rappellée à ce funeſte ſouvenir!

Il eſt parti! je ne le verrai plus! il me fuit, il ne m'aime plus, il me l'a dit; tout eſt fini pour moi. Il prend une autre Epouſe, il m'abandonne, l'honneur l'y condamne; eh bien, cruel Aza, puiſque le fantaſtique honneur de l'Europe a des charmes pour toi, que n'imites-tu auſſi l'art qui l'accompagne?

Heureuſe Françaiſe, on vous trahit; mais vous jouiſſez long-tems d'une erreur qui ſeroit à préſent tout mon bien. On vous prépare au coup mortel qui me tue. Funeſte ſincerité de ma Nation, vous pouvez donc ceſſer d'être une vertu? courage, fermeté, vous êtes donc des crimes quand l'occaſion le veut?

Tu m'as vû à tes pieds, barbare

Aza, tu les a vû baignés de mes larmes, & ta fuite .... Moment horrible! pourquoi ton ſouvenir ne m'arrache-t-il pas la vie?

Si mon corps n'eût ſuccombé ſous l'effort de la douleur, Aza ne triompheroit pas de ma foibleſſe.... Il ne ſeroit pas parti ſeul. Je te ſuivrois, ingrat, je te verrois, je mourrois du moins à tes yeux.

Déterville, quelle foibleſſe fatale vous a éloigné de moi? Vous m'euſſiez ſecourue; ce que n'a pû faire le déſordre de mon déſeſpoir, votre raiſon, capable de perſuader, l'auroit obtenu; peut-être Aza ſeroit encore ici. Mais, ô Dieux! déja arrivé en Eſpagne au comble de ſes vœux... Regrets inutiles, déſeſpoir infructueux; douleur, accable-moi.

Ne cherchez point, Monſieur, à ſurmonter les obſtacles qui vous retiennent à Malthe, pour revenir ici. Qu'y feriez-vous? Fuyez une malheureuſe qui ne ſent plus les bontés que l'on a pour elle, qui s'en fait un ſupplice, qui ne veut que mourir.

LETTRE TRENTE-SEPT.

RAssurez-vous, trop généreux ami, je n'ai pas voulu vous écrire que mes jours ne fussent en sûreté, & que moins agitée je ne pusse calmer vos inquiétudes. Je vis ; le destin le veut, je me soumets à ses loix.

Les soins de votre aimable sœur m'ont rendu la santé, quelques retours de raison l'ont soutenue. La certitude que mon malheur est sans remede a fait le reste. Je sais qu'Aza est arrivé en Espagne, que son crime est consommé ; ma douleur n'est pas éteinte, mais la cause n'est plus digne de mes regrets ; s'il en reste dans mon cœur, ils ne sont dûs qu'aux peines que je vous ai causées, qu'à mes erreurs, qu'à l'égarement de ma raison.

Hélas ! à mesure qu'elle m'éclaire, je découvre son impuissance ; que peut-elle sur une ame désolée ? L'excès de la douleur nous rend la foiblesse de notre premier âge. Ainsi

que dans l'enfance, les objets ſeuls ont du pouvoir ſur nous; il ſemble que la vûe ſoit le ſeul de nos ſens qui ait une communication intime avec notre ame. J'en ai fait une cruelle expérience.

En ſortant de la longue & accablante léthargie où me plongea le départ d'Aza, le premier déſir que m'inſpira la nature fut de me rétirer dans la ſolitude que je dois à votre prévoyante bonté : ce ne fut pas ſans peine que j'obtins de Céline la permiſſion de m'y faire conduire ; j'y trouve des ſecours contre le déſeſpoir que le monde & l'amitié même ne m'auroient jamais fournis. Dans la maiſon de votre ſœur ſes diſcours conſolans ne pouvoient prévaloir ſur les objets qui me retraçoient ſans ceſſe la perfidie d'Aza.

La porte par laquelle Céline l'amena dans ma chambre le jour de votre départ & de ſon arrivée ; le ſiége ſur lequel il s'aſſit ; la place où il m'annonça mon malheur, où il me rendit mes Lettres, juſqu'à ſon ombre effacée d'un lambris où je l'avois vû ſe former, tout faiſoit chaque

jour de nouvelles plaies à mon cœur.

Ici je ne vois rien qui ne me rappelle les idées agréables que j'y reçus à la premiere vûe ; je n'y retrouve que l'image de votre amitié, & de celle de votre aimable ſœur.

Si le ſouvenir d'Aza ſe préſente à mon eſprit, c'eſt ſous le même aſpect où je le voyois alors. Je crois y attendre ſon arrivée. Je me prête à cette illuſion autant qu'elle m'eſt agréable ; ſi elle me quitte, je prends des Livres, je lis d'abord avec effort, inſenſiblement de nouvelles idées enveloppent l'affreuſe vérité qui m'environne, & donnent à la fin quelque relâche à ma triſteſſe.

L'avouerai-je ? les douceurs de la liberté ſe préſentent quelquefois à mon imagination, je les écoute ; environnée d'objets agréables, leur propriété a des charmes que je m'efforce de goûter ; de bonne foi avec moi-même je compte peu ſur ma raiſon. Je me prête à mes foibleſſes, je ne combats celles de mon cœur qu'en cédant à celles de mon eſprit. Les maladies de l'ame ne ſouffrent

pas les remédes violens.

Peut-être la faſtueuſe décence de votre Nation ne permet-elle pas à mon âge, l'indépendance & la ſolitude où je vis? Du moins toutes les fois que Céline me vient voir, veut-elle me le perſuader; mais elle ne m'a pas encore donné d'aſſez fortes raiſons pour me convaincre de mon tort; la véritable décence eſt dans mon cœur. Ce n'eſt point au ſimulacre de la vertu que je rends hommage, c'eſt à la vertu même. Je la prendrai toujours pour juge & pour guide de mes actions. Je lui conſacre ma vie, & mon cœur à l'amitié. Hélas! quand y regnera-t-elle ſans partage & ſans retour?

LETTRE TRENTE-HUIT & derniere.

Au Chevalier Deterville.

A Paris.

JE reçois preſque en même tems, Monſieur, la nouvelle de votre départ de Malthe & celle de votre arrivée à Paris. Quelque plaiſir que

je me faſſe de vous revoir, il ne peut ſurmonter le chagrin que me cauſe le billet que vous m'écrivez en arrivant.

Quoi, Déterville, après avoir pris ſur vous de diſſimuler vos ſentimens dans toutes vos lettres, après m'avoir donné lieu d'eſpérer que je n'aurois plus à combattre une paſſion qui m'afflige, vous vous livrez plus que jamais à ſa violence!

A quoi bon affecter une déférence pour moi, que vous démentez au même inſtant? Vous me demandez la permiſſion de me voïr, vous m'aſſurez d'une ſoumiſſion aveugle à mes volontés, & vous vous efforcez de me convaincre des ſentimens qui y ſont les plus oppoſés, qui m'offenſent; enfin que je n'approuverai jamais.

Mais puiſqu'un faux eſpoir vous ſéduit, puiſque vous abuſez de ma confiance & de l'état de mon ame, il faut donc vous dire quelles ſont mes réſolutions, plus inébranlables que les vôtres.

C'eſt en vain que vous vous flatteriez de faire prendre à mon cœur

de nouvelles chaînes. Ma bonne foi trahie ne dégage pas mes ſermens ; plût au Ciel qu'elle me fit oublier l'ingrat ; mais quand je l'oublierois, fidéle à moi-même je ne ſerai point parjure. Le cruel Aza abandonne un bien qui lui fut cher ; ſes droits ſur moi n'en ſont pas moins ſacrés : je puis guérir de ma paſſion, mais je n'en aurai jamais que pour lui : tout ce que l'amitié inſpire de ſentimens ſont à vous, vous ne la partagerez avec perſonne, je vous les dois. Je vous les promets ; j'y ſerai fidéle ; vous jouirez au même degré de ma confiance & de ma ſincérité ; l'une & l'autre ſeront ſans bornes. Tout ce que l'amour a développé dans mon cœur de ſentimens vifs & délicats, tourneront au profit de l'amitié. Je vous laiſſerai voir avec une égale franchiſe le regret de n'être point née en France, & mon penchant invincible pour Aza ; le deſir que j'aurois de vous devoir l'avantage de penſer, & mon éternelle reconnoiſſance pour celui qui me l'a procuré. Nous lirons dans nos ames : la confiance ſçait auſſi bien que l'amour

donner de la rapidité au tems. Il eſt mille moyens de rendre l'amitié intéreſſante, & d'en chaſſer l'ennui.

Vous me donnerez quelque connoiſſance de vos ſciences & de vos arts ; vous goûterez le plaiſir de la ſupériorité ; je le reprendrai en developpant dans votre cœur des vertus que vous n'y connoiſſez pas. Vous ornerez mon eſprit de ce qui peut le rendre amuſant, vous jouïrez de votre ouvrage ; je tâcherai de vous rendre agréable les charmes naïfs de la ſimple amitié, & je me trouverai heureuſe d'y réuſſir.

Céline en nous partageant ſa tendreſſe répandra dans nos entretiens la gaieté qui pourroit y manquer : que nous reſteroit-il à déſirer ?

Vous craignez en vain que la ſolitude n'altére ma ſanté. Croyez-moi, Déterville, elle ne devient jamais dangéreuſe que par l'oiſiveté. Toujours occupée, je ſaurai me faire des plaiſirs nouveaux de tout ce que l'habitude rend inſipide.

Sans approfondir les ſecrets de la nature, le ſimple examen de ſes merveilles n'eſt-il pas ſuffiſant pour

varier & renouveller ſans ceſſe des occupations toujours agréables ? La vie ſuffit-elle pour acquerir une connoiſſance légére, mais intéreſſante de l'Univers, de ce qui m'environne, de ma propre exiſtence ?

Le plaiſir d'être; ce plaiſir oublié, ignoré même de tant d'aveugles humains ; cette penſée ſi douce, ce bonheur ſi pur, *je ſuis*, *je vis*, *j'exiſte*, pourroit ſeul rendre heureux ſi l'on s'en ſouvenoit, ſi l'on en jouiſſoit, ſi l'on en connoiſſoit le prix.

Venez, Deterville, venez apprendre de moi à économiſer les reſſources de notre ame & les bienfaits de la nature. Renoncez aux ſentimens tumultueux deſtructeurs imperceptibles de notre être ; venez apprendre à connoître les plaiſirs innocens & durables, venez en jouir avec moi, vous trouverez dans mon cœur, dans mon amitié, dans mes ſentimens, tout ce qui peut vous dédommager de l'amour.

FIN.

SUITE
DES LETTRES
D'UNE
PERUVIENNE.

A PEINE.

AVIS
DE L'EDITEUR.

Lorsque je donnai au Public la premiére Partie des LETTRES PERUVIENNES, *je n'osois me flatter qu'elles en reçussent un accueil aussi favorable que celui dont il les a honoré.*

Les défauts de stile, la simplicité ingénue, & le tendre sentiment qui animoit ZILIA, *& dictoit seul tout ce qu'elle écrivoit la premiére année de ses disgraces : tout cela me paroissoit trop opposé aux préjugés de notre Nation, pour croire qu'elle pût s'en amuser. Des raisons si plausibles m'auroient détourné de cette entreprise, si j'avois eu la même crainte pour la suite que je donne aujourd'hui ; mais qui devoit nécessairement être précédé de ce qui a paru pour sonder le goût du Public.*

Cependant le Lecteur verra d'un

coup d'œil toute la préférence qui eſt dûe à cette ſuite. Dans la premiére Partie de ces Lettres, ZILIA *n'avoit encore changé que d'habit ; mais il trouvera dans celle-ci, plus de progrès qu'il n'en devoit atténdre d'un naturel Indien. La Princeſſe Royale de Cuſco ne cherche plus une Péruvienne derriere une glace, & ſa raiſon eſt trop éclairée pour refuſer ſon bras au Médecin, ſon ſtile eſt châtié avec toute l'attention dont elle a été capable, & ſa plume civiliſée, ſçait faire briller tout ce que l'imagination lui fournit : c'eſt ainſi que l'Auteur en juge dans une Lettre qu'il m'a écrite, où il marque une tendre prédilection pour cette ſuite.*

SUITE

DES LETTRES D'UNE PERUVIENNE.

Réponſe de DETERVILLE *à* ZILIA, *& à la trente-huit & derniére Lettre imprimée.*

AH! ZILIA : A quel prix m'eſt-il permis de vous revoir ? Avez-vous bien penſé à ce que vous exigez de moi ? J'ai pû, il eſt vrai, garder le ſilence auprès de vous, mais cette ſituation faiſoit en même-tems la joie & le malheur de ma vie : j'ai pû travailler au retour d'Aza : je reſpectois votre paſſion pour lui, quelque cruelle qu'elle fût pour

moi. Lors même que j'ai ſoupçonné ſon changement, ſans me livrer aux flateuſes eſpérances que j'en pouvois concevoir, j'ai pouſſé l'effort juſqu'à m'en affliger, puiſqu'il devoit vous rendre malheureuſe. Mais Aza alloit revoir vos charmes: Aza venoit vous retrouver fidéle, tendre, occupée de ſa ſeule idée & du déſir de couronner ſa flâme: Quel triomphe pour lui de voir ces nœuds fortunés, précieux monumens de votre tendreſſe! Quel autre cœur que le ſien n'eût pas reprit ſes glorieuſes chaînes? ou plutôt, quel autre cœur que le ſien eût été capable de les rompre jamais?

Ne pouvant prévoir ſon ingratitude, il ne me reſtoit plus qu'à mourir. Je formai le deſſein de m'éloigner pour toujours, & de fuir ma Patrie & ma famille: je ne pus cependant me refuſer la douloureuſe conſolation de vous en informer. Céline vivement touchée de mon funeſte ſort, ſe chargea de vous rendre ma Lettre. Le tems qu'elle choiſit pour cela, vous me l'avez

mandé, Zilia, ce fut l'instant que s'offrit à vos regards l'infidéle Aza; sans doute que la tendre compassion de Céline pour un Frere malheureux, lui fit goûter un secret plaisir à troubler des momens qui devoient être si doux: elle ne se trompa point, vous fûtes sensible à mon désespoir, & vous daignâtes me le marquer avec des expressions flateuses & propres à satisfaire un cœur qui n'ambitionneroit pas des sentimens plus vifs.

J'appris bien-tôt le crime d'Aza: je l'avouerai; mon cœur se livra pour la premiére fois à l'espérance: je poussai l'illusion jusqu'à me flatter de la gloire de vous consoler. J'envisageai pour la premiére fois de ma vie, un avenir fortuné. A ces sentimens si doux & si nouveaux pour moi, succeda la plus affreuse situation: votre vie fut en danger: mon ame fut déchirée par la crainte de vous perdre: je travaillai avec ardeur à surmonter les obstacles qui s'opposoient à mon retour, j'en vins à bout: je volai vers vous. Mon respect m'impose la nécessité d'atten-

dre vos ordres pour me préſenter à vos yeux, je vous en demandai la permiſſion avec les expreſſions ſi naturelles à un cœur dans l'état du mien. Pourrois-je vous exprimer ce que j'éprouvai à la lecture de votre réponſe? Non cela n'eſt pas poſſible. Combien de mouvemens différens ont agité mon ame! combien de projets inſenſés! celui de m'éloigner de vous, j'ai oſé le former, Zilia; mais trop foible pour l'exécuter, je me livrai à mon ſort en reſtant près de vous: mon reſpect, mon admiration, & mes ſervices ſeront les ſeules expreſſions que je permettrai à ma vive ardeur; me ſera-t-il défendu, divine Zilia, d'eſperer en ſilence, que vous ſerez touchée un jour, d'une paſſion dont le reſpect égalera toujours la vivacité?

LETTRE DEUXIE'ME.

Zilia a Ce'line.

QUe je ſuis malheureuſe ! ma chére Céline. Vous m'abandonnez à moi-même, hélas ! je n'ai point de plus cruel ennemi : ſans ceſſe livrée aux réflexions les plus affligeantes, ſur des malheurs que je n'ai pû prévoir ; manquant d'expérience, je ne puis abſolument jouir du repos, que ſemble m'offrir cette charmante ſolitude. Elle ne ſert qu'à me rappeller le ſouvenir du cruel Aza, avec tous ſes charmes ; envain j'appelle à mon ſecours la raiſon, & mon amour outragé payé d'ingratitude ; je vois bien que je ne puis eſpérer que du tems le calme que je déſire. Que n'a-t-il plû à l'Amour que des ſentimens ſi tendres, ſi délicats fuſſent reſervés pour Déterville : il en eût mieux connu le prix. Mais pouvois-je prévoir des événemens dont je n'avois aucune idée ? Aza ſe préſen-

ta la premiére fois à mes yeux avec tous les avantages : la naiſſance, le mérite, une figure charmante, & l'amour le plus vif authoriſé du devoir : que falloit-il de plus, pour engager un jeune cœur naturellement ſenſible & tendre ? Auſſi ſe donna-t-il ſans réſerve : je ne reſpirois que pour lui, je ne déſirois d'avoir des charmes & d'en acquérir de nouveaux, que pour être plus digne de lui, & pour le rendre plus amoureux, s'il eût été poſſible. Notre bonheur fut parfait juſqu'à la funeſte révolution qui nous arracha l'un à l'autre.

Une longue abſence, la dépendance des autres, la perte de ſes richeſſes l'ont ſans doute déterminé à m'oublier pour jouir des avantages réels qu'on lui a offert, & qu'il ne ſe flattoit plus d'avoir en me reſtant attaché. D'ailleurs comment me ſeroit-il reſté fidéle, puiſqu'il ne l'a point été à ſa Religion ? Une erreur en entraîne une autre.

Mais je m'apperçois avec regret, que je ne vous entretiens que de cet ingrat. Que je ſuis foible, ma chere

Céline ! & que j'ai beſoin de vos conſeils pour fortifier ma raiſon contre un amour involontaire. C'en eſt fait, je veux faire de nouveaux efforts pour le ſurmonter.

Déterville eſt-il à Paris ? a-t-il accepté la tendre amitié que je lui ai offerte ? vous êtes l'un & l'autre tout ce qui me reſte de plus cher. Venez adoucir ma ſolitude ; la promenade, la lecture, les réflexions partageront notre tems ; je penſe que je dois auſſi étudier votre Religion. Aza, dont les connoiſſances étoient ſublimes, comme fils du Soleil, doit avoir l'eſprit plus vif & plus pénétrant que moi, il a pu connoître des défauts que je ne vois pas dans la nôtre : je puis me faire illuſion ſur ſa perfection. Quand je quittai le Pérou j'étois perſuadée qu'il étoit ſeul le favori du Soleil. Que notre ſeule horiſon en étoit éclairée, & que les autres Peuples étoient dans d'obſcures ténébres. Je n'ai pas tardé à reconnoître mon erreur ; il me ſemble donc que des inſtructions qui me ſeront données par Déterville, dont la droiture, la

la candeur, la modération, la générosité forment le caractére, feront ſur moi plus d'impreſſion.

Je joindrai cette obligation à toutes celles que je lui ai déja, je réſerve ſeulement qu'il n'employera que des raiſonnemens, des preuves ſolides pour me perſuader ; je veux être inſtruite, mais point contrainte : cette étude ſérieuſe ſera entremêlée d'amuſemens innocens ; vous les partagerez avec nous, Céline. Mais faites bien ſentir à Déterville, qu'il mettra le comble à ma reconnoiſſance, s'il retranche abſolument l'amour de notre ſociété. Cette liaiſon ſera charmante, ſi je n'entends point parler de cet ennemi de mon repos ; l'eſtime, la confiance y regneront : que peut-il déſirer davantage?

Venez tous deux reſpirer cette aimable liberté que l'on goûte à la campagne avec des perſonnes qui nous ſont chéres. Vous ſupporterez avec bonté mes foibleſſes ; vous fortifierez ma raiſon & le tems fera le reſte.

LETTRE

LETTRE TROISIE'ME.

Réponſe de Céline à Zilia.

JE ne vous aurois point laiſſée à vous même, ma chere Zilia, ſi je ne vous avois crue plus affermie ſur un malheur ſans reſſource; j'aurois penſé même vous faire inſulte de croire que l'inconſtant Aza occupoit ſeul encore votre cœur. Il ne le mérite pas en vérité. A-t-il pû connoître tout ce que vous valez, & briſer ſes chaînes?

On voit bien que l'Amour plaide encore vivement pour lui auprès de vous, mais cela ſe juſtifie-t'il? Vous êtes ingénieuſe à chercher tout ce qui peut le faire trouver moins coupable; c'eſt un effet de la bonté de votre cœur & de l'amour que vous avez encore pour cet ingrat. Mais, ma chere Zilia, ne vous faites point illuſion; il n'avoit éprouvé en vous aimant nulle de ces petites tribulations qui réchauffent l'amour; la jalouſie, le caprice, les refroidiſſe-

mens n'étoient point entrés dans votre liaiſon ; ſûr de votre cœur, il ne trouvoit que tendreſſe, égalité d'humeur, une paſſion peut-être trop vive de votre part, & ſur-tout point de concurrent. Voilà ce qui a fait votre malheur ; il a ceſſé de vous aimer, parce qu'il avoit été trop heureux : il n'eſt même pas bien décidé, ma chere Zilia, quel ſentiment a prévalu chez lui, ou la Religion, ou les beaux yeux de l'Eſpagnole ; ſi c'eſt le premier motif ſeul, il eſt excuſable ; mais les deux objets réunis enſemble me rendent fort ſuſpect ſon changement ; vous avez tort, ma chere amie, de penſer ſans ceſſe à ce perfide ; c'eſt entretenir une idée funeſte à votre repos. Ne parlons plus, je vous prie, de cet infidéle ; oublions, s'il eſt poſſible, juſqu'à ſon nom. Je vous irai voir ; je ferai mes efforts pour vous diſtraire ; je ſouhaite paſſionément de pouvoir contribuer au retour de votre tranquillité, & d'aſſurer votre bonheur.

Je me reproche beaucoup de vous avoir laiſſée ſeule, abandonnée à

vos réflexions, mais j'ai cru votre cœur guéri ; je ne doute point qu'une compagnie aimable n'adouciſſe votre ſolitude, je veux vous mener deux de mes bonnes amies, dont je ſuis ſure que vous ſerez contente.

Mon frere eſt de retour, je lui ai fait voir votre Lettre : il eſt pénétré de douleur de vous voir encore ſi remplie de l'idée du parjure Aza. Vous devez à ſa délicateſſe & à des ménagemens dont lui ſeul eſt capable, toute la violence qu'il s'eſt faite de n'être point auprès de vous. Uniquement occupé d'une paſſion auſſi tendre que reſpectueuſe, il ne ſe trouve point capable d'en ſuprimer toute ſorte de témoignages ; il craint de vous offenſer, parce qu'il craint que malgré lui il ne lui échape auprès de vous des expreſſions qui lui ſont interdites avec une extrême rigueur. Il regrette ſans ceſſe que des ſentimens ſi conſtans, ſi tendres, ſi délicats, qu'il croit mériter à juſte titre, ſoient la récompenſe d'un parjure.

Vous lui offrez votre amitié, vous

le preſſez de vous aller voir ; en vérité n'eſt-ce pas une cruauté ? Quoi ! il verroit à chaque inſtant un objet enchanteur, pour lequel ſeul il ſoupire, qui par ſa beauté, ſa douceur & mille autres agrémens, l'enchaîneroit toujours davantage ; & vous auriez le courage de lui défendre de parler de ce qui l'intéreſſe le plus.

Il accepte cependant avec reconnoiſſance la tendre amitié que vous lui offrez, ne pouvant rien obtenir de plus ; il ſent à merveille qu'elle auroit mille charmes pour un cœur moins amoureux : mais ſa paſſion eſt trop forte pour s'en tenir à ce ſimple ſentiment. Ne pouvant rappeller ſa raiſon, je vois qu'il lui ſera difficile de fortifier la vôtre. Ma chere Zilia, n'eſt-ce pas preſque en manquer, que de s'obſtiner à aimer un objet qui ne peut, & qui ne doit plus répondre à nos ſentimens ?

Si vous déſirez vous éclairer ſur notre Religion, ne craignez point que Déterville vous inſtruiſe avec tirannie, il vous donnera des ſecours, des conſeils, que vous ſerez

maîtreſſe de ſuivre ou de rejetter. Vous connoiſſez ſa droiture & ſa modération : je ſuis ſûre qu'il ne ſe démentira point ; il aura cependant une joie parfaite s'il a le bonheur de réuſſir : mais, ma chere Zilia, pour ce grand ouvrage, il faut ſe défaire de tout préjugé.

Nous nous promettons beaucoup de douceur de votre ſociété : Nous y mettons auſſi tout l'agrément dont nous ſommes capables, ce qui nous ſera aiſé, notre cœur étant libre du côté de l'amour, & n'étant rempli que de la tranquille amitié. Déterville même que nous avons enfin engagé d'être de la partie, m'a promis ſincérement de ne point paroître amoureux, & d'avoir toute la diſcrétion que vous exigez de lui ; mais il vous prie à ſon tour de ne lui jamais parler de l'infidéle & heureux Aza. Il doit, ce me ſemble, exiger de vous cette complaiſance, je ne ſçais ſi elle ne vous coutera pas ; mais il faut que vos deux cœurs ſoient à l'uniſſon pour former entre nous un Concert parfait.

LETTRE QUATRIE'ME.

Déterville à Céline.

A Mon retour de Malthe à Paris, ma chere Sœur, j'ai reçu avec un transport mêlé de crainte, la Lettre de la belle Zilia, qui m'a été rendue par votre ordre. En effet elle me confirme d'abord le dessein d'oublier Aza ; mais, O douleur cruelle! elle m'annonce de nouveau qu'elle ne pourra jamais se résoudre à le remplacer ; elle me défend même d'en avoir la moindre idée. Quel coup accablant ! ma chere Céline, le concevez-vous bien ? Tant que Zilia a dû compter sur la fidélité d'un Amant si chéri, je n'ai eu lieu ni d'espérer, ni de me plaindre ; je n'ignorois pas, puisque j'en suis moi-même la preuve, qu'un cœur véritablement épris, ne peut suffire qu'à un seul amour. Celui de Zilia appartenoit de droit au fidéle Aza ; mais ce même Aza devenu infidéle & parjure, mes espérances n'ont-

elles pas dû renaître? cependant dans l'instant même elles sont cruellement trompées : Quel sort est le mien, ma chere Sœur ! & de quelle trempe est donc l'Ame des Péruviennes ? Quoi ! Zilia n'est pas même susceptible de ce vif plaisir que toutes les femmes, que dis-je, que tous les cœurs attachent à la vengeance: Que n'éface-t'elle au moins de son cœur jusqu'à l'image de cet ingrat, ne fût-ce que pour montrer son horreur pour l'ingratitude ? Heureux si dans ces divers sentimens il entroit de l'amour pour moi; je sens bien que ma délicatesse en seroit blessée, mais n'importe, elle m'aimeroit ; je devrois à la vérité mon bonheur au dépit : mais je le devrois aussi peut-être à la reconnoissance. Et ne serois-je pas mille fois heureux. Je ne puis m'empêcher d'être flatté de cette idée.

Il est vrai que cette beauté que j'adore, m'offre l'amitié la plus constante, elle l'exprime avec passion, elle en détaille tous les agrémens avec tant de grace & de délicatesse, que si toute autre que Zilia m'of-

froit une amitié pareille, j'en ſerois enchanté. Mais de ſa part, l'amitié la plus tendre, peut-elle payer l'amour le plus paſſionné ? ſentiment paiſible : Qu'a-t'elle de commun avec mes tranſports ? Image foible d'une paſſion, comment répondroit-elle à la vivacité de celle que je ſens? Quel malheur ſeroit le mien ! ſi tandis que Zilia rendroit à l'amour le plus tendre le ſimple ſentiment de la tranquille amitié, ſon cœur oubliant enfin l'ingrat Aza, devenoit ſenſible pour un autre que moi : j'en frémis d'horreur & de crainte. Hélas ! une liaiſon pareille ſeroit mon tourment. Toujours près de l'objet, qui ſeul peut faire mon bonheur, & toujours loin du bonheur même, cette ſituation, bien-loin d'être un reméde aux maux que je ſens, ne feroit que les augmenter.

Plaignez-moi, ma chere Céline, mais plaignez-moi ſincérement, ſi du moins vous avez quelque idée d'un amour ſans eſpérance.

LETTRE CINQUIE'ME.

Céline à Déterville.

QUe je plains un cœur agité, qui ne trouve de reſſource ni en ſoi-même, ni dans les autres! telle eſt votre ſituation, mon cher Déterville; vous aimez Zilia, la plus aimable, la plus vertueuſe fille qui fut jamais, & vous l'aimez preſque ſans meſure. La pureté de ſon ame, la délicate naïveté de ſes diſcours, ſa beauté toujours nouvelle à vos yeux, ſa candeur, ſa vive tendreſſe même pour Aża, toute contraire qu'elle eſt à la votre, tout a nourri en vous une paſſion que le goût & l'eſtime augmentent tous les jours; paſſion d'autant plus vive, que c'eſt la premiere que vous ayez éprouvée. Je m'éforcerois de vous en guérir ſi elle étoit d'une nature à vous coûter des remords: mais je n'ignore point que maître de la deſtinée de cette belle Indienne par les Loix de la guerre, vous avez reſpecté, ſa beau-

té, ſes ſentimens & ſes malheurs : je ſçai qu'il n'a pas tenu à vous que le ſeul bien qui pouvoit la rendre heureuſe lui fût rendu, & cela aux dépens de vos richeſſes ; je vous ai admiré comme un prodige, quand je vous ai vû appeller du fonds de l'Eſpagne l'heureux Aza pour lui remettre avec ſes tréſors, le ſeul dont vous ne pouviez vous paſſer ; c'eſt le comble de la généroſité.

Cependant, par une bizarrerie ſans exemple de la fortune, lorſque l'infidélité d'Aza rend vos bienfaits inutiles, & que vous avez plus que jamais droit d'eſpérer, la conſtance imprévuë de Zilia pour un ingrat, ajoute le dernier trait à vos diſgraces.

Mais, mon cher frere, en applaudiſſant à votre douleur, & en vous plaignant de la fatalité de votre étoile, ſouffrez que je vous faſſe ſentir que vous la rendez pire encore. Le trouble de votre cœur vous empêche ſans doute d'entrevoir la moindre lueur d'eſpérance : peut-être même, que l'indifférence dans laquelle vous viviez auparavant, n'a

pû vous inſtruire des reſſources que la fortune vous laiſſe encore. Comme Femme, je ſerois tentée de vous en laiſſer ignorer une partie, mais comme Sœur je ne ſçaurois m'y réſoudre. Ecoûtez-moi donc, mon cher Déterville.

Aza étoit naturellement le ſeul objet auquel Zilia devoit s'attacher. Prince tendre, jeune & charmant, & Zilia dans la force & la douceur de ſes premiers feux; unis par le goût & le devoir, & par la vertu qui annoblit l'un & l'autre; un malheur affreux, une révolution cruelle les ſépare & rend plus vive l'image du bonheur dont ils ſe voient cruellement privés. Repréſentez-vous combien le déſeſpoir a dû même ajouter de force à une paſſion déja ſi vive & ſi légitime. C'eſt un cœur tout neuf, plein de feu, donné pour la premiere fois & qui ne connoît point de plaiſir plus ſenſible que celui de s'attacher à l'objet qu'il a choiſi; enfin c'eſt un cœur amoureux à l'excès, que la difficulté enflâme, & qui touchant au bonheur, ſe le voit arracher à l'inſtant même

qu'il ſe flattoit d'en jouïr. Mettez-vous pour un moment à la place de Zilia, mon cher frere; eſt-il poſſible qu'un autre Amant puiſſe lui faire oublier ſi-tôt un Epoux ſi cher & lui rendre ſa tranquillité? Rappellez-vous la nobleſſe de ſon Ame, vous concevrez qu'un cœur ſi généreux peut être capable de pouſſer ſon attachement au-delà des bornes d'une ſenſibilité ordinaire, & continuer d'aimer un objet qu'il eſt ſûr de ne pouvoir plus poſſeder; c'eſt une corde d'inſtrument qui réſonne long-tems après qu'elle a été fortement touchée.

Mais ne voyez-vous pas, mon cher Déterville, que ce ſentiment eſt trop contraire à la nature pour être durable; doutez-vous que Zilia revenue à des réflexions plus tranquiles, ne ſente l'injuſtice d'Aza, le poids de ſon indifférence, & l'inutilité d'aimer ſans retour? Soutenue encore dans ſa tendreſſe par une eſpéce de preſtige, l'illuſion qu'elle ſe fait viendra bien-tôt à ſe diſſiper, l'image d'Aza ne tardera pas de lui devenir importune, & le cœur de

Zilia

Zilia vuide de l'intérêt qui l'occupoit ſe ſoutiendra difficilement dans cette inaction. Une langueur ennuyeuſe eſt un fardeau inſupportable pour une ame active : Zilia ſouhaitera enfin quelque prétexte de ſe diſtraire ; & quel prétexte plus heureux pour tous les deux, que celui de la reconnoiſſance ? car Zilia fait profeſſion d'en avoir pour vous, elle ſent qu'elle en doit à tous vos procédés généreux.

Je viens à l'amitié qu'elle vous offre. Vous la rébutez cette amitié, & l'on diroit qu'elle vous offenſe, ou tout au moins qu'elle vous bleſſe. Vous la regardés comme un ſentiment trop foible pour répondre à la vivacité de votre amour. Il ſemble que l'on vous paye avec de la fauſſe monnoie : enfin vous la rejettez parce que ce n'eſt pas préciſément de l'amour ; mais, mon cher frere, eſt-ce au nom que vous en voulez ? pour moi je le crois : car l'amitié de Zilia devroit vous inſpirer moins de répugnance. Que dis-je, vous devriez en être charmé. Pourquoi m'obligez-vous à développer ici les

grands ſecrets du beau Sexe ? apprenez que ce ſentiment ſi doux parmi les hommes, ſi rare entre les femmes, eſt toujours plus vif entre des perſonnes de différent Sexe : les hommes s'aiment avec cordialité, les femmes avec défiance, & deux perſonnes de ſexe différent, joignent au goût de l'amitié une partie de ce feu que la nature ne manque jamais d'inſpirer. Cette amitié ſi pure en apparence, aura néanmoins en naiſſant le germe de la paſſion, l'Ami & l'Amie ne s'en douteront nullement : je veux même qu'ils ſe tiennent mutuellement en garde, n'importe : toutes leurs précautions ne changeront rien au progrès imperceptible de la nature, & bien-tôt ils ſeront étonnez d'être amoureux l'un de l'autre ſans s'en être aperçus.

Cette amitié donc que l'on vous offre, mon cher Déterville, eſt ſelon moi, le premier Acte de cette piéce intéreſſante dont vous déſirez ſi fort le dénouement, c'eſt le premier développement du cœur, & dès qu'il vous eſt favorable, avez-vous lieu de vous en plaindre ?

Il eſt vrai que le nom d'amitié y met un voile qui vous le cache en partie : mais c'eſt un voile tiſſu des mains de l'Amour, fait uniquement pour tromper les yeux jaloux, mais qui ne cache rien à des yeux pénétrans & ne dérobe pas long-tems la vérité à celui qui en eſt l'objet. N'avouez-vous pas à préſent, mon cher frere, que j'ai eu lieu d'être ſurpriſe de vous entendre plaindre ſi vivement du ſeul parti que Zilia devoit prendre ? réflechiſſez y bien, & vous ſerez de mon ſentiment, eſt-il de moyen plus heureux & qui ménage mieux ſa délicateſſe & la votre ?

N'auriez-vous pas toujours meilleure opinion d'une Belle qui ſeroit d'autant-plus réſervée qu'elle voudroit vous plaire davantage en donnant à votre paſſion un caractére ſage & raiſonnable ?

En vérité vous devez ſçavoir gré à Zilia de ce que par la voie de l'amitié elle vous ménage pour la ſuite des plaiſirs plus vifs & plus piquans que ceux que vous vous propoſez en exigeant d'elle un retour de tendreſſe qu'elle ne doit point en-

core avoüer. Rapportez-vous en au beau Sexe ſur cette eſpéce de ſentimens, n'ayez point de honte de ce que les Femmes vous y dévancent, puiſque ſans elles les hommes ignoreroient peut-être les fineſſes de l'art d'aimer. On leur accorde par excellence la ſoupleſſe de l'eſprit, c'eſt une ſuite naturelle de celle de leur cœur. Dans l'Art d'aimer dont je parle, je n'entends point qu'il y entre de l'artifice; ces deux caractéres, quoique aſſez reſſemblans, méritent d'être diſtingués. Toutes les Femmes d'eſprit aiment avec art, mais toutes ne ſont pas artificieuſes. Pour votre chere Zilia, c'eſt l'ingénuité la plus fine que je connoiſſe, elle a le cœur droit, noble & élevé, ce cœur uniquement occupé juſques à préſent d'une paſſion des plus tendres & des plus légitimes, mais cuellement trompé; vous éprouverez enfin qu'il étoit réſervé pour vous. Donnez ſeulement un terme à la douleur de Zilia, & ſans vous plaindre, laiſſez au tems à détruire en elle cette idée de gloire qui la flatte encore.

Cet honneur ſingulier de demeurer fidéle à ſes premiers nœuds, lors même qu'ils ſont rompus ſans reſſource, eſt un ſentiment qu'elle n'a ſûrement pas puiſé chez nous, & dont ſans doute elle ſe défera à notre exemple ; alors libre & craignant de l'être par l'habitude de ne l'être pas, ſenſible à vos ſoins généreux, l'amitié qu'elle ne regarde à préſent que comme une douce ſimpathie, n'aura plus qu'un pas à faire pour dévenir de l'amour, & ce miracle ſe fera ſans qu'elle s'en apperçoive.

Voilà, mon cher Déterville, une perſpective charmante. Je penſe qu'en voilà aſſez pour vous réduire ſans peine au parti que Zilia vous propoſe de ſi bonne grace. Mais attendez de vos ſoins déſintéreſſés en apparence, & plus encore de la nature de notre cœur, le bonheur dont vous commenciez à déſeſperer.

LETTRE SIXIE'ME.

ZILIA A DETERVILLE.

APRE'S la perte d'Aza, je n'aurois jamais penſé, Monſieur,

que mon cœur pût être encore ſenſible à de nouveaux chagrins. J'en fais cependant aujourd'hui la funeſte expérience par la découverte que le hazard m'a fait faire qui me réplonge dans de cruels ennuis. Votre Sœur vint hier chez moi. Après ſon départ je trouve dans ma chambre un papier ; je l'ouvre ; mais quelle fut ma ſurpriſe de reconnoître ſon écriture dans une Lettre qu'elle vous adreſſe, où vous blâmant de ne pas accepter mes offres, elle prétend vous y déterminer par des motifs bien différens des miens ! qui l'eut pû croire, que Céline toujours tendre, toujours généreuſe, mon unique conſolation dans l'amertume qui enveloppe mon ame, que Céline dis-je, fût une perfide ? Quoi ! me livrant aux douceurs de ſon amitié, & l'aimant de bonne foi, j'apprens qu'elle ne m'aime qu'avec défiance. Si votre Sœur, au commencement de cette fatale Lettre, m'accable de louanges, ce ſont moins ſes ſentimens ſans doute, que la crainte de vous déplaire qui les lui arrache ; car ſur quoi prétend-elle fonder votre

eſpérance, ſi ce n'eſt ſur le peu de ſolidité de ces mêmes vertus qu'elle m'attribue ? En vous développant les ſecrets de ſon Sexe, ſon art, ou plutôt ſon artifice ne tourne pas à l'avantage de ſon cœur. Hé quoi ! peut-on ſans injuſtice juger des Vierges dévouées au Soleil & élevées dans ſon Temple, parce qu'elle définit le caractére général des Femmes ? N'eſt-il qu'un modéle, qu'une régle pour juger ? Le Créateur qui diverſifie ſes Ouvrages en mille maniéres, qui donne à chaque Païs quelque proprieté particuliére, qui nous donne à tous des phiſionomies ſi variées & ſi différentes, a-t-il voulu que les caractéres ſeuls fuſſent ſemblables par-tout, & que tous les Etres raiſonnables penſaſſent de même ? Pour moi j'ai de la peine à me le perſuader. D'ailleurs d'où vient qu'elle donne aux hommes de ſi heureuſes prérogatives ? croit-elle qu'ils ayent une plus ample portion de ce ſouffle de la divinité ? Nous en ſommes perſuadés au Perou à l'égard des divins Amutas que la ſublimité des connoiſſances, & que leurs uſa-

ges consacrés à la vertu, élevent au-dessus des hommes ordinaires; mais pour les autres hommes, s'ils ont des passions qui leur sont communes, nous leur connoissons aussi des vertus qui les dirigent, & qui rectifient ces passions, & nous les jugeons sur leurs actions, & non sur des foiblesses supposées.

Comment peut-elle essaïer de vous persuader du peu de fermeté de mes sentimens? le passé ne l'en a sûrement pas instruite. Mon cœur formé dès l'enfance à la franchise, n'a jamais cherché à persuader l'infidéle Aza de la sincerité de mes feux, que par l'expression de leur vivacité.

J'ignore, & je veux toujours ignorer cet art qui dégrade bien plus les Femmes qu'il ne releve leurs attraits; il prouve seulement leur foiblesse, leur vanité & leur défiance envers l'objet qu'elles veulent enchaîner. La nature ne connoit point cet art, & ne fait aucun effort pour orner les graces & parer la vertu.

Vainement Céline prétend distinguer l'art & l'artifice, cette idée ne me fait point illusion. Cherche-t-on

le déguiſement lorſqu'on eſt intéreſſé à ne cacher rien ? Et oſeroit-on avouer enſuite ſans rougir, tout ce qu'on a mis en œuvre pour jetter dans l'erreur ?

J'eſpére tout de la généroſité de votre cœur. Digne d'être né parmi nous, je ſuis ſûre qu'aucun ſoupçon injurieux n'eſt entré dans votre ame, & je ſerois bien fâchée que vous euſſiez vû cette maudite Lettre, qui peut-être vous en auroit fait naître. Mais, Déterville, ſerois-je digne de vos bontés, ſi la trop foible Céline penſoit juſte ?

Trop vertueux pour penſer que l'on cherche la gloire en s'acquittant de ſon devoir ; n'attendez rien du tems ni de ma foibleſſe. Unie avec Aza par des nœuds que la mort ſeule auroit déja dû rompre, aucun objet ne pourra m'en dégager. Venez, Monſieur, jouir des fruits tranquilles que vous offre la réconnoiſſance ; Venez orner l'eſprit en l'éclairant.

Dégagé des paſſions tumultueuſes, vous éprouverez que l'amitié eſt ſeule digne de remplir notre cœur, & ſeule capable de nous faire un ſort parfaitement heureux.

LETTRE SEPTIE'ME.

Déterville à Zilia.

J'Etois parti, adorable Zilia, dans la ferme réſolution de vous oublier, ne connoiſſant point d'autre ſoulagement à mes peines; je croyois qu'une longue abſence opéreroit ce prodige. Mais, hélas! le dépit qu'inſpire un tendre ſentiment eſt bien-tôt étouffé par ſon principe même. Me voilà de retour plus amoureux que jamais & auſſi maltraité, malgré les lueurs d'eſpérance que l'infidélité d'Aza avoit fait naître chez moi. Ma ſituation me met de plus en plus en droit de me plaindre, mais quelque cruelle pour moi que ſoit votre façon de penſer, elle m'en ôte la liberté, vous m'enchaînez d'une façon ſi ſéduiſante par la tendre amitié que vous m'offrez, que quoique les bornes que vous lui preſcrivez me paroiſſent une eſpéce d'ingratitude, je ſens que mes plaintes deviendroient une injuſtice.

En me ſoumettant à la rigueur de

vos Loix, mon cœur oſe encore conſerver l'eſpérance de les adoucir: Pardonnez mon déſordre & ma ſincérité, je vous exprime les mouvemens de mon cœur, je me plais à ces illuſions, & je ſuis fâché quand ma raiſon me fait ſentir ma témérité; j'en rougis un inſtant, mais bientôt les idées d'un heureux avenir triomphent. Telle eſt ma foibleſſe! réflexion humiliante pour moi & qui reléve d'autant plus la gloire de la fille du Soleil.

Près de vous, belle Zilia, un ſeul de vos regards raménera le reſpect qui vous eſt dû, l'ardeur de vous plaire m'élévera au-deſſus des ſens, vous ſerez la régle de mes mœurs : liés & unis enſemble par les ſeuls ſentimens de l'ame & de l'eſprit, nous n'aurons point à craindre les dégoûts que le trouble des paſſions entraîne après lui. Nos jours tranquilles ſans ennui, ſemblables à un printems perpétuel, où tout paroît ſortir des mains de la nature, couleront dans une félicité parfaite; en jouiſſant mutuellement des bienfaits de cette nature, nous

en couronnerons notre innocence. Si nous parlons quelquefois d'Aza, ce ne ſera que pour nous rappeller ſon ingratitude & le plaindre; Peut-être le deſtin ſeul eſt coupable de ſon changement; d'ailleurs, il n'étoit plus digne de la Vierge du Soleil, après avoir reſpiré l'air du païs des cruels ennemis du Pérou.

Ne ſçachez aucun mauvais gré à ma Sœur, ſa tendreſſe pour moi & ſa ſenſibilité pour ma ſituation lui a fait imaginer toutes les raiſons que vous avez vues, pour me conſoler & faire renaître mon eſpérance: ce motif doit l'excuſer. Promettez-moi de lui pardonner, divine Zilia: Rien ne doit altérer les douceurs de la ſociété charmante que nous nous propoſons de former avec vous.

Dans cette eſpérance, je pars pour m'aller jetter à vos pieds; je regarderai ce nouveau ſéjour comme le Temple du Soleil: j'y adorerai avec reſpect l'Aſtre qui l'éclaire, & l'objet de tous mes ſoins ſera de vous y rendre ſans ceſſe l'hommage le plus pur & le plus ſoumis.

FIN.